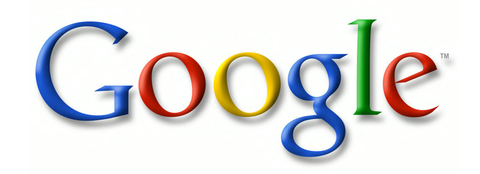
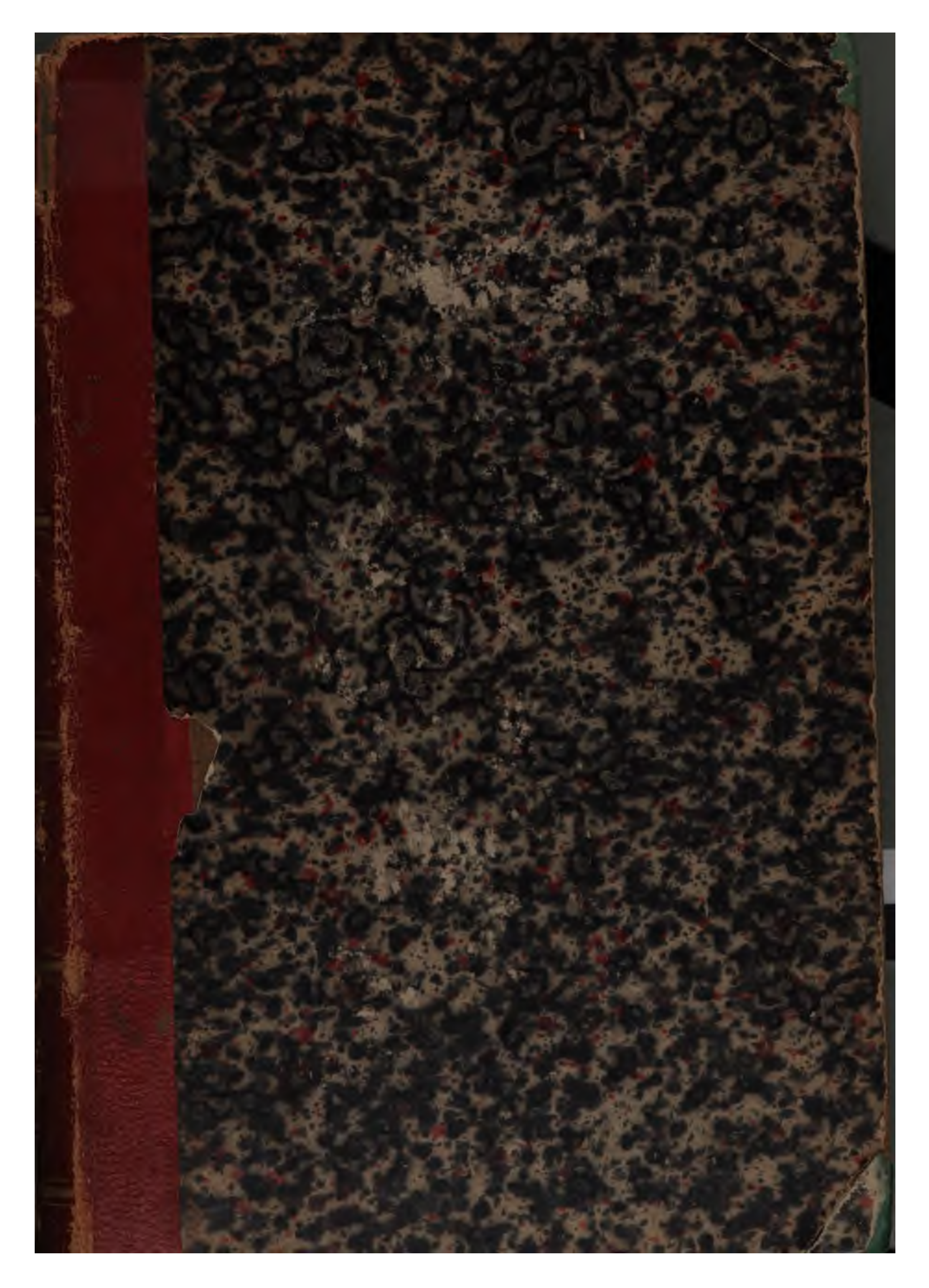
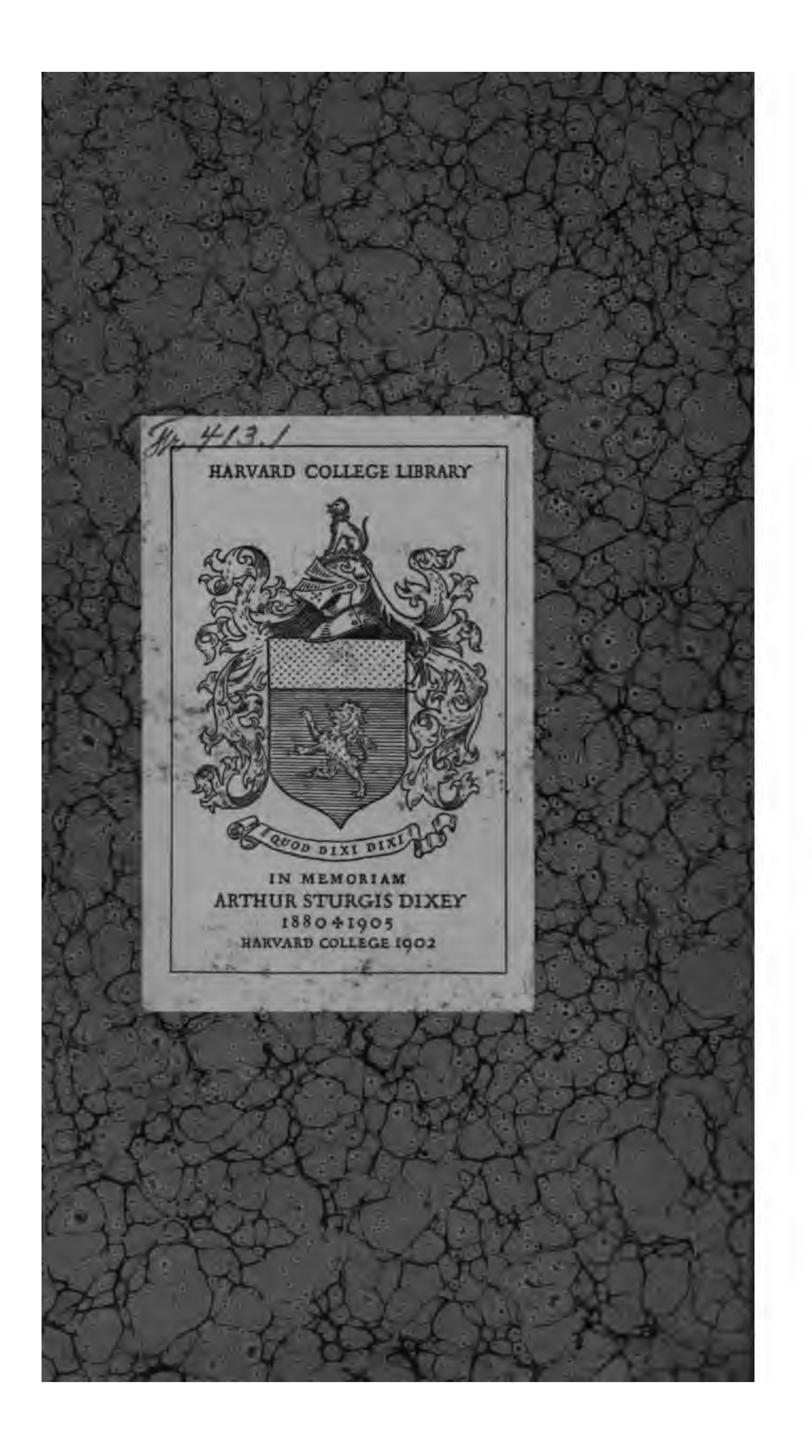
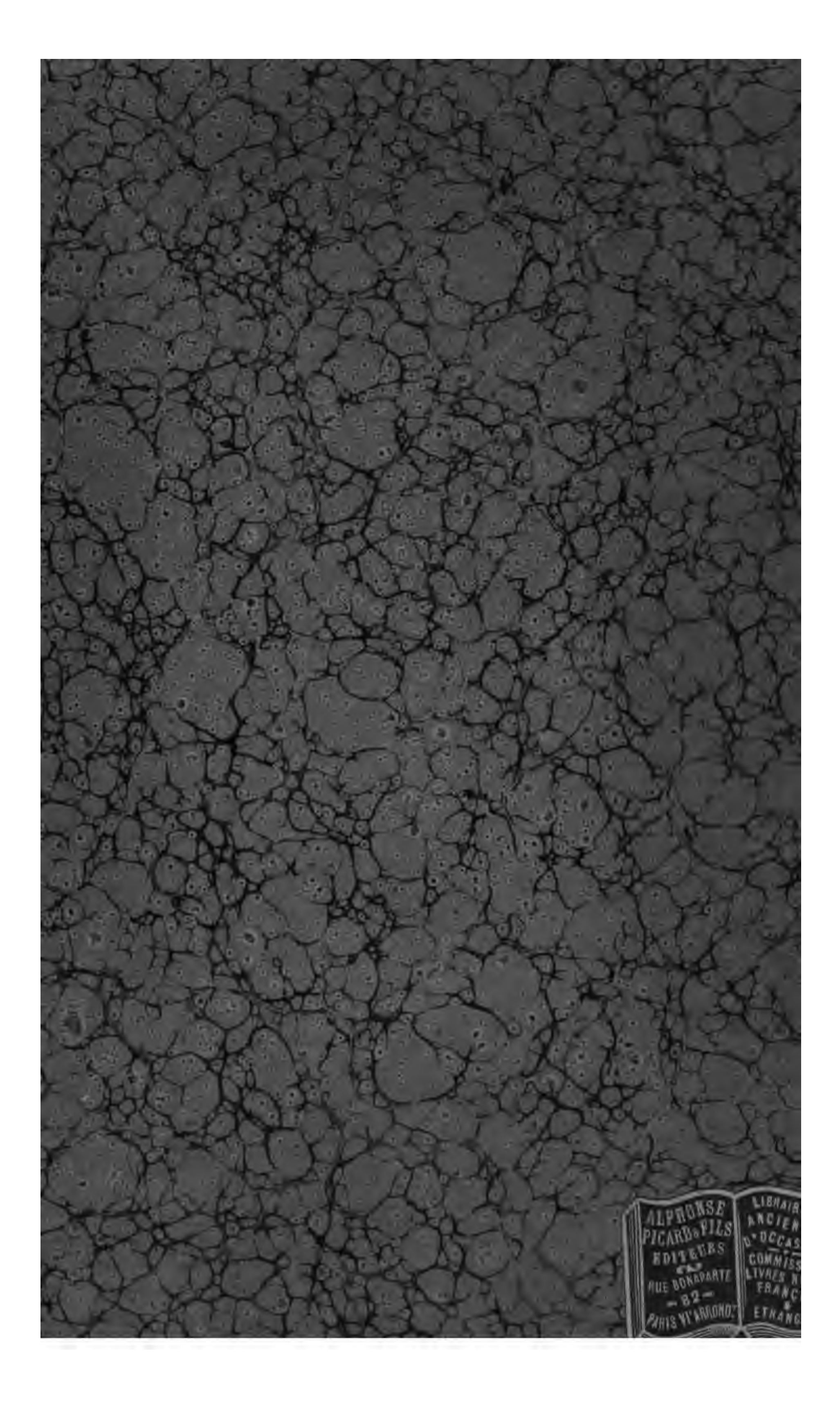





Hr 413.1
HARVARD COLLEGE LIBRARY
QUOD DIXI DIXI
IN MEMORIAM
ARTHUR STURGIS DIXEY
1880 + 1905
HARVARD COLLEGE 1902


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
— 82 —
PARIS VI^E ARROND^T
LIBRAIR
ANCIEN
D'OCCAS
COMMISS
LIVRES N
FRANC
&
ETRANG

LA GAULE

POÉTIQUE.

1.

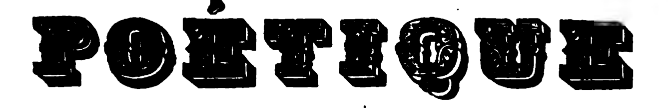
DENTU. — DELAUNAY, Libraires, Palais-Royal.
BOHAIRE, Boulevard des Italiens.
P.-H. KRABBE, 12-14, rue de Bussy.

LAGNY. — Imprimerie d'A. LE BOYER, Ce.



LA

GAULE



PAR

M. DE MARCHANGY;

5e ÉDITION,

PUBLIÉE SUR LES NOTES ET LES CORRECTIONS
LAISSÉES PAR L'AUTEUR.

1.

Paris,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

1834.

From the
Dixey memorial gift
(8 vols)

AVIS

DES ÉDITEURS

DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

Depuis la publication de la Gaule poétique, l'auteur, dévoué à de graves fonctions et s'occupant de travaux importans, avait en quelque sorte oublié le premier fruit de ses veilles : nous n'avons obtenu qu'avec peine le droit de publier cette édition nouvelle ; M. de Marchangy opposait à notre desir ce qu'il appelle les

imperfections d'une œuvre prématurée : mais quels que soient les défauts auxquels la froide critique pourrait reconnaître la jeunesse de l'auteur, la Gaule poétique n'en a pas moins la gloire d'avoir popularisé l'histoire de France qu'auparavant d'injustes préjugés repoussaient loin des muses qui égaraient leurs tributs sur l'autel des patries étrangères.

M. de Marchangy a entrepris le premier de la venger d'une semblable apostasie ; la poésie, les beaux-arts ont puisé des inspirations aux sources nationales qu'il leur ouvrit en abondance, et maintenant les plus belles entreprises typographiques s'appliquent à remettre en lumière les chroniques, les mémoires du temps passé et tout ce qui nous apprend à mieux connaître des âges trop longtemps dédaignés.

Cette heureuse révolution qui réconcilie les arts, la poésie et l'éloquence avec les fastes français, n'a pas seulement des résultats littéraires. Les mœurs et l'esprit public doivent y gagner davantage encore; le souvenir de nos vieux siècles réveille le respect des coutumes et des croyances : il nous ramène aux tombeaux de nos pères et aux monumens de leur gloire.

C'est ce double mérite qui a valu à la Gaule poétique un succès général et qui fait retrouver jusque dans les loisirs d'un magistrat le desir d'être utile à son pays. Trois éditions se sont écoulées au milieu des évènemens les moins favorables aux lettres, car ces trois éditions parurent, l'une lors de la retraite de Moscou, l'autre pendant la campagne de 1814, et la troisième durant les cent

jours. Si l'attention, quoique distraite par ces grands spectacles politiques, a cependant accueilli vivement cet ouvrage, on doit espérer qu'elle saura mieux le goûter encore maintenant qu'une paix profonde favorise les études historiques et littéraires.

1825.



AVIS

DE L'ÉDITEUR

DE LA CINQUIÈME ÉDITION.

Nous avons cru devoir réimprimer l'avis des éditeurs de la 4e édition, parce que, résumé fidèle des inspirations et du noble but de l'auteur, développement raisonné des causes qui doivent as-

surer la durée de l'ouvrage, cet avis a énoncé ainsi d'avance, et nos opinions et nos espérances; il nous paraît donc superflu de renouveler aujourd'hui l'apologie d'un livre classé depuis longtemps, et que d'ailleurs quatre éditions recommandent bien mieux à la constante bienveillance du public, que d'élogieuses amplifications.



LA

GAULE POÉTIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

PREMIER RÉCIT.

Le principal objet de la Gaule Poétique est de répandre un jour moins douteux sur les antiquités de notre histoire ; d'explorer dans ses nombreux détails, la vie privée de nos devanciers; d'interroger les débris de leurs législations primitives et barbares, de leurs cultes sauvages et de leurs institutions féodales, guerrières, superstitieuses, chevaleresques et galantes; d'extraire enfin du moyen âge, comme d'une mine féconde et trop peu connue, des trésors qu'apprécieront égale-

ment le poète, l'annaliste, le législateur et l'archéologue.

Cet ouvrage n'est point une Histoire de France, mais on y trouvera des recherches sur les parties intéressantes de cette histoire. Si parfois le style y paraît revêtu de couleurs plus brillantes que ne l'exigent de simples dissertations, faudra-t-il blâmer l'innocent artifice de l'écrivain, qui souhaite rendre l'érudition moins rebutante pour la plupart des lecteurs, et par-là faciliter aux Français la culture de leurs propres domaines?

Jusqu'à présent on n'a cru voir dans les chroniques françaises que des évènemens obscurs et des fables grossières peu propres aux conceptions poétiques; mais une étude plus profonde saurait y trouver en grand nombre des germes précieux qui n'attendent pour éclore que la volonté du génie.

Notre histoire, sous le voile épais, à peine soulevé jusqu'à nos jours, recèle une beauté vierge encore et des graces ignorées. Sous quels traits intéressans, sous quels divers at-

tributs la poésie et la peinture, dont le privilège est de tout animer, ne pourraient-elles point représenter la France?

Tantôt on la verrait, intrépide amazone, portant la hache du Sicambre, les bracelets du Celte, la lance des paladins, l'éperon d'or, le faucon, et le cor retentissant des nobles et des châtelains.

Tantôt, errante pèlerine, revenant des lieux sacrés avec le rosaire des ermites, le bourdon, l'écharpe brodée par les jouvencelles, la harpe du troubadour et la cithare des romanciers.

Tantôt, puissante fée, couronnée de la verveine dont les prophétesses des Germains et des Gaulois ceignaient leur front, ou de la fleur du genêt que les nécromans allaient cueillir dans l'antique Neustrie; armée de la baguette des enchanteurs, de l'anneau merveilleux, de la coupe aux philtres magiques; transportée sur un char aérien, et telle qu'apparurent à nos crédules aïeux les Oberon, les Vivian, les Morgane et les Mélusine.

Mais plus souvent encore on la verrait, auguste divinité, élevée sur un trône dont les étrangers mêmes ont reconnu la prééminence sur tous les autres[1], et recevant les productions du génie, les voeux, les sermens, les sacrifices d'une foule de héros fiers de répandre leur sang et de mourir pour elle. A son autel sont suspendus les oriflammes de Clovis, les faisceaux que Charlemagne rapporta du Capitole, les bannières des Louis et des Philippe, le panache blanc de Henri IV, et les épées des Duguesclin, des Nemours, des Bayard, des Condé, des Turenne, des Catinat, des Villars. Parmi ces trophées éclate son vaste bouclier, que parent les armoiries de cent familles illustres, les couleurs, les chiffres et les devises des chevaliers

[1] *Voyez*, sur cette prééminence, Thomas Campeggio, *de Authoritate sacrorum conciliorum*, c. 16. — André d'Isernia, c. 1, tit. *de Vassalo decrepitæ ætatis*. — Boniface de Vitalis, *Préf. sur les Clémentines*. — Froissart, v. 4, c. 52, 67 et 78. — Monstrelet, Chron. l. 1, c. 42. — Grégoire VII, lettre à Roderic, évêq. de Châlons. — Preuves de l'Histoire de Savoie, p. 244 et 245.

et des bannerets. Autour de ces nobles écussons s'entrelacent les rameaux du chêne qu'adoraient nos druides; l'olivier que les Phocéens transplantèrent sur nos rivages; le peuplier d'Italie, emblème des colonies romaines dans les Gaules; les palmes de l'Idumée et les lis purs et glorieux : sur ces images symboliques la galanterie et les amours effeuillent les roses cueillies dans les voluptueux bosquets d'Anet, de Blois et de Versailles.

Il n'est pas une époque dans notre histoire qui ne puisse offrir aux beaux-arts des sujets dignes de les inspirer.

Si l'on parcourt rapidement nos fastes, on verra d'abord les Gaulois fonder de grands royaumes dans l'Italie et dans l'Asie, qui à leur tour élèvent parmi nous des cités célèbres; on verra un nouveau peuple, échappé des forêts du Nord, signaler par mille exploits une audace intrépide. Toute la nuit de ces premiers siècles étincèle de faits éclatans.

Bientôt les murs de Cambrai et de Tours

ont vu briller l'aurore de notre monarchie : le ciel confie la garde de Lutèce à une simple bergère, qui détourne avec sa houlette la grande armée d'Attila ; Clovis s'élève, et vingt rois disparaissent ; la Gaule entière est saluée du beau nom de France ; un miracle convertit le monarque idolâtre, et l'Éternel, s'intéressant à nos drapeaux, se montre le dieu des victoires comme au temps des Moïse et des Josué.

Mais sous le règne des Clotaire et des Chilpéric, la France n'est qu'une plaie, et la muse de Sophocle et d'Euripide oublie les murs de Thèbes et d'Argos, pour rêver sur les bords de la Seine à de tragiques souvenirs : un père a besoin de bouclier devant l'épée de son fils [1], et le soleil refuse sa lumière à de nouveaux Pélopides; des femmes ardentes à régner, se font un sceptre du poignard [2], le jeune héritier du trône est retrouvé dans

[1] Greg. Turon. *Hist.*, l. 4, c. 16.

[2] *Gest. Franc.*, c. 32 et seq. — Fredegaire, *Epist.*, c. 17 et seq. — Greg. Tur., *Hist.*, l. 5 et seq.

les filets du pêcheur, et de nombreux phénomènes ont consterné la terre.

Après cette époque horrible, mais poétique, s'avancent indolemment, du trône au cloître et du cloître au tombeau, ces rois qui n'ont pas régné, ces vains simulacres qu'un maire proclame avec ironie, et que leurs sujets ignorent.

Lasse d'un tel repos, la France se réveille, et bientôt se couronne des lauriers que lui apportent Charles Martel, Pépin et Charlemagne; elle entonne l'hymne de Roland et les chants que recueille Éginhard; ivre de sa gloire, elle reçoit les armes brisées des Sarrasins et des Saxons, la couronne de fer que la belle Teudelinde ceignit au roi des Lombards son époux, l'étendard de Rome, le bandeau impérial des Césars, les sceptres de la Germanie, les clefs du sépulcre de Jérusalem et les hommages d'Alphonse, d'Irène, d'Aaroun et de Nicéphore [1].

[1] Eginh., *Vit. Carol. magn.* — *Annal. Metenses.*

Mais un grand deuil succède à une grande splendeur, et du fond du Nord les enfans d'Odin, guidés par leurs vàlkiries et leurs scaldes, apportent sur nos rivages la guerre et l'idolâtrie.

A la lueur du météore, les pieux cénobites et les vierges chrétiennes s'enfoncent dans les arrières solitudes, pour dérober aux sacrilèges invasions de ces barbares la cendre prophétique des saints et des fondateurs. Des miracles, des phénomènes solennisent, dans l'esprit des peuples, ces translations mémorables qui inspirent aux harpes latines leurs derniers concerts.

Au milieu des discordes et des troubles civils, deux gracieux et jeunes princes règnent ensemble comme deux lis sur une seule tige; tendres frères qu'un trône même ne put désunir, et que la mort n'a pas séparés.

Cependant la chevalerie a reçu des mains de la Beauté le hautbert, les panaches flottans, les armes invincibles, et la Beauté lui doit à son tour un culte professé par la bravoure et

la courtoisie. Que la Grèce ne vante plus ses fabuleux Argonautes, et ses Alcide, et ses Thésée; une race de héros effaçant tous leurs exploits se consacre à la défense de la faiblesse et du malheur. Des aventures inouies, des faits d'armes prodigieux, des tournois aussi beaux que les jeux d'Olympie; tout ce que la valeur, tout ce que l'amour peuvent enfanter de plus merveilleux, se trouve dans cette partie de notre histoire.

Mais à la voix de l'Ermite, qui s'échappe tout inspiré du désert, nos guerriers marchent à la délivrance du tombeau sacré, les tentes de France s'élèvent près du sycomore et du palmier de la Syrie, l'histoire s'assied sur les rives saintes du Cédron et du Jourdain; l'Orient, brillant et policé, enchante nos héros qui reviennent dans l'Europe ténébreuse avec les flambeaux des sciences et des arts.

De charmans concerts ont ravi l'Occitanie et la Provence. Des générations d'Amphions et d'Orphées se rendent sous les rameaux du mélèze et du térébinthe, où siège la cour souve-

raine que préside la Beauté, et lui font entendre la ballade et les plaidoyers d'amour. Non, jamais la flûte des bergers du Ménale et du Sténiclare ne soupira de plus doux airs que la lyre de ces poètes amans, de ces poètes guerriers, qui, des bords parfumés de la Durance, se répandent de toutes parts et charment le palais des rois et les salles des barons et des châtelains.

La langue française voit les romanciers couvrir de fleurs son berceau; elle en sort avec les graces de l'enfance; ses paroles simples et naïves donnent un air de candeur à tous les sentimens qu'elle exprime. Bientôt, par la seule puissance de ses charmes, elle règne dans vingt pays divers[1]. Pour elle, l'Angleterre, l'Ecosse, la Sicile, la Calabre, l'Espagne, négligent leur propre idiôme. La Grèce et le duché d'Athènes

[1] Du Cange, *Gloss. lat.* præf. nos xviij-xx. —Hist. littér. de la France, t. 4, p. 111, 279, 284.—t. 6, p. 112, 113.—Muratori, *Rerum Italic. Scrip.* t. 5, p. 255, et t. 7, p. 322. — Bonamy, Acad. des Inscrip., t. 23, p. 150.

se consolent, en l'écoutant, de ne plus ouïr l'harmonieux langage des Hellènes [1].

Cependant la France accomplit ses destins, elle multiplie les exploits et les actions illustres; mais c'est dans les revers que paraît surtout sa grandeur. Qui oserait reprocher à nos pères les journées de la Massoure, de Crécy, de Pavie? Fatales journées où, moins braves, ils eussent été vainqueurs, où leur courage mérita le triomphe dont les priva leur impétuosité! C'est ici qu'on admire Saint-Louis, captif des Sarrasins qui respectent ses vertus, brisent ses fers, lui demandent la paix, et veulent le proclamer leur souverain. Le roi Jean court prendre la place d'un otage infidèle, en s'écriant « que, si la bonne foi était perdue, il « faudrait la chercher dans le cœur des rois. » François I[er] rassure son pays en lui apprenant « que tout est perdu hormis l'honneur. »

Il est bien doux, bien consolant, de voir la

[1] Hist. litt. de la France, t. 4, p. 279. — Roquefort, de l'Etat de la poésie franç., dans les 12[e] et 13[e] siècles, ch. 3, p. 56 et suiv.

patrie, toujours habile à relever ses ruines, faire éclore de son malheur même un germe de prospérité !

Comme pour consoler des règnes désastreux de ces successeurs de Philippe-le-Bel, apparaît, comme l'arc-en-ciel après l'orage, le règne pacifique de Charles V, « qui ne trouvait les rois heu-« reux que parce qu'ils peuvent faire le bien. »

Quand plus tard le royaume surpris et découragé fut envahi par les Anglais, une jeune vierge leva contre eux sa lance et les fit disparaître.

A l'ombrageux, au despote Louis XI, qui vivait inaccessible dans le fond de son château de Plessis-les-Tours, on voit succéder le courtois, l'affable Charles VIII, mêlant des fêtes aux victoires, rapportant des rives de Parthénope soumise, des plantes et des fruits inconnus à la France qui bénit ses fertiles trophées.

Consolant ses sujets des sanglantes horreurs de la Saint-Barthélemy et des égaremens d'une ligue insensée, arrive ce Henri IV qui laissa tant de souvenirs attendrissans à la ta-

ble du pauvre et à la cabane du charbonnier.

Les troubles de la Fronde, le deuil et les misères de la cour, font place à Louis XIV! à Louis-le-Grand! cette majesté des rois, réalisant dans Versailles les fables de l'Olympe, les féeries d'Armide et d'Alcide! magnifique souverain dont Homère et Phidias eussent fait leur grand Jupiter, en le voyant entouré de cent génies immortels qu'inspiraient son sourire fécond et ses regards puissans.

Enfin après les années honteuses d'une révolution, où la terreur, le carnage, la famine et tous les fléaux creusaient l'effrayant tombeau de la France, on voit luire l'aurore, qui, dissipant tant de nuages, enfante un astre de victoire: la patrie refleurit à son éclat, et, sous les arcs de triomphe qui consacrent les exploits de nos guerriers, entre dans nos remparts étonnés l'héritage de Rome et d'Athènes.

Ah! gloire et honneur au pays que n'a point abaissé l'infortune, et qui n'a jamais désespéré de son salut! Gloire et honneur au pays de la vaillance, de l'esprit, de la politesse, des ver-

tus hospitalières ! au pays qu'ont défendu tant de héros, qu'ont embelli de si grands talens !

Vous donc, poètes et artistes citoyens, que l'amour de votre pays échauffe de son feu sacré, saisissez la lyre, le ciseau, la palette, et daignez me suivre dans les nouveaux sentiers que j'essaie de vous frayer : nous nous arrêterons ensemble sous les chênes divinisés où les antiques Semnothées accomplissaient leurs mystères, dans ces camps nombreux que les Gaulois et les Francs ont dressés en face de tant de nations différentes d'origine, de mœurs, de coutumes ; dans les fêtes et les cours plénières de nos monarques, dans les joutes et les carrousels de nos paladins ; nous parcourrons les cloîtres du cénobite, la grotte du solitaire, les sombres églises, les manoirs féodaux, les castels hospitaliers où les pèlerins, les preux, les écuyers, les pages, les damoiseaux contaient leurs aventures de guerre et d'amour à la lueur des brasiers. Vous apprendrez les faits célèbres, les grandes vertus, les grands crimes, les usages curieux, les fables nationales,

les mœurs simples, la vie privée de nos aïeux ; alors, étonnés de tant de poétiques richesses, vous consacrerez désormais vos veilles à célébrer une histoire trop long-temps méconnue, trop long-temps dédaignée.

Si j'ose marcher avec vous dans cette lice glorieuse, où le mérite seul a droit de porter ses pas, ce n'est point que je prétende vous donner des leçons et des exemples ; ce n'est point que j'aspire aux palmes dues à ceux qui sauront dignement raconter tant de merveilles ; mais le berger qui vit obscur dans les vallons solitaires, conduit quelquefois le conquérant à travers les routes inconnues, et le mène jusqu'au champ d'honneur où l'attend la victoire.





Rarement une pure lumière éclaire les origines; il en est des époques éloignées comme de ces horizons vaporeux qui se confondent avec les nuages.

De-là toutes les illusions qui entourent l'enfance de notre histoire; de-là cette origine merveilleuse qui fait venir les Gaulois des rives du Scamandre et du Simoïs, et dont le prestige, nous alliant aux Hector, aux Énée, trouve des titres de famille dans les chants d'Homère et de Virgile[1]. De-là ces origines

[1] Amm. Marcellin., l. 13, c. 9. — Dom Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 1, préface.

plus chimériques encore, qui signalent dans nos aïeux ou les enfans du dieu de la nuit[1], ou les neveux d'un fils de Noé[2], Callimaque, dans son hymne à Délos, prédit aux Grecs l'arrivée des Gaulois qu'il fait descendre des Titans.

Il fut jadis un peuple connu sous le nom de Celtes : sa source est cachée dans la nuit des siècles ; les histoires les plus anciennes le trouvent déjà avancé dans sa renommée et remplissant de ses tribus guerrières l'Europe et une partie de l'Asie[3].

Le savant qui voit des mots celtiques dans toutes les langues mortes et vivantes[4], res-

[1] Cæsar, *de Bello Gallico*, l. 6, c. 18.

[2] Isidor., *Orig.*, l. 9, c. 2.—Eustache d'Antioche, *Comment. in Herac.* 10, 51. — Josèphe, *Ant. jud.*, *l.* 1, c. 1.—S. Jérôm. *Quœst. hebr. in Genes.*

[3] Schœpflin., *Vindic. celt.* — Pelloutier, Hist. des Celtes. — Cluvier, *Germ. Antiq.*, p. 16. — Spener, *Not. Germ. Antiq.*, l. 3.—Avent. *Annal. Boior.*

[4] Hotman., *Franco-Gallia*, c. 2.—Pezron, lieu cité. —Duclos, Mém. de l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres, t. 15, p. 563. — Wachter, *Gloss. Germ.* — Boxhorn, de

semble au voyageur qui, remarquant des coquillages sur les montagnes de tous les pays, croit que la mer roula ses ondes sur leurs sommets.

Les Gaulois étaient Celtes, on a même soutenu que tous les Celtes n'étaient que des Gaulois[1].

Notre contrée fut le berceau de vingt nations. Deux de ses princes, les jeunes Bellovèse et Sigovèse, neveux d'Ambigat, roi du centre de la Gaule, fatigués d'un long repos, entraînent sous leurs enseignes trois cent mille braves, l'élite d'une jeunesse courageuse et impatiente de périls et d'aventures. Ce fut vers le temps où les Mèdes régnaient en Orient, où les Hébreux captifs gémissaient sous les saules de l'Euphrate, et peu avant que Solon donnât

Orig. Gall., l. 1. — Latour d'Auvergne, Orig. Gauloises. — *Voyez* aussi les ouvrages de Bullet, de Le Brigant, Leibnitz, de Shaw.

[1] Cæsar, *de Bello Gallico*, l. 1, c. 1. — Strabo, 4. — Dion. Hal. *Rom. Ant.*, l. 1, p. 60. — Polyb., l. 11, p. 141. — Diod. Sicul., l. 5, c. 22.

des lois à Athènes, qu'après avoir invoqué les dieux, consulté les oracles, écouté les leçons des druides et les chants des bardes, les deux princes s'éloignèrent de la Gaule celtique. Rien dans l'histoire n'est plus curieux que leurs migrations [1].

Bellovèse conduit ses guerriers à travers les Alpes sauvages que nulle armée n'avait encore franchies [2]; comme les anciens conquérans de la Grèce, qui prodiguaient leurs exploits et parcouraient l'univers pour enlever seulement la toison d'or ou les pommes des Hespérides, les Gaulois ne vont braver tant de périls que pour chercher dans la belle Ausonie les fruits du pampre et les oranges parfumées dont un étranger leur avait fait connaître la douceur [3].

[1] Tit.-Liv., l. 5, c. 34. — Justin., l. 24. — Polybe, l. 3. — Pausan. *in Phoc.* — Pelloutier, Hist. des Celt.

[2] Tit.-Liv. *loc. cit.* — Laureau, Histoire de France avant Clovis. — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 1.

[3] Plutarch. *in Vitâ Camilli.* — Pline, l. 12, c. 1. — Polybe, l. 2. — Tite-Live, l. 5, c. 33.

Dans la vaste contrée que les Gaulois soumirent au-delà des Alpes, et dont ils expulsèrent les habitans, s'élèvent Milan, Côme, Brescia, Vérone, Bergame, Vicence, Mantoue[1]; c'est ici qu'un noble et juste orgueil sied bien à notre histoire. Non-seulement elle peut réclamer l'honneur de ces fondations célèbres, mais Virgile, Catulle, Tite-Live, Suétone, les deux Pline, Vitruve et beaucoup d'autres grands hommes, nés dans ces cités d'origine celtique, durent peut-être ainsi le jour à nos ancêtres[2].

C'est encore de ces colonies de Bellovèse que descendent les fiers guerriers de Brennus. En vain Rome, agricole et conquérante, qui déja s'essayait à sa grandeur future, leur oppose ses oracles, ses héros et ses dieux : ses oracles l'abusent, ses héros sont vaincus sur

[1] Justin, l. 20, c. 3. — Plin., l. 3, c. 20. — Tit.-Liv., l. 5, c. 35. — Lucan, *de Bello civil.*, l. 1, v. 432.

[2] Vossius, *de Historicis Latinis.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. p. 56.

les rives de l'Allia[1], ses dieux ne peuvent qu'annoncer à Céditius, près du temple de Vesta, l'approche de ces redoutables Gaulois[2]. Maîtres de la ville, ils menacent le Capitole où s'était réfugié le peuple romain; ils resserrent et font trembler dans cette étroite enceinte ce peuple-roi, qui devait couvrir un jour toute la terre. Malgré le courage de Manlius et de ses guerriers que les oiseaux sacrés avertissent du danger, les Romains assiégés dans le Capitole, ne pouvant plus long-temps résister aux Gaulois, leur demandèrent enfin la paix, et Brennus pesa arbitrairement l'or que Rome lui livra pour sa rançon[3].

Tandis que les soldats de Bellovèse se fixaient en Italie, ceux de son frère Sigovèse, se laissant guider par le vol des oiseaux, arrivèrent dans la Pannonie et sur les rives de l'Ister, où

[1] Tite-Live, l. 5, c. 32.

[2] Cicer., *de Divinat.*, l. 1, c. 101. — Juven., *sat.* 11, v. 113. — Tite-Live, *loc. cit.* — Valère-Maxime, l. 1, c. 7.

[3] *Voyez* la note du 1er récit à la fin du Volume.

ils s'établirent[1]. De leur race belliqueuse on vit sortir les Gaulois qui affrontèrent la Macédoine, se répandirent dans la Thessalie[2], traversèrent le Sperchius à la nage, et trouvèrent les Grecs assemblés aux Thermopyles pour défendre ce passage où errait encore l'ombre de Léonidas[3].

Alors s'engagea un combat terrible : les Gaulois, rejetant tout autre avantage que ceux de la force et de l'adresse, se dépouillèrent de leurs vêtemens et ne voulurent garder que leurs épées[4].

C'est ainsi qu'on les vit combattre depuis aux plaines de Cannes, sur le mont Olympe et près des remparts d'Ancyre[5]. S'autorisant

[1] Justin, l. 4, c. 4. — Schœpflin, *Vindic. celt.* § 55.

[2] Justin, l. 24, c. 4. — Polyb., l. 9. — Appian, *Illyr.* — Athen., l. 6. — Suidas, t. 1.

[3] Pausan. *in Phoc.*, l. 19. — Diod. Sicul., l. 22.

[4] Polyb., l. 2 et l. 3. — Tit.-Liv., l. 38, c. 21. — Plut. *in Vitâ Camilli.* — Diod. Sicul., l. 5.

[5] Aurel. Vict., *de Viris illust.*, c. 55. — Appian, *de Bell. Syriac.* — Justin, l. 26. — Tite-Live, l. 38, c. 17. — M. Sylv. de Sacy dans les Mém. de l'Instit.

de ces exemples, l'artiste qui représentera les batailles de l'antiquité, où figurèrent presque toujours des Gaulois, pourrait les distinguer des autres peuples par cette nudité qu'ornaient, sans la cacher, les colliers et les bracelets d'or; le pinceau, que refroidissent des draperies sans beauté, s'animerait en employant des couleurs plus vivantes sur ces robustes formes de la nature.

Après avoir forcé les Thermopyles et traversé le mont Œta, les Gaulois marchent vers le Parnasse, qui domine la ville de Delphes.

Soudain le ciel s'obscurcit, la foudre éclate sur les assaillans[1], et la Grèce ne peut expliquer leur défaite qu'en l'attribuant au courroux des dieux qui, protégeant le dépôt des offrandes sacrées, descendirent sur la nue enflammée et dispersèrent nos ancêtres[2].

[1] Justin, l. 24. — Athen., l. 6, c. 5. — Paus. *in Phoc.*, c. 23, p. 853. — Burmanni, *Jov. Fulgator*, c. 15.

[2] Cicer., *de Divin.*, l. 1. — Justin, l. 24, ch. 8. — Polyb., l. 4, p. 313. — Pausan., *Phoc.*, c. 23, p. 856.

Mais la victoire indique d'autres climats aux Gaulois ; ils pénètrent dans la Thrace et ravagent la cité de Bysance ; l'Asie est ouverte à leur courage ; alliés à Nicomède, ils rangent la Bythinie sous ses lois et reçoivent en partage les États voisins, auxquels ils donnent, par un touchant souvenir, le doux nom de Galatie [1]. Prospérant de plus en plus par leur célébrité et leur valeur, ils se font les arbitres des empires, et leur glaive pèse dans toutes les balances de la politique [2].

Les souverains apprirent que sans les Gaulois, il n'y avait pas d'armée complète, point de trône solide, point de victoire certaine [3] : l'antiquité les regarda long-temps

— Appian., *Illyr.*, p. 1. — Valer.-Max., l. 1, c. 1, p. 8. — Petav. *Doctrin. temp.*, p. 614.

[1] Memnon, *loc. cit.* — Strab., l. 4 et l. 12. — Cellar. *Geogr. Antiq. de Galatid.*

[2] Justin, l. 25, c. 2. — Poliæn. *Stratag.*, l. 4. — Appian. *de Bell. Syriac.* — Suid. t. 1, p. 469. — Solin., c. 52, 56.

[3] Cicero *in Orat. de prov. consul.* — Justin, l. 23, c. 2. — Poliæn. *Stratag.*, l. 4.

comme invincibles, et Salluste les crut supérieurs aux Romains pour la gloire des armes[1].

On vit des Gaulois à la cour de Denys-l'Ancien, de Juba, de Pyrrhus, de Cléopâtre, de Bérénice, d'Antigone, d'Hérode et de tous les Césars[2].

Quatre mille Gaulois appelés au secours de Ptolémée, roi d'Égypte, osèrent tenter en leur nom la conquête de ce pays, et peut-être leur courage eût-il opéré ce prodige si l'on ne se fût point hâté de les attirer par trahison dans une île déserte où, lâchement abandonnés, ils se percèrent le cœur avec leurs épées[3].

Agésilas salua les drapeaux de nos pères lorsque, unis aux Spartiates, ils triomphèrent

[1] Tite-Live, *Loc. cit.* — Polyb., l. 2 et 4. — Veget., l. 1 c. 2. Julian. *apud Cyrill.*, l. 4. — Sallust., *de Bell. Catil.*

[2] Josèphe, *Bell. Jud.*, l. 1, c. 15 et 21. Justin, l. 25, 38. — Poliæn. *Stratag.*, l. 4, c. 16. — Pausan. *in Attic.*

[3] Pausan. *in Attic.* —César, *de Bell. civ.*, l. 2, c. 40.

sur les bords de l'Eurotas des guerriers d'Argos et d'Arcadie [1].

Annibal recueillit les lauriers qu'ils moissonnèrent aux journées de Trasimène et de Litana [2].

Alexandre qui, dans son orgueil, en attendait une réponse flatteuse, leur ayant demandé, au milieu des pompes de Babylone, ce qu'ils redoutaient le plus sur la terre, apprit d'eux qu'ils ne craignaient que la chute du ciel [3].

Mithridate, haranguant ses soldats, leur montrait comme le gage de la victoire les Gaulois qu'ils avaient dans leurs rangs [4].

Tandis que les descendans des guerriers de Sigovèse, sous la conduite de leurs rois et de leurs généraux, détruisaient et fondaient ainsi des royaumes dans les contrées asiatiques, d'autres colonies de ces mêmes Gaulois for-

[1] Xenoph., l. 7. — Pelloutier, lieu cité.

[2] Sext. Julius Front., *Strat.*, l. 1 c. 6. — Tit.-Liv., l. 23 et 24. — Polyb., l. 3. — Silius Ital., *de Bell. pun.*

[3] Arian, *Exp. Alex.* — Strabo, l. 3.

[4] Justin, l. 38, c. 4. — Polyb., l. 2. Strabo, l. 12. — *Voyez* à la fin du vol. la note 2e du 1er Récit.

maient des établissemens redoutables sur les rives du Danube. Les plus puissans d'entre eux étaient les Gaulois Scordisques, dont les mœurs, loin de s'adoucir par le commerce des autres peuples, devinrent encore plus âpres et plus féroces. Leurs longues barbes, leur aspect farouche, le sang qu'ils buvaient à longs traits dans des crânes humains[1], les femmes enceintes égorgées aux autels de leurs dieux barbares, leur courage inflexible, l'impitoyable orgueil de leurs victoires, inspiraient une si grande frayeur à leurs voisins, que, n'osant pas les approcher et communiquer avec eux, ils laissaient croître le désert à leurs frontières, et mettaient sous la protection des dieux les bois épais, les torrens et les rochers inaccessibles qui les séparaient de ces effrayantes peuplades[2].

Lorsque les Romains eurent soumis la Macédoine et l'Illyrie, le consul Caton s'enfonça avec témérité dans les grands bois des Scor-

[1] Justin, l. 26. — Flor., l. 3, c. 4. — Strab. l. 7.
[2] Florus, l. 3, c. 4. — Justin. ib.

disques. Ceux-ci surprirent les vainqueurs de l'univers dans les ombres de ces défilés, et détruisirent toute leur armée. Quelques fugitifs s'évadèrent, les Gaulois les poursuivirent jusqu'aux bords de la mer Adriatique. Là, furieux de voir les vaincus leur échapper en s'embarquant, ils lancèrent leurs traits avec rage contre les flots, comme pour les punir de leur soustraire ce qui leur revenait de la victoire [1].

Mais si l'on en croit de doctes auteurs, longtemps avant les migrations de Sigovèse et de Bellovèse, des colonies de Gaulois s'étaient déja établies dans l'Asie. Solin prétend qu'ils y vinrent dès les premiers siècles du monde [2]; Cadmus en emprunta les seize lettres qui depuis devinrent pour la Grèce des élémens d'harmonie, de gloire et d'immortalité. On a même essayé de démontrer que les premiers Gaulois, s'arrêtant aux bords du Scamandre,

[1] *Epitom.*, Tit.-Liv., l. 63. — Eutrop., l. 4. — Dio Cass., l. 54.

[2] Solin *Polish.*, c. 53, p. 275.

y bâtirent la ville de Troie [1]. Cette tradition expliquerait assez l'intérêt que l'on prit dans la Gaule au fameux siège de Troie. Une armée de Gaulois partit de nos provinces pour défendre la ville de Priam ; elle n'arriva que pour voir Ulysse et Pyrrhus victorieux et sanglans ; mais du moins, si les Gaulois ne purent sauver Ilion, ils ouvrirent leurs rangs à un grand nombre de Troyens fugitifs qu'ils ramenèrent dans les Gaules où ils trouvèrent une seconde patrie ; c'est ce qui a persuadé aux peuples de la Touraine, du Berri, de la Bretagne, de la Saintonge et de l'Auvergne, qu'ils étaient issus des Troyens, origine fabuleuse qu'accréditent nos vieux historiens [2].

Ainsi nos ancêtres auraient uni leurs noms aux plus beaux noms, et leurs souvenirs aux plus beaux souvenirs ! Mêlés aux peuples re-

[1] Ex Ageniaaace Æneas Silv. *Hist. Osoh.* — Sidon. Apoll., l. 7, ep. 7 et paneg. Avit.

[2] *Acta sancti Cassii apud Surium.* — D. Pezron, Hist. des Gaulois, le maire de Belges, etc.

nommés, ils auraient passé avec eux sous les arcs de gloire érigés dans l'antiquité !

On reconnaît à ces exploits le peuple belliqueux dont les historiens ont raconté tant de choses extraordinaires. Écoutez ceux qui ont parlé du courage des Gaulois après l'avoir éprouvé, et de leur hospitalité après avoir reposé sous leurs cabanes d'argile colorée[1] : ils vous les peindront vaillans, fiers, impétueux, avides de périls et d'adversaires[2]. Des sermens, des vœux solennels les liaient au culte de la victoire; leur devise était *vaincre ou mourir*; ils trouvaient leurs plaisirs et leurs jeux dans le choc des batailles, et, quittant leurs casques au moment du combat, ils se couronnaient de fleurs[3].

[1] Vitruve, l. II. — Polyb, l. II, p. 106. — Tacit., *de Moribus Germanorum*. Laureau, Hist. avant Clovis, t. I.

[2] Polyb., l. 2 et 4. — Veget., l. I, c. 2. — Diod. Sic., l. 5. — Aulu-Gell., l. 9, c. 11. — Horat., l. 4, *od.* 14. — Ælian. Hist., l. 12, c. 23. — Strab., l. 4, 7.

[3] Florus, l. 12, c. 4. — Athen., l. 4, c. 13. — Silius Ital., *de Bell. Pun.*, l. 4, v. 201.

Résister et braver était pour eux une si forte loi, qu'ils ne cédaient pas même à la fureur des élémens. Ils luttaient avec les courans rapides, avec les tourbillons de la tempête ; s'ils étaient couchés sur le rivage de la mer lorsque le grand flot approchait, ils dédaignaient de lever pour l'éviter [1], et ils sortaient plutôt qu'ils ne fuyaient d'un édifice embrasé [2]. Cette témérité, que les étrangers ont appelée démence et forfanterie, était pourtant inspirée par un sentiment sublime, car ce n'était pas seulement pour paraître exempts d'effroi qu'ils agissaient ainsi, mais surtout afin de prouver qu'ils croyaient à l'immortalité de l'ame [3].

Lorsqu'un chef, un héros excitait par ses exploits l'admiration des jeunes gens, ceux-ci, troublés dans leur sommeil par des rêves de gloire, se dévouaient au service de ce maître

[1] Arist. *in Polit.*, l. 7, c. 17. — Ælian., l. 12, c. 23. — Amm. Marcell., l. 25. — Diod. Sicul., l. 5. — Nicol. Damasc. *apud Stob.*, serm. 48.

[2] Ælian., l. 12, c. 23. — Marcel, *Orig. de la mon. Franç.* t. 1, in-12, c. 9, p. 60.

[3] Marcel, *lieu cité*, p. 61.

de la guerre [1]. Du moment où ils se mettaient à ses ordres, ils s'abstenaient de se couper la barbe, et ne le faisaient qu'après une action d'éclat. Quand ce patron des braves prenait les armes, ses impatiens élèves marchaient autour de lui, et portaient pour se distinguer de triples colliers d'or. Dès que ce chef était parvenu à réunir ainsi, par la seule puissance de sa renommée, un grand nombre de jeunes guerriers, il tentait avec eux une expédition hasardeuse et lointaine.

C'est à de pareilles entreprises que presque toutes les colonies gauloises durent leur origine.

Les Gaulois avaient une haute stature, que plus d'une fois mesura notre œil étonné sur les ossemens retrouvés dans de vieux tombeaux écroulés sous les pas du voyageur et sous la

[1] Ces jeunes gens formaient avec le chef des espèces d'adoption, que souvent les publicistes ont confondues avec l'origine du vasselage. Montesquieu lui-même est tombé dans cette erreur. Mais voyez ce que dit à cet égard M. Reynier, de l'Economie politiq. et rur., etc., p. 124 et suiv.

charrue du colon; ces hommes belliqueux étaient toujours armés pour la guerre comme pour la chasse[1]; ils fuyaient la vie sédentaire et abandonnaient à des esclaves le soin des humbles moissons, qu'on remarquait à peine dans les vastes déserts de la Gaule, dont les eaux et les bois couvraient presque la surface. Sur les lisières des sombres forêts, se montraient quelquefois des bêtes fauves d'une grandeur démesurée[2]; sur les bruyères des collines paissaient les onagres, les coursiers sauvages[3]; des arbres fruitiers ombrageaient les ruisseaux et les rivières; le chèvrefeuille et les lianes errans courbaient des arches de fleurs sur ces ondes parfumées; les cygnes voguaient en grand nombre sur le lac périlleux, des oiseaux aux longues ailes voltigaient parmi les glaïeuls et les roseaux.

Les historiens parlent de la beauté des Gau-

[1] Cæs., *de Bell. Gallic.*, l. 6. — Strab., l. 4. — Legrand d'Aussy, Vie privée des Franç., nouv. édit., t. 1, c. 2.

[2] Diod. Sic., l. 5, p. 303. — Strab., l. 4, p. 178.

[3] Laureau, Hist. avant Clov., p. 5.

loises dont ils comparent le teint à la blancheur du lait[1] et à la fleur de l'églantier[2]; leurs yeux avaient la couleur du ciel[3]; une blonde chevelure descendait en boucles sur leurs épaules et sur leur sein éblouissant qui n'avait pas d'autre voile[4]; le reste de leur corps se couvrait de peaux d'hermine, de vêtemens brodés en fils de pourpre, d'étoffes légères que les commerçans de Carthage et de Phénicie apportaient souvent dans les Gaules[5] en échange des paillettes d'or qui étincelaient sur le sable brillant de nos fleuves[6]. La femme gauloise suivait son époux à la guerre et combattait à ses côtés[7]; elle le suivait au conseil où elle avait

[1] Lactant. *apud Hyeronym. in Prol.*, l. 2, *epist. ad Galat.* — Isidor. *Orig.* l. 14, c. 4.—Virg. *Æn.*, l. 8.

[2] Diod. Sicul., l. 5. — Athénée, l. 13, c. 8.

[3] Diod. Sic., l. 5. — Amm. Marc., l 15. — Lucan. *Phars.*, l. 7, v. 231. — Claud. *in Ruffin.*, v. 110.

[4] Diod., *ibid.* — Pline, l. 2, c. 78. — Tite-Live, l. 38, c. 17. — Claud., *de Laud. Stilic.*, l. 2, v. 239.

[5] Samuel Boch. *in Chanaan.*

[6] Diod. Sic., l. 5, p. 305. — Strab., l. 4, p. 190.— L'abbé Carlier, dissertat. sur le commerce en France, p. 7 et 8.

[7] Amm. Marcell., l. 15. — Plutar. *in vitâ Marii.*

droit d'opiner[1]; elle le suivait jusqu'au pied du bûcher funéraire[2], et souvent, comme l'épouse du Malabar, lorsque les flammes lui dérobaient enfin cet objet chéri, elle se précipitait dans leurs tourbillons, croyant le rejoindre au-delà du tombeau[3].

L'histoire n'a pu parler de tant de fidélité sans en conserver quelques traits. Lira-t-on sans les mouiller de larmes les pages qui rappellent l'infortune de cette Éponine, dont la tendresse conjugale eût mérité de trouver dans le père de Titus la clémence de Titus lui-même[4]? Verra-t-on sans étonnement la belle Chemora, faisant rouler aux pieds de son époux vengé la tête du centurion qui voulait outrager sa pudeur[5]? Pourra-t-on ne point admirer le dévoue-

[1] Tacit. *de Morib. Germ.* — Plutarq., *de Virtutib. Mulier.* — Alexand. ab Alex, l. 4, c. 11.

[2] *Voyez* la note 3 du 1[er] Récit à la fin du vol.

[3] Pomponius Méla, l. 3, c. 2. — Diod. Sicul., l. 5. — Cæs., *de Bell. Gall.* l. 6, c. 19.

[4] Dio Cass., *Excerpt. à Xiphilino*, l. 66. — Tacit. *Histor.*, l. 4, c. 67.

[5] Tit.-Liv., l. 38, c. 24. — Sext. Aurel. Vict., *de Viris Illustrib.*, c. 55. — Valer.-Max., l. 6, c. 1.

ment de la fidèle Camma[1], dont Sinorix assassina l'époux afin de posséder cette veuve, qui parut agréer ses vœux pour lui faire partager avec elle au pied des autels la coupe empoisonnée?

Les Gaulois, ainsi que les nations du Nord, considéraient les femmes comme des êtres surnaturels; une jeune fille avait à leurs yeux quelque chose de divin[2].

Pomponius Mela rapporte que des Gauloises se consacraient dans l'île de Saine au culte d'une déité celtique. Ces prêtresses faisaient vœu de virginité comme les vestales; elles étaient animées d'un esprit prophétique comme les pythies, et préparaient des philtres magiques de même que les Médée, les Perimède et les Circé. Leur nombre était celui des Muses. Elles prédisaient l'avenir, le front couronné de verveine et de sélage cueillies au sixième jour de la lune; des ceintures d'or pressaient

[1] Plutar., *de Virtutib. Mulier.* — Poliæn. *Stratag.*, l. 8, c. 39.

[2] Tacit. *de morib. Germ.*

les blanches tuniques de ces jeunes prophétesses, que l'on a comparées aux dryades et aux nymphes du paganisme [1].

On croyait qu'elles pouvaient soulever et calmer les flots, guérir les maux incurables, hâter le printemps par des chants mystérieux [2] : ce sont elles qui annoncèrent un trône à Aurélien, et une défaite à Alexandre Sévère [3].

Oh! que de fictions, que de vers heureux ces vierges célèbres eussent inspirés au brillant génie de la Grèce! Tandis que nous accusons de stérilité nos premiers âges, son souffle créateur eût fécondé toutes ces semences poétiques; alors cette île de Saine eût été, comme une autre Délos, ombragée de bois prophétiques. Les lieux voisins du séjour sacré, les rivages de la Neustrie et des Armoriques se fussent embellis par des méta-

[1] Pomp. Mela, l. 4. — Pline, l. 24, c. 11, p. 65. — Vitâ Aurel., not. p. 533. — Borlase, *Hist. ant. of Cornwall.* — Pelloutier, Hist. des Celtes, l. 4, c. 4, note 208.

[2] Pomp. Mela, l. 4. — Montfaucon, lieu cité.

[3] Vopisc. *Vitâ Aurel.*, 4, 44. —. Vopiscus *in Dioclet.* — Ælius *in vitâ Alex. Sev.*

morphoses et des illusions sans nombre. Au gré de la haine ou de l'amitié de ces premières fées, on eût vu autour d'elles l'océan Britannique attristé par les ténèbres, gros de tempêtes, ou tout radieux des reflets de l'arc-en-ciel, et ravi par des lointains concerts des syrènes. Là, sur des navires aux voiles de pourpre et d'azur, aux cordages de soie et d'or, les rois puissans seraient venus de toutes parts chercher des oracles; le jeune héros dont l'esquif aurait été brisé par les écueils, reçu par ces beautés solitaires, eût peut-être été captivé dans leurs grottes harmonieuses par tous les prestiges de la magie, de l'amour et de la volupté.

Mais si les neuf prêtresses de l'île de Saine peuvent répandre quelque merveilleux sur les pemiers temps de notre histoire, que dire de ces bardes gaulois lorsqu'enflammés par l'amour de la patrie et de la gloire, ils célébraient les dieux et les héros en des chants qu'accompagnait la harpe sacrée [1]!

[1] Lucan., *de Bell. civil.*. l. 1, v. 447. — Am. Marc.,

Tous les peuples de l'Europe eurent dans leur belliqueuse enfance des poètes destinés à perpétuer leurs exploits chez les races futures.

Il ne nous est rien resté des bardes gaulois, rien que le souvenir de leur célébrité, attestée par Lucain, Diodore de Sicile, et par tous ceux qui ont trouvé les forêts et les camps de la Gaule encore retentissans des accens de nos poètes inspirés [1].

Quelques auteurs systématiques ont écrit que, dès le temps d'Abraham, un barde gaulois inventa la musique et la poésie [2]; d'autres

l. 15.—Diod. Sicul., l. 4.—Le P. Mabillon, t. 3, *Ann. Bened.* — D. Martin, Hist. des Gaules, préf. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1.

[1] Lucan., *de Bell. civil.*, l. 1, v. 447. — Diod. Sic. l. 5. — Possidon. *ap. Athen.*, 6, p. 84. — Ælian. *Var.*, *Hist.*, l. 12, c. 23. — Strabo, l. 4. — Amm. Marcel., l. 5, c. 9. Si nous n'avons pas de poésies qu'on puisse attribuer aux bardes, on peut avancer que les traditions bretonnes et les lois armoricaines où les Anglais et les Normands puisèrent une grande partie des romans du moyen âge, appartinrent originairement aux chants celtiques. *Voyez* M. de La Rue, Recherches sur les ouvrages des bardes armoricains, p. 30 et suiv.

[2] Hancmann, *Anmerck zu Opitzs deutsch. Pros.*

ont fait venir les Orphée, les Linus aux écoles de nos pères, qui, disent-ils, ont été les instituteurs et les modèles des Grecs ainsi que des Romains [1] : sans adopter ces opinions bizarres, on peut avancer avec certitude que leurs poésies devaient l'emporter sur toutes celles des scaldes du Nord et des chantres de Fingal.

On sentira que cet éloge n'est point fondé sur de vaines conjectures, si l'on se rappelle que les bardes gaulois étaient les disciples de ces druides fameux qu'Aristote, que Diogène Laërce comparent, pour l'antiquité et les connaissances, aux devins de l'Égypte, aux Selles de Dodone, aux prêtres d'Assyrie, aux mages de la Perse et aux brachmanes de l'Inde [2].

Selon Timagène, Isidore et Pline [3], les Gau-

[1] Solin, Polyhist., *apud Clem. Alex.*, *Strom.*, l. 1. — Rudb. *Atlantic.*, t. 2, c. 6.

[2] *Voyez* aussi Clem. Alex., *Strom.*, l. 1, p. 305. — *Orig. in Cels.*, 1, p. 14. — Strab. l. 4. — Diod. Sic., l. 5.

[3] Timagène, cité par Ammien Marcellin, l. 15, et par D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — Isid.

lois ne furent point, comme quelques peuples du Nord, plongés dans une obscure barbarie ; ils eurent dans les temps les plus reculés une sorte de civilisation qui fit de leur contrée une terre classique où vinrent étudier les philosophes de l'antiquité [1].

Notre Gaule eut donc aussi ses Ossian, ses Égill, ses Arnor : l'imagination peut, sans s'abuser, demander à nos collines, à nos torrens les poétiques souvenirs qui font la gloire des monts de la Calédonie et des rivages d'Inistore ; elle aime à placer dans le sénat belliqueux de nos pères, dans leurs solennités, dans leurs foyers hospitaliers, ces harpes d'or, ces sapins enflammés, ces hymnes de gloire et d'amour, et tout ce puissant intérêt qui recommande aux muses modernes les fêtes de Selma, d'Odensée et d'Asgard.

On trouve un charme secret dans les récits

Orig., l. 1, p. 9. — Pline, *Hist.*, l. 16, t. 3, p. 312. — *Voyez* aussi Justin, l. 43, l. 12, c. 13. — Dion. Cass., l. 44.

[1] Solin, *apud Clem. Alex.*, *Strom.*, l. 1, p. 304. — Samuel Bochart, *in Chanaan.*

de l'agreste académie de Bardus, dont les concerts attiraient les cygnes de la Seine, dans les premières leçons d'éloquence que Rome, dit-on, reçut de nos pères [1], alors que cette ville naissante ne savait marquer ses fastes qu'avec des clous attachés aux murs du temple de Minerve.

Tantôt les bardes gaulois inspiraient par la magie de leurs vers la fureur des combats [2]; tantôt ils attendrissaient les guerriers, et faisaient tomber de leurs mains des armes que la paix, la mort même ne pouvait leur arracher[3].

Dans les camps, dans les réunions solennelles, les bardes racontaient les exploits des héros, les triomphes de la patrie [4]; ils étaient

[1] Pline, l. 12, ch. 1, § 2. — Pezron, Antiq. des Gaulois.—Taillepied, Hist. des druides, bardes, etc.

[2] Lucan., *de Bell. civil.*, l. 1, v. 447. — Ammien Marcel., l. 15. — Beda *de Anglo-Sax.*, 4, 24.

[3] On inhumait le Gaulois avec son épée. *Voy.* Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Amm. Marcell., ib. — Diod. Sic., l. 5 et 6.—Montfaucon, Antiq. expliquée, t. 5, part. 2, et suppl., t. 3, l. 1, c. 9.

[4] Diod. Sicul. *loc. cit.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — Borlase, *Hist. of Cornwal.*

les dépositaires du passé, les vivantes annales de la Gaule, car leurs dogmes religieux défendaient l'écriture [1]; aussi les druides, de même que Lycurgue et Socrate, ne transmettaient que verbalement les lois et les secrets de la science [2].

Lorsque les bardes étaient appelés aux festins des rois et des grands [3], ils vantaient les préceptes et les usages dont l'observation devait être sacrée pour les Gaulois. Si les chants qui renfermaient, et ces préceptes et ces usages, ne sont point venus jusqu'à nous, on les retrouve du moins épars dans mille histoires : le poète pourrait les recueillir et en recomposer un hymne dont nous donnons la faible ébauche.

[1] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6, cap. 13. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 24.

[2] Egas. Bul., t. 1. — D. Rivet, lieu cité.

[3] Diod. Sicul., l. 5. — Ælian. *Var. Histor.*, l. 12, ch. 23.

Chant gaulois.

« Jeunesse guerrière, printemps sacré [1],
« toi qui fais fleurir le nom des Celtes sur
« toute la terre, écoute en silence la voix
« du barde : c'est la mémoire de la patrie;
« elle ressemble au souffle qui répand les
« parfums de l'autre rive.

« Que serait le passé sans la lyre? Une
« perte de la vie, un flambeau éteint qui ne
« pourrait se rallumer; une nuit que la chaste
« Hélanus [3] priverait de sa blanche lumière;

[1] *Voyez* la 4[e] note du 1[er] récit à la fin du volume.

[2] D. Martin, Disc. sur les mœurs et cout. des Gaulois, t. 1 de son Hist. des Gaules, au commencement.

[3] Sous le nom d'*Helánus*, qui signifie *splendeur*, les Gaulois adoraient la lune.

« mais si le barde chante, soudain le passé « se ranime, étincelle, rayonne; alors il ne « reste de ténèbres et d'oubli que dans le « tombeau du lâche et du parjure. Retenez « donc ce que nos ancêtres vous enseignent « par ma voix; elle est un mélange de tous « leurs accens.

« Vous adorerez les dieux dans les forêts « et sur les eaux [1] : leur parole s'est fait en- « tendre dans la cime inspirée du chêne : elle « s'est répandue sur le lac solitaire; elle a « grondé dans les vents et les tempêtes; elle « a soupiré dans les fontaines et parmi les « fleurs du printemps. Pourquoi lancez-vous « sur les ondes le bouclier de l'épreuve chargé « de l'enfant dont vous soupçonnez la mère ? « N'est-ce pas pour que le dieu qui coule dans « les fleuves, rende au rivage l'innocence, « ou engloutisse le fruit du crime [2] ?

[1] Lucan., *de Bell. civil.*, l. 3. — Diod. Sicul., l. 4. — Eutrop., l. 5, c. 2. — Greg. Turon, *de Glor. Conf.*, c. 2. — Petr. Lescalop., *Theolog. vet. Gall.*

[2] Cæs., *de Bel. Gal.*, l. 6. — Julian., *Ep. ad*

« Ne mêlez point un suc amer dans la coupe « des absens; ne débauchez pas le chien de « l'aveugle, et gardez-vous de souiller le « ruisseau qui vous a désaltéré.

« Réjouissez-vous avec vos amis; pleurez « avec eux; visitez-les souvent : un homme « fait plaisir à un autre homme, et les chemins « de l'amitié se couvrent de ronces quand on « n'y marche pas [1].

« Assis sur les belles rives du Liger [2], j'ac- « cordais ma harpe au bruit des flots, lorsque « je vis deux jeunes guerriers d'âge pareil, « échanger leurs armes sur la pierre du ser- « ment [3], et mêler leur sang dans une coupe [4]:

Maxim. — Nonnus *(in Dionysiac.)* appelle le Rhin le *Vengeur du Mariage offensé.*

1 Le *Hamavaal*, rapporté par Mallet, Introduction à l'Histoire du Danemarck.

2 Ancien nom de la Loire.

3 Les antiquaires ont trouvé dans quelques parties de la Gaule beaucoup de ces pierres sacrées dont parle Diodore de Sicile. *Voyez* Caylus, Antiq. — Courtépée, Descrip. de la Bourgogne; Laureau, etc.

4 Cet usage s'est conservé long-temps parmi les compagnons d'armes. — *Voy.* La Curne Sainte-Palaye, Mém. sur la Chevalerie, part. 3, p. 227.

« alors sonna la trompette du grand Teutatès ;
« aussitôt les deux amis firent une chaîne de
« leurs colliers, et s'étant attachés l'un à l'au-
« tre, ils marchèrent ainsi au combat pour
« partager le triomphe ou la mort [1]. J'étais
« seul et mon cœur soupira.

« Oh ! malheur à toi si les flammes funèbres
« qui consument les tiens, n'ont point vu ruis-
« seler tes larmes ! Malheur à toi si le tombeau
« d'un ami ne t'a point vu pâle et flétri comme
« une fleur restée la dernière sur la colline
« dépouillée !

« Malheur à celui qui néglige l'hospitalité [2] !
« Lorsque le soir, au retour de la chasse, vous
« rencontrez un étranger, montrez-lui la fu-
« mée de votre cabane, appelez-le votre
« frère ; s'il n'a plus de famille, ce doux nom
« causera sa joie, et le fera sourire une fois
« encore : vos voisins vous devancent-ils près

[1] Plut. *in Camil.*, t. 1, p. 136. — Diod. Sicul., l. 5. — D. Martin, Hist. des Gaulois.

[2] Pompon. Mela, l. 3, c. 3. — Diod. Sic., l. 5. — Strab., l. 4. — La loi Gombette. — Laureau, p. 56. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, l. 2, p. 248.

« de lui? jetez - vous à ses pieds pour en ob-
« tenir la préférence, et envoyez vos filles
« préparer son bain [1].

« Laissez votre portre ouverte pendant la
« nuit [2]; que le voyageur égaré trouve un
« abri contre l'aquilon, la froide rosée et les
« pièges de l'obscurité; levez-vous pour ser-
« vir votre hôte, pour le réchauffer dans les
« peaux du bison et de l'alcée [3].

« Ne l'interrogez pas avant le festin, car
« celui qui a parcouru les montagnes a be-
« soin de nourriture; servez-lui sur l'osier
« tressé le laitage durci des Cévennes et le
« porc des Éduens [4]; versez-lui la cervoise ra-
« fraîchissante, mêlez le cumin à ses boissons
« aromatisées [5]; mais soyez sobre de la liqueur

[1] Nicol. Damasc. *apud Strob.*, *serm.* 165. — L'abbé Courtépée, Hist. abrégée de Bourgogne, t. 1.

[2] D. Martin, Hist. et Relig. des Gaulois. — Laureau, p. 57.

[3] Cæs., *de Bell. Gallic.*, l. 6.

[4] Pline, l. 11, c. 42. — Strab., l. 4.

[5] Pline, 22, c. 25. — Diod. Sicul., l. 5. — Cæs., *de Bell. Gall.*, t. 1, c. 1. — Macrob. *in Somnio Scip.*, l. 2, c. 10. — Posid. *apud Athen.*, l. 4, ch. 13, l. 10, c. 10.

« étrangère[1], le vin est le lait des passions ;
« l'oiseau de l'oubli chante devant ceux qui
« s'enivrent, et dérobe leur ame.

« La Gaule a fait à des hôtes fameux le
« présent qu'on fait à des frères. Elle ne t'a
« point oublié, sublime Hercule, quand,
« vainqueur du triple Gérion, tu laissas
« l'Ibérie pour l'Aquitaine, et lorsque, épris
« de la belle Galatée, tu la rendis mère d'un
« roi célèbre[2] !

« Elle n'a point oublié Pythagore[3] que

[1] Le vin que les Phocéens firent connaître aux Gaulois. *Voyez* Polyb., l. 2. — Polyæn. *Strat.* — Picot, t. 2, l. 2, c. 4, p. 294. — Les Néviens, peuples du Hainaut, que l'abbé Cartier (Hist. de Calais, in-4°) appelle les Lacédémoniens de la Gaule, ne souffraient pas qu'on apportât du vin chez eux, parce qu'ils croyaient que cette liqueur énervait le tempérament. *Voyez* aussi Courtépée, Description de la Bourgogne, p. 19, t. 1.

[2] Diod. Sicul., l. 4, p. 156. — Parthénius, *de Amatoriis affectionibus*, c. 30. — Amm. Marcell., l. 15. — Lucian., *Hercul. Gallic.*, p. 858.

[3] Le voyage de Pythagore dans les Gaules, et ses études chez les Druides, sont des fables qu'ont voulu accréditer, non-seulement le père Pezron, Taillepied

« l'orage amena sur nos grèves : rendant
« grace à son heureux naufrage, il vint s'as-
« seoir au milieu de nos druides qui lui mon-
« trèrent les ames des justes dans les lis de nos
« vallons, et l'initièrent au dogme consolant
« de l'immortalité.

« C'est lui qui nous apprit qu'il ne fallait
« pas s'endormir à l'ombre d'un laurier, car
« s'il écarte la foudre, il attire l'envie. Prêt
« à quitter ces bords, il dit à nos Bardes ras-
« semblés autour de lui : Que votre vie soit
« paisible et solitaire ; semblable à la lampe
« du temple d'Ammon, le sage éclaire le
« peuple en lui dérobant la main qui verse
« l'huile, il préfère le silence à l'écho ; les pa-
« roles sont des flèches, on n'en est plus le
« maître quand elles sont décochées. Le
« cygne se tait toute sa vie pour bien chanter

et autres écrivains peu véridiques, mais aussi des auteurs respectables, tels que Saint-Clément d'Alexandrie, D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1, p. 26. Marcel, Orig. de la monarch. franç., t. 1, c. 16, p. 44. D. Merle, Introduction à l'Histoire de France, t. 2, p. 488, etc.

« une seule fois; occupez votre ame, l'ame « oisive est comme la maison qui se dégrade « quand elle est déserte.

« Mon frère, ne dédaigne point les avis « d'une femme ; elle aperçoit de bien loin « les choses de l'avenir[1] et sait des paroles qui « endorment les douleurs. Ah ! ce n'est pas « seulement avec les yeux qu'on la voit; l'a- « veugle même a deviné sa beauté; le sourd « a compris son langage. Œuvre de mystère « et d'amour ! quel souffle divin épura tes « traits, fit éclore ton sourire, et plaça sur « tes lèvres le baume qui vivifie, le poison « qui consume? O femme ! quand tu parles, « tes dents brillent comme les étoiles du ma- « tin à travers la pourpre du ciel humide de « rosée; ta voix est une magie, ton regard un « enchantement.

« Quand le son des lyres jette l'homme « en une douce extase, on dirait qu'il cherche « dans la vague de sa pensée à reconnaître

[1] Tacit., *de Morib. German.* — Pomp. Mela, l. 4. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danemarck, t. 1.

« l'image vaporeuse et confuse de la vierge
« chérie. »

Tels étaient les préceptes qui se perpétuaient par la voix des bardes pendant les festins des Gaulois.

Culte des Gaulois.

Ces poètes nationaux étaient initiés aux mystères de la religion, et participaient à ses solennités [1]. Alors, choisissant un rhythme sombre, ils célébraient les dieux sur le mont des druides, non loin des murs de Bibracte [2], ou dans les bocages de Mithras [3], ou dans les

[1] Lucan, l. 1, v. 47. — Amm. Marcell., l. 15. — Ælian. *Var. Hist.*, l. 12, ch. 23. — Egas. Bull., *Histor. veter. Acad. Gall. druid.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1.

[2] Ancien nom de la ville d'Autun, où il y avait un célèbre collège de druides.

[3] Montfaucon, Antiq. expliq. — Laureau, lieu cité. — D. Martin, Relig. des Gaulois, t. 1.

déserts des Carnutes, ou sur les côtes de l'Armorique, lorsqu'au bruit de la mer orageuse les Eubages, les Saronides, les Vaccies, les Druides s'entretenaient de Teutatès, de Taranis, de Dis, de Niorder, dieux de l'éloquence, de la foudre, de la nuit et des tempêtes.

Les druides, arbitres de la paix et de la guerre, juges suprêmes de tous les différends, instituteurs de la jeunesse, grands pontifes d'un culte dont ils gardaient tous les secrets, étaient les véritables souverains des Gaulois; on assure qu'ils connurent la boussole et l'aimant[1], du moins il est certain qu'ils étaient très savans dans l'astronomie et dans la physique[2]. Ammien Marcellin les appelle de *profonds génies*[3]. Ils s'adonnaient particulièrement à la magie[4], et employaient des

[1] C'est l'opinion de Stukeley, de Hunge, d'Aubery, de Strutt, etc.

[2] Diod. Sicul., l. 5. — Pomp. Mela, l. 3. — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Egas. Bull., *loc. cit.*

[3] Am. Marcel., l. 15, c. 9, p. 99.

[4] Cicero, *de Divinat.*, l. 1 et l. 2, c. 76. — Valer.-Maxim., l. 2. — Frick, *Comm. de druid.*

prestiges et des impostures pour frapper de terreur l'imagination des Celtes superstitieux [1]. Les préceptes qu'ils enseignaient étaient renfermés dans vingt mille vers [2]. Ils ne voulaient pas d'autres temples que les forêts [3]. Toute autre enceinte eût, selon eux, borné leurs hommages et emprisonné la divinité. Les forêts druidiques n'étaient éclairées que par des rayons vacillans et presque éteints, par des reflets aussi pâles que les lueurs d'une lampe sépulcrale; les chênes, les sapins, les ormes, que n'avaient jamais atteints la foudre ni la cognée [4], étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire que remplissaient les simulacres des Dieux, représentés par des pierres brutes [5] et des troncs grossièrement

[1] Cæs. *de Bell. Gall.*, l. 6. — Pomp. Mela, l. 3. — Strutt, Angleterre ancienne, t. 1, p. 26. — Picard *in Prisc. celtopœd.*

[2] Paris ancien, moderne, etc., in-4°, 1813, chez Barrois l'aîné, t. 1, p. 16.

[3] Strabo, l. 4. — De Chiniac, lieu cité. — Lucan., *Phars.*, l. 3. — Petr. Lescalop., *Theolog. veter. Gallor.*

[4] Lucan., *Phars.*, l. 3, v. 400 et 412.

[5] Macrob. *Saturn.* — de Caylus Antiquités. —

façonnés. L'eau du ciel, filtrée à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs sur ces images livides que la mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse, et autour desquelles les Gaulois victorieux avaient attaché de riches colliers formés des trésors conquis [1].

C'est là que les druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore [2], armés de faucilles d'or et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis [3]; c'est là que ces terribles semnothées, le front ceint de feuilles de chêne et du bandeau étoilé, emblême de l'apothéose, viennent chercher avec des cérémonies mystérieuses le gui sacré que nos ancêtres appelèrent long-temps le rameau des spectres,

Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 29. — Borlase, *Antiq. of Cornwal.*

[1] Ægas. Bull., *loc. cit.* — Laur., Hist. de Fr. avant Clov., p. 84.

[2] Florus, l. 2, c. 4. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, l. 2, ch. 4, p. 311 et 312.

[3] Laureau, lieu cité.

l'épouvantail de la mort, le vainqueur des poisons [1].

C'est là qu'attentif à leur signal, le sacrificateur immole les captifs en l'honneur d'Ésus ou de Teutatès; c'est là qu'il brûle au milieu de la nuit les figures d'osier renfermant des victimes humaines [2]; le sang rougit les autels et arrose le sol sur lequel les racines tortueuses des vieux arbres représentent d'énormes serpens.

Les Gaulois, soumis par la terreur à ce culte formidable, craint de rencontrer les dieux qu'il vient adorer dans ces vastes solitudes; il y pénètre les bras chargés de chaînes comme un esclave, afin de s'humilier encore plus de-

[1] Le gui est encore un objet de vénération dans quelques contrées; on lui attribue une grande puissance, et on appelle le *rameau des spectres*. *Voyez* Mallet, Introduct. à l'Histoire du Danem., t. 1. — *Voyez* aussi Pline, l. 16, c. 44. — Henry, Hist. d'Angleterre, t. 1. — Marcel, lieu cité, t. 1, p. 49.

[2] Cæs., *de Bell. Gallic.*, l. 6, c. 14 et 16. — Pline, l. 30. — Diod. Sicul., l. 5. — Pomp. Mela, l. 3. — Lactan. *Divinar. Inst.*, l. 1, c. 21. — Strab., l. 4. — Tertullien, *Apolog.*, c. 9.

vant ces divinités; il s'avance en tremblant, et frémit au seul bruit de ses pas. Effrayé de ce silence menaçant, son cœur bat avec force, sa vue se trouble, une sueur froide coule de tous ses membres ; s'il tombe , ses dieux lui défendent de se relever [1] ; se traînant hors de l'enceinte, il rampe comme un reptile parmi les bruyères sanglantes et les ossemens des victimes.

Souvent du milieu de ces forêts lugubres où l'on n'entendit jamais ni le vol des oiseaux ni le souffle des vents, de ces forêts muettes et dévorantes où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlemens affreux, des cris perçans, des voix inconnues, et soudain à l'horreur du tumulte succédait l'horreur du silence [2].

D'autres fois, de ces solitudes impénétrables la nuit fuyait tout à coup [3], et sans se consu-

[1] Tacit., *de Moribus Germanorum*. —Favyn, t. 1, l. 2, p. 140.

[2] Lucan., *Phars.*, l. 3.

[3] Lucan., *ib.*

mer, les arbres devenaient autant de flambeaux. A ces lueurs sinistres on voyait des dragons ailés, de hideux scorpions, des cérastes impurs s'entralacer, se susprendre aux rameaux éblouissans; des fantômes, des larves, des spectres, montraient leurs ombres sur un fond de lumière, puis tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse et sacrée [1].

Il ne faut cependant pas conclure d'après les sacrifices humains, dont nos ancêtres souillaient leur culte, qu'ils étaient étrangers aux premières notions de la civilisation et à tout principe d'humanité. Presque tous les peuples de l'antiquité dont nous admirons la gloire et le génie, pensèrent, comme les Gaulois, que l'homme honorait les dieux en leur offrant ce qu'il avait de plus cher; rien ne lui étant plus cher que la vie, il devait en faire un holocauste à ceux dont il l'avait reçue.

[1] *Voyez*, à la fin du volume, la dernière note du 1[er] récit.

Non-seulement les Hébreux, les Amorrhéens, les Ammonites, les Perses, les Indiens, les Gètes, les Thraces, les Scythes, égorgèrent leurs semblables sur les autels de leurs divinités; mais les Grecs et les Carthaginois pratiquèrent également ces horribles superstitions auxquelles nous devons les tragédies d'Iphigénie. Les îles de Rhodes et de Salamine fumèrent du sang des victimes humaines immolées sous le couteau des prêtres. A Laodice, on sacrifiait de jeunes filles à Pallas. Les Arcadiens, dont les danses champêtres et les concerts mélodieux semblaient attester l'innocence et la pureté de l'âge d'or, arrachaient souvent du sein de la mère éperdue l'enfant mâle que réclamaient les dieux du Lycée. Les habitans du Latium faisaient mourir des hommes dans le sanctuaire du temple de Saturne. Les Romains, dont Curtius crut apaiser les dieux irrités en se précipitant dans un gouffre dévorant, pensaient aussi que de tels sacrifices étaient agréables à leur Jupiter; et même, sous le règne de César, ils persistaient encore à

immoler des hommes dans les grands dangers publics [1].

L'Amérique, où la nature a régné si longtemps paisible à l'insu des Européens, vit autrefois couler dans la Floride le sang des enfans sacrifiés sur la pierre du Soleil.

Le culte homicide d'Ésus et de Teutatès ne doit donc pas, nous le répétons, autoriser à en induire que les Gaulois étaient un peuple sauvage et barbare. Ces sacrifices odieux, loin de leur être inspirés par leur propre cruauté, le furent par une croyance religieuse dont les Hébreux et les Grecs, desquels ils emprun-tèrent visiblement des rits et des usages, propagèrent chez eux la fatale erreur [2].

Cette réflexion explique pourquoi les historiens qui racontent avec horreur les sacrifices humains des Gaulois, louent ensuite la douceur

[1] Dion, l. 48. — Pline, l. 28, c. 3. — Religion des Gaulois, t. 1, p. 209.

[2] Pascal Rapine, Christ. naissant dans la gentilité, t. 1, Traité 2. — Marcel, Hist. des Gaules, t. 1, c. 7.

et la générosité de ces peuples. Strabon dit qu'on avait la plus haute opinion de la justice des druides [1]. Diogène Laërce, d'accord avec Pomponius Mela, nous apprend que leur doctrine était fondée sur ces trois maximes : *Adorer Dieu, ne point faire le mal, être brave en toute rencontre* [2]. Ils n'aiguisaient jamais le couteau des sacrifices, parce que, disaient-ils, la religion ne devait pas apprendre à frapper du glaive avec facilité [3].

[1] Strab., l. 4.

[2] *Deos colendos, nihil agendum mali, fortitudinem exercendam. Voyez* Pelloutier, Hist. des Celtes, t. 1, p. 121.

[3] M. le marquis de Luchet, dans son Hist. de l'Orléanais, veut prouver que les Gaulois ne connurent pas les sacrifices humains; mais César dit formellement le contraire, ainsi que Tertullien.

SECOND RÉCIT.

COLONIES DES GRECS ET DES ROMAINS DANS LES GAULES.

C'est une des époques les plus brillantes de notre histoire que celle où la Grèce et l'Italie fondèrent leurs belles colonies dans la Gaule ; on ne pourra voir, sans une agréable surprise, d'élégantes cités, sœurs d'Athènes et de Rome, dresser sur nos bords sauvages leurs chapiteaux et leurs colonnades, tandis que nos forêts homicides accueilleront les riantes fictions d'Hésiode et d'Homère.

Les Grecs asiatiques, trop voisins des rois de Perse et de Lydie, se virent bientôt assu-

jétis par eux; ils tentèrent de s'affranchir, mais leur sang fut en vain prodigué dans les plaines d'Éphèse et sur les rives de l'Hermus : après s'être long-temps débattue, leur liberté mourante vint tomber aux pieds du grand Cyrus; alors, échappant au joug qu'ils ne pouvaient briser, les citoyens de Phocée résolurent de chercher au-delà des mers une patrie indépendante, et firent un salut d'adieu à l'odorante Ionie, second ciel des déités du paganisme [1].

Quel pays fera oublier aux Phocéens celui qu'ils abandonnent ! Quel pays va recevoir cette peuplade encore enivrée des prestiges et des illusions de la terre poétique !

C'est toi, Provence fortunée [2] ! Ils descendent sur tes bords ces favoris de l'Olympe et

[1] Hérod., l. 1, c. 6, 27 et 141. — Xenophon, *apud Athen.*, l. 12. — Plato, *de Legib.*, l. 3, t. 2. — Lucian. *in Amor.*, l. 5, 6, 7 et 8.

[2] Just. *Hist.*, l. 43, c. 3, p. 607. — Solin, c. 8. — Scymnus. Chius., *Orbis Descript.*, v. 268. — Guys, Lettr. sur la Grèce, t. 1, p. 420.

du Parnasse, tes bords ont tressailli sous leurs pas légers ; ils descendent, et secouent sur ton sol hospitalier leurs cothurnes encore blanchis de la poussière des gymnases et de l'hippodrome ; les brises de tes vallons soufflent dans leur chevelure parfumée, et tes échos ont déja répété le gracieux dialecte qui charmait les échos du mont Mycale, de Lebedos et de Mindus.

Les Phocéens, s'arrêtant sur les rives qui regardent la Méditerranée, y bâtirent Marseille [1], sous le nom de *Massilie*. Aristote, Isocrate, Thucydide [2] parlent de cette migration, justement célèbre, et mêlent dans leurs récits immortels les noms de l'Ionie et de la Gaule [3].

[1] Strabo, l. 4, p. 124. — Just., l. 43. — Guys, Lettres sur la Grèce, t. 1, p. 429.—D. Martin, *verbo* Massilia.

[2] Arist., en sa Républ. — Isoc., *in Archid.*, t. 2, p. 54.—Thucyd., l. 1, § 13. — Strabo, l. 4.

[3] Les Historiens fixent cette fondation vers la seconde année de la 45e olympiade, cent vingt ans avant la bataille de Salamine. *Voyez* Solin, c. 8. — Scymn.

Massilie se distingua des autres villes par le commerce, les lois, les lettres, les armes, mais surtout par la pureté de ses moeurs [1]. Dans son auguste sénat siégeaient six cents vieillards vêtus de la pourpre de Tyr, et couronnés du pacifique olivier [2]; son port Lacydon [3], plus opulent que le Pirée, voyait sans cesse arriver et partir les flottes d'Europe, d'Afrique et d'Asie; ses guerriers, vainqueurs des Carthaginois, envoyèrent une

Chius., *Orb. Descript.*, v. 268. — Justin, l. 43, c. 3. — Martianus Héracl., v. 213. — Carry, Dissert. sur Marseille, p. 66. — Il y a plusieurs versions sur la fondation de Marseille; les uns l'attribuent aux Phocéens, qu'amenèrent sur nos rivages Simos et Protis : les autres pensent que, quand ces derniers arrivèrent, Marseille était déja bâtie par leurs frères, qu'avait conduits, plusieurs années avant, un Grec nommé Massalias. *Voyez* M. de Rufi, Hist. de Marseille.

[1] Strabo, l. 4, p. 124. — Just., *Hist.*, l. 43. — Valerius-Max., l. 2, n. 9. — Baillet, Jug. préj., c. 7, § 9. — Agric., n. 4. — Baillet, jug. préj., c. 7, § 9, p. 296.

[2] Valer.-Max., l. 2, n. 7. — Strabo, l. 4.

[3] Dict. topog. de D. Martin, t. 2 de son Hist. des Gaules, *verbo* Lacydon.

statue de bronze [1] au temple de Delphes, ce dépôt des trophées de l'univers. Ses savans, parmi lesquels on remarquait Pithéas et Eutimènes [2], attiraient une jeunesse nombreuse dans ses écoles florissantes que Cicéron préférait à celles de Rome et d'Athènes [3]; ses campagnes adoptaient les pampres de Phocée, les oliviers de Clazomène [4], les grenadiers de Samos, les plants de myrte apportés du mont Latmus, fameux par les amours de Diane et d'Endymion [5].

Massilie, ne pouvant contenir tous ses ci-

[1] Pausan. l. 10, p. 817.

[2] Plin., *Hist.*, l. 2, c. 77. — Strabo, l. 2, p. 78. — Vossius, *Hist. gram.*, l. 1, c. 17. — Gassendi, t. 4, p. 532. — Saint-Aubin, Antiq. de la nation franç., p. 395.

[3] Egas. Bul., t. 1, p. 18. — Hist. littér., t. 1, p. 44 et suiv. — Les langues grecque, latine et gauloise étaient parlées communément à Marseille, dont Varron appela les citoyens *Trilingues* ou *Triglottes*. *Voyez* S. Hieronymi *Præfatio secunda in secundum librum comm. in Epistol. ad Galathas.*

[4] Arist., *Cur. rei Famil.*, t. 2, p. 504.

[5] Plin. l. 2, c. 9, t. 1. — Ovid., *Metam.*

toyens, fonda autour d'elle des villes et des monumens auxquels elle donna les doux noms de la Grèce : on vit s'élever sur le sol gaulois Athénopolis[1], Nicée, Théliné, Cyrène, Agatha[2]; l'étang merveilleux, dont Aristote et Festus Avienus racontent des prodiges, s'appela l'étang de Leucate[3]; un des caps de la Provence se nomma le promontoire d'Aphrodise, parce qu'il était couronné des rians portiques du temple de Vénus[4].

C'est ainsi qu'une partie des habitans de la Gaule parlèrent le langage de Périclès, d'Anacréon et de Sapho; c'est ainsi que dans nos murs civilisés s'acclimatèrent les mœurs, les usages et les arts des descendans de Deucalion.

[1] D. Martin, lieu dit, *verbo* Athénopolis. — Strabo, l. 4, p. 124 et 127. — D. Martin, lieu cité, *verbo* Théliné. — D. Martin, *verbo* Cyrène. — Strabo, *ib.* — Pomp. Mela, l. 1, c. 5. — Pline, l. 3, c. 4.

[2] Aujourd'hui la ville d'Agde.

[3] Arist., *de Mirac. Aud.* — Fest. Avien., 576.

[4] D'Anville, Not. sur les Gaules. — D. Martin, Dict. topograph.

Notre histoire fut donc ainsi marquée du sceau de l'antiquité; dans son premier blason on voit les lauriers du Méandre et les myrtes de Gnide s'enlacer à la verveine des Velleda et au gui religieux des druides. Nos collines ont porté des temples grecs pareils à ceux que le nocher remarquait sur le cap Sunium, où discourait Platon, et dans les îles qui parsèment la mer Égée. La vierge de l'Ionie, allant chercher la fraîcheur du bain, a déposé son voile sur les humbles marguerites qui bordent nos fontaines, et nos modestes saules ont prêté à sa nudité pudique l'abri que lui offraient les lentisques des bords de l'Hermus[1] : on eût dit qu'une des îles de la Grèce, qu'une Cyclade flottante, qu'une autre Délos[2], détachée de sa

[1] Le fleuve coulait près de Phocée. *Voyez* Strabo, l. 13, p. 626.

[2] Les poëtes ont fait de Délos une île flottante. *Voyez* Callim. *in Delum*. — Pindare dans Strabon, l. 10. Au surplus les îles flottantes ne sont point fabuleuses. *Voyez*, sur ces phénomènes, Plin., *Hist. natur*,. l. 11, c. 95. - Girolamo Sylvestri, Traité des îles flottantes anc. et modern.

toyens, fonda autour d'elle des villes et des monumens auxquels elle donna les doux noms de la Grèce : on vit s'élever sur le sol gaulois Athénopolis[1], Nicée, Théliné, Cyrène, Agatha[2]; l'étang merveilleux, dont Aristote et Festus Avienus racontent des prodiges, s'appela l'étang de Leucate[3]; un des caps de la Provence se nomma le promontoire d'Aphrodise, parce qu'il était couronné des rians portiques du temple de Vénus[4].

C'est ainsi qu'une partie des habitans de la Gaule parlèrent le langage de Périclès, d'Anacréon et de Sapho; c'est ainsi que dans nos murs civilisés s'acclimatèrent les mœurs, les usages et les arts des descendans de Deucalion.

[1] D. Martin, lieu dit, *verbo* Athénopolis. — Strabo, l. 4, p. 124 et 127. — D. Martin, lieu cité, *verbo* Théliné. — D. Martin, *verbo* Cyrène. — Strabo, *ib.* — Pomp. Mela, l. 1, c. 5. — Pline, l. 3, c. 4.

[2] Aujourd'hui la ville d'Agde.

[3] Arist., *de Mirac. Aud.* — Fest. Avien., 576.

[4] D'Anville, Not. sur les Gaules. — D. Martin, Dict. topograph.

Notre histoire fut donc ainsi marquée du sceau de l'antiquité ; dans son premier blason on voit les lauriers du Méandre et les myrtes de Gnide s'enlacer à la verveine des Velleda et au gui religieux des druides. Nos collines ont porté des temples grecs pareils à ceux que le nocher remarquait sur le cap Sunium, où discourait Platon, et dans les îles qui parsèment la mer Égée. La vierge de l'Ionie, allant chercher la fraîcheur du bain, a déposé son voile sur les humbles marguerites qui bordent nos fontaines, et nos modestes saules ont prêté à sa nudité pudique l'abri que lui offraient les lentisques des bords de l'Hermus[1] : on eût dit qu'une des îles de la Grèce, qu'une Cyclade flottante, qu'une autre Délos[2], détachée de sa

[1] Le fleuve coulait près de Phocée. *Voyez* Strabo, l. 13, p. 626.

[2] Les poëtes ont fait de Délos une île flottante. *Voyez* Callim. *in Delum*. — Pindare dans Strabon, l. 10. Au surplus les îles flottantes ne sont point fabuleuses. *Voyez*, sur ces phénomènes, Plin., *Hist. natur*,. l. 11, c. 95. - Girolamo Sylvestri, Traité des îles flottantes anc. et modern.

base et chargée de ses cités, de ses édifices, de ses bocages, de ses pénates et de ses citoyens, se fût arrêtée toute parfumée dans un des golfes de notre patrie.

Ah! puisqu'il en est ainsi, que l'amant des beaux-arts, qui ne peut au gré de ses desirs traverser les vastes mers pour demander à la Troade ou au Péloponèse des vestiges inspirateurs, s'en dédommage du moins en évoquant les grands souvenirs que nos champs méridionaux conservent encore[1]; qu'il explore de nobles débris, qu'il écarte la vile poussière dont quelques générations barbares ont recouvert les restes d'une époque merveilleuse; et qu'il lise sur le marbre des tombeaux les épitaphes des Grecs de l'Ionie.

Quel beau sujet que la fondation de Marseille pour un poëme héroïque!

On sait que les Phocéens vinrent par mer, de l'Asie mineure dans les Gaules, et que leurs

[1] *Voyez* les ouvrages de Poldo d'Albenas, de Laureau, de Courtépée, de Legoux de Guerland, etc.

pilotes, comme tous ceux de ces temps-là, n'osaient pas s'éloigner des côtes.

Cette manière de naviguer, au moyen de laquelle on parcourt à la fois la terre et l'onde, fournirait à l'écrivain des détails pleins d'intérêt et une topographie aussi instructive qu'agréable.

Les voyages maritimes sont si poétiques! l'imagination sourit aux lointains promontoires, aux îles verdoyantes; elle aime à voir l'azur des eaux, l'azur du firmament: placée comme au centre d'une sphère aérienne et brillante, ses pensées n'ont plus rien de terrestre, et l'espace vide de tout objet semble livré à sa puissance créatrice pour être peuplé de fécondes illusions.

L'antiquité, si ingénieuse dans ses allégories, aurait pu faire naître l'imagination sur les mers, comme une autre Cythérée bercée par les vagues natales sur une conque de nacre nuancée des couleurs de l'Iris.

C'est dans le cours d'une navigation que les muses ont montré Circé, Calypso et les Si-

rènes au chantre d'Ulysse, Médée à Appollonius de Rhodes, Didon à Virgile; c'est sur les mers que le Camoëns rêva ses nymphes voluptueuses et son géant Adamastor.

A peine les Phocéens ont-ils abordé les Gaules, que leurs chefs Simos et Protis[1], se présentent à Nannus, roi de la contrée[2], pour en implorer l'hospitalité : ce monarque champêtre allait ouvrir le festin solennel où il avait convié les héros qui prétendaient à la main de sa fille Gyptis[3]. Cette princesse, selon l'usage du pays, devait verser de l'eau pendant le repas à celui qu'elle préférait[4]. Simos et Protis sont invités à cette fête, et la jeune Gauloise, éprise de ce dernier, le désigne pour son époux[5].

[1] Justin, l. 43. — Plutarque (*in Solone*) donne le nom de Protus au fondateur de Marseille.

[2] Cette contrée était habitée par les peuples que Srabon appelle *Sallyes*, que Florus nomme *Salliens*, et Pline *Salluviens*.

[3] Justin, l. 43.

[4] Justin, *ib.*

[5] Justin, *ib.* Athénée, l. 13, c. 5.



Rien n'est plus heureux pour la poésie que ce choix si pittoresquement exprimé par l'Amour et la Beauté, que ce banquet des Celtes, que cette cour simple et guerrière où la harpe des bardes célébraient les dieux et les héros.

Ici les Phocéens feraient au roi Nannus le récit de leurs malheurs; ils diraient comment ils furent successivement asservis par Crésus, roi de Lydie, et par le grand Cyrus ; ils diraient comment les Grecs asiatiques tentèrent de briser dans cent combats les fers de l'esclavage, et comment ils se décidèrent à chercher la liberté en d'autres climats.

Ce récit s'embellirait d'une foule de noms harmonieux, des noms de la Doride, de l'Éolie, de la Lydie, de ceux d'Ephèse, de Théos, du Méandre, de l'Imbrasus. Quel charme n'auraient pas ces noms antiques ainsi rappelés, puisqu'en ne les prononçant qu'au hasard et détachés de toute idée, on ne peut les entendre sans une émotion secrète ! C'est ainsi qu'on se plaisait à écouter

les sons que le vent tirait de la lyre d'Homère, suspendue à la grotte de Smyrne[1].

A peine l'alliance des Grecs et des Celtes est-elle conclue par le mariage de Protis, à peine la ville de Massilie a-t-elle élevé ses remparts, que les druides, jaloux, craignant pour leurs autels, pour leurs mystères, la concurrence des dieux étrangers et le flambeau des arts, suscitent des ennemis aux Phocéens, et conspirent leur ruine entière[2]. Peut-être furent-ils encore excités par un héros gaulois plein de valeur et d'arrogance, qui s'arma comme Turnus ou Zarbas contre un rival préféré[3].

Cependant le conseil de la nation s'assemble; on délibère pour surprendre Massilie pendant le tumulte d'une fête grecque[4], et la

[1] Aristid., *Orat. in Smyrn.*, t. 1, p. 408.

[2] Justin, l. 43. — M. de Ruffi, Hist. de Marseille. — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 1, c. 4.

[3] Virgil. *Æneid.*, l. 4.

[4] Justin, l. 43. — Picot, lieu cité.

cité naissante allait périr lorsqu'elle fut sauvée par l'Amour.

Une jeune Gauloise, en conduisant ses troupeaux à la fontaine, rencontre un Phocéen qui, las de poursuivre le bison et l'élan, se reposait sur un tertre fleuri [1] : ils se regardent en rougissant. Ramenés tous deux le lendemain au même endroit par un penchant involontaire, ils se revoient, et bientôt un mutuel amour brûle dans leur cœur [2]. La nouvelle amante a connu le complot des Gaulois; tremblante pour celui qu'elle aime, elle lui découvre le danger qui le menace : le Phocéen en instruit à son tour le sénat; alors l'armée est avertie, elle sort de la citadelle où s'élevaient déjà les temples d'Apollon et de Diane, déesse tutélaire de la république [3]. Un combat opiniâtre s'engage dans les murs de

[1] Justin, l. 43.

[2] Justin, *ib.*

[3] Strabon, l. 4 de sa Géographie des Gaules. — Grosson, Monumens marseillais, in-4°, p. 105 et suiv.

la ville, dont les Gaulois sont repoussés [1].

Le poète, en s'emparant de tous ces faits, aurait à peindre à grands traits la sombre politique des druides, leur culte terrible, leurs mystères redoutables [2], et le conseil de la nation, où siégeaient les vierges prophétiques, les épouses belliqueuses [3] et les mères qui allaitaient leurs enfans, l'espoir de la patrie.

Quels contrastes, quelle variété! La poésie pourrait essayer ici tous les tons de la lyre; elle ferait succéder aux airs doux et légers des chants graves et retentissans, pour raconter tour à tour les mœurs des enfans d'Ionie, leurs jeux, leurs fêtes religieuses, qui rappelleraient les rives sacrées de Plistus et de l'Alphée [4], les stratagèmes des Gaulois et leurs

[1] Justin, l. 43.

[2] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Frickii, *Comment. de druid.*

[3] Tacit., *de Morib. Germ.* — Amm. Marcel., l. 15. — Plutarch., *in vitâ Marii.*

[4] Pind. Pyth., od. 10, v. 23. — Pausan., l. 5, c. 10, p. 817. — Meurs., *Græc. Feriat.* — Corsin, *Fast. Att.*

combats avec les Phocéens. L'épisode d'amour qui se trouve au milieu de l'action rapide et impétueuse, ressemble à la fleur jetée sur le cours du torrent.

Cependant les peuples gaulois se coalisent contre les Grecs, et ceux-ci envoient des ambassadeurs aux Romains pour implorer du secours [1]. Mais quel spectacle se présente aux envoyés des Phocéens, quand ils pénètrent dans la ville de Mars ! Le fôrum est rempli d'une foule immense; Brutus, au milieu d'elle, la harangue, inspiré par le poignard qui dans ses mains fume encore du sang de la chaste Lucrèce. Ici l'auteur rassemblerait dans le même épisode les traits héroïques d'Horatius Coclès, de Mutius Scœvola et de Clélie.

Rome, qui a fermé ses murs à un tyran, reçoit avec transport les Phocéens, qui ont abandonné leur patrie esclave [2].

Les deux peuples se jurent une étroite et

[1] Florus, l. 3, c. 2. — Histoire rom. par Catrou et Rouillé; Paris, 1730, t. 13.

[2] Strabo, l. 4, p. 124. — Justin, l. 43.

durable amitié : les Marseillais en donnèrent plus tard un gage précieux aux enfans du Tibre dans cette belle statue de Diane, qu'on admira long-temps sur le mont Aventin[1].

Cependant notre contrée voit combattre les Grecs, les Romains et les Gaulois.

Au milieu du tumulte de la guerre, et la veille d'une bataille, le roi des Celtes voit apparaître en songe le génie de la Grèce[2], qui lui ordonne de faire la paix avec Massilie, en lui montrant dans un tableau magique les avantages qui en résulteront pour son pays[3]. Ce tableau séduisant offre des campagnes cultivées, des moissons opulentes, des coteaux couverts de pampres et de citronniers; le génie cueille une grappe mûre et en exprime la liqueur, jusqu'alors inconnue, sur les lèvres du monarque gaulois qui se réveille en-

[1] Artaud, Disc. sur les lois de Marseille.

[2] Justin, l. 43. — Picot, Hist. des Gaules, t. 1, c. 4, p. 93.

[3] Justin, l. 43. — Discours de l'abbé Aillaud sur l'ancienneté de Marseille, p. 23.

chanté[1]. Bientôt la paix unit les deux peuples, et les bienfaits entrevus dans un songe se réalisent dans les champs gaulois[2].

Non-seulement les Gaulois durent aux Phocéens les premières leçons d'agriculture et l'art de planter la vigne, mais encore beaucoup d'inventions précieuses, et notamment le secret de faire du pain. Les Romains eux-mêmes ne possédaient point ce secret, car depuis quatre cents ans, dit Pline, ils ne vivaient que de bouillie. Quant à nos pères, ils ne savaient tirer parti de leurs blés qu'en en froissant les épis, dont ils broyaient ensuite les grains dans une pierre creuse, ce qui leur donnait une sorte de farine grossière qu'ils mangeaient sans autre préparation. L'art de faire le pain leur sembla si merveilleux que,

[1] .....*Fumea Massiliæ ponere vina potes.*
Mart., lib. 13, épigr. 123. *Idem*, lib. 3, épigr. 82. — L'abbé Aillaud, Discours sur l'ancienneté de Marseille, p. 23.

[2] Justin, lib. 43. — Macrob. *in Som.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1.

pendant long-temps, les Druides conservèrent l'usage de porter un pain dans la cérémonie du gui de chêne [1].

Mais les souvenirs des enfans de la Grèce nous ont retenus trop long-temps, et les Romains, qui paraissent dans les Gaules, vont nous occuper à leur tour.

Les Gaulois avaient d'abord inspiré une grande terreur au peuple romain [2]; ce peuple durable, auquel les destins avaient promis l'empire du monde, après avoir suspendu à son Capitole les drapeaux de la Sicile, de la Macédoine et de la Grèce, après avoir placé parmi ses trophées les images humiliées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, soumit enfin les Gaules au joug universel.

[1] Legrand d'Aussy, vie privée des Franç., t. 1, p. 79. — Dissertation de Carry sur Marseille, p. 66.

[2] Polyb., l. 2. — Sallust., *in Bello Catil.*, c. 53. — Cicer., *de Prov. consular.* — Appian., *de Bell. civ.*, l. 3. — Tite-Live, l. 7, c. 9 et 11. — Sext. Pomp. Fest., *de Verb. signific.*, l. 18. — Plut., *in vitâ Camilli et Marcelli.* — Julius Obseq., *de Prodigiis*, c. 19.

Cette grande conquête fut l'ouvrage d'un siècle, et nos ancêtres, combattant courageusement pour leur indépendance, mouraient en grand nombre sur les bords de la Sorgue, de l'Isère et du Rhône [1].

Ces guerres terribles furent interrompues par des guerres plus terribles encore. Les Cimbres et les Teutons, peuples aussi redoutables par leur barbarie que par leur nombre prodigieux, sortent des flancs du Nord, s'avancent vers la Gaule, où ils massacrent indistinctement les armées romaines et les armées gauloises, confondant ainsi deux grands peuples pour repaître leur fureur.

Ils rencontrent près du Rhône les généraux romains Cépion et Mallius [2], tuent quatre-

[1] Tite-Live, *Epist.*, l. 61. — Strabo, l. 4. — Solin. Polynist., c. 8. — Velleius Paterc., l. 1, c. 13. — Appian., *de Bellis Gallicis.* — Val.-Max., l. 6, c. 9. — Eutrop., l. 4. — Florus, l. 3, c. 2. — Dio. Cass., *Excerpt. ab Henrico Valesio.*

[2] Tit.-Liv., *ib.*, l. 97. — Vell. Paterc., *ib.*—Strabo, l. 4. — Appian., *ib.* — Florus, *ib.*, c. 3. — Eutrop., l. 5. — Oros., l. 5, c. 16.

vingt mille soldats et quarante mille esclaves [1]. Rome confie le soin de sa vengeance à Marius : ce noble plébéien pénètre dans les Gaules, et conduisant ses aigles près d'Aix, il rencontre les barbares que commandait le géant Teutobochus. La bataille dure deux jours entiers ; enfin les Teutons, vaincus de tous côtés, s'enfuient vers les chariots qui formaient leurs retranchemens [2]. Mais là encore est le trépas : leurs femmes intrépides crient toutes ensembles *mort ou victoire;* elles s'avancent armées de haches et d'épées, frappent les fuyards pour les renvoyer au combat, les entraînent avec elles vers les Romains qu'elles attaquent avec furie; celles qui n'ont point d'armes déchirent l'ennemi avec leurs ongles, avec leurs dents; quelques-

[1] Tit.-Liv., *Epitom.*, *loc. cit.* — Vell. Paterc., *ib.* — Florus, l. 3, c. 5. — Oros., *ib.*

[2] Tit-Liv., *Epitom.*, l. 68. — Vell. Paterc., l. 2, c. 12. — Plutar., *in Mar.* — Strab., l. 7. — Le lord Kaims, Esquisses sur l'homme. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 8.

unes même lancent contre lui leurs propres enfans [1].

Ces sanglantes amazones, vaincues par les soldats de Marius, les bravent, et se percent le cœur ou s'étranglent en passant autour de leur cou les tresses des longs cheveux, qu'elles attachent aux chars rapides [2].

Vingt mille de ces femmes intrépides tombèrent au pouvoir des Romains, mais elles refusèrent de les suivre et se donnèrent la mort par une résolution unanime.

Deux cent mille barbares restèrent sur le champ de bataille[3] : engraissé par tant de cadavres, il fut, selon Plutarque, horriblement fécond pendant quelques années[4], et se couvrit de hautes moissons et de plantes inconnues.

[1] Plut., *in Mar.* — Oros., l. 5, c. 14. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 38, édit. in-fol.

[2] Plutarch., *loc. cit.* — Picot, Hist. des Gaul., t. 1, c. 9, p. 245.

[3] Velleius Paterculus en compte cent cinquante mille, et Tite-Live deux cent mille.

[4] Plutarch., *in Mario.* — Picot, lieu cité.

Cependant Marius marche à la rencontre des Cimbres qui ravagent l'Italie, et soulage la Gaule des armées romaines. Successivement entraînées en d'autres climats sous Sylla, Lucullus et Pompée, elles ne repassèrent les Alpes qu'avec César[1] : des combats interminables rougirent tous nos rivages, et firent croire aux Romains que les Gaulois seraient exceptés de la conquête du monde. Alors même que le génie, les armes et la politique de César qui sut opposer nos ancêtres à eux-mêmes[2], semblaient enfin avoir fait plier la Gaule sous le joug romain; elle se releva tout à coup, et affronta sous le bouclier de Vercingentorix la fortune de son vainqueur[3].

Après de longs efforts de part et d'autre, les deux armées se joignent sur les rives de

[1] Cæs., *de Bell. Gall.*, — Florus, l. 3, c. 10. — Plut., *in Vitâ Cæsar.* — Oros., l. 6, c. 7.

[2] Cæs., *de Bell. Gall.* — Suet. *in Vita Cæs.* — Hirt. Pansa, *de Bell. Gall.* — Amm. Marcell., *ib.*

[3] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 7. — Vell. Paterc., l. 2, c. 47. — Eutrop., l. 6. — Oros., l. 6, c. 11.

l'Armançon, au pied du *Mont-des-Bardes*[1], Les chantres héroïques se placent sur le sommet qui domine le camp des Gaulois, et rappellent en ces mots l'audace qu'ils ont récemment déployée contre César.

[1] Aujourd'hui Mont-Bard. Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

Chant des Bardes [1].

« Nos guerriers ont bu dans la coupe sanglante, et la pierre de Teutatès a reçu leurs « sermens [2].

« Le Romain promit aux trophées du Capi-« tole les colliers et les anneaux du Celte : « avait-il donc oublié que le Capitole nour-« rissait encore les oiseaux libérateurs? Avait-« il oublié que nos fontaines et nos lacs « sont remplis de ses dépouilles offertes aux

[1] *Voyez* à la fin du vol. la note 2 du 2e récit.

[2] La Bretagne et d'autres provinces offrent encore beaucoup de ces pierres druidiques.

« génies des flots? César, pour nous dompter,
« séduisit quelques-uns des nôtres, et dénoua
« le faisceau qu'il ne pouvait rompre ; alors
« le Gaulois combattit le Gaulois, et le vain-
« queur seul eut à rougir. Mais les fidèles
« Induciomare et Ambiorix restaient pour
« effacer nos revers [1].

« Leurs guerriers ont bu dans la coupe
« sanglante, et la pierre de Teutatès a reçu
« leurs sermens.

« Ils surprennent, dans une vallée étroite,
« les légions de Sabinus et de Cotta; ils croi-
« sent autour d'elles des lances menaçantes;
« pas une victime ne manque à l'hécatombe [2].
« Pour savourer la vengeance, les ames des
« Gaulois morts en nous défendant s'abais-
« sent sur les nuages du soir, et retournent
« porter leurs flammes aux élémens de la
« foudre et de la tempête. Mais César, qu'é-

[1] Cæs., *de Bell. Gallico*, l. 5. — Eutrop., l. 6. — Frontin, *Stratag.*, l. 3, c. 17.

[2] Cæs., l. 5. — Dio. Cass., l. 40. — *Epitom.* Tite-Live, l. 106. — Eutrop., l. 6.

« tonne notre audace, grossit son armée de « vingt peuples nombreux [1]; la Gaule, atta- « quée de toutes parts, pousse un cri d'hor- « reur à la vue des chaînes préparées. A ce « cri, la rage se réveille dans le cœur de « nos guerriers abattus [2].

« Nos guerriers ont bu dans la coupe san- « glante, et la pierre de Teutatès a reçu « leurs sermens.

« Des Gaulois, placés de distance en dis- « tance sur le cimes des montagnes, se trans- « mettent rapidement le signal de la déli- « vrance et du carnage; soudain la trompette « sonne dans les forêts des Carnutes, et le « sang romain coule dans la cité de Ge- « nabum [3]. Que fais-tu pendant le réveil de « la patrie, ô toi, son espérance, digne hé-

[1] Cæs., l. 5.

[2] Cæs., *ib.*, l. 7. — Dio. Cass., *ib.* — Eutrop., l. 6. — Florus, l. 3, c. 10. — Velleius Paterc., l. 2, c. 47.

[3] Orléans. *Voy.*, sur cette révolte générale, Cæs., *ib.* — *Epitom.* Tite-Live, l. 107 et 108. — Oros., l. 6.

« ritier du vaillant Celtille! Épris de la fille « d'Induciomare, oublies-tu dans ses bras « la gloire et la patrie? Ah! ton cœur est « plus généreux; triste et les yeux en pleurs, « assis près des murs de Clermont, tu gémis « sur l'infortune de tes frères; aussitôt que « les cris convenus ont frappé ton oreille, tu « saisis tes armes, tu rassembles tes guerriers[1].

« Tes guerriers ont bu dans la coupe san-« glante, et la pierre de Teutatès a reçu leurs « sermens. »

Ainsi chantaient les bardes à la bataille d'Armançon; mais que pouvaient les Gaulois contre une armée deux fois plus nombreuse que la leur! Ils pouvaient mourir, et c'est pour mourir les armes à la main que ces guerriers s'enferment dans la ville d'Alise où ils veulent combattre jusqu'au dernier soupir.

Maintenant que la Gaule est conquise par César, ce peuple ardent et toujours affamé de renommée, change la gloire des

[1] Cæs. *ib.* — Eutrop., l. 6. — Flor., l. 3.

vingt mille soldats et quarante mille esclaves [1]. Rome confie le soin de sa vengeance à Marius : ce noble plébéien pénètre dans les Gaules, et conduisant ses aigles près d'Aix, il rencontre les barbares que commandait le géant Teutobochus. La bataille dure deux jours entiers ; enfin les Teutons, vaincus de tous côtés, s'enfuient vers les chariots qui formaient leurs retranchemens [2]. Mais là encore est le trépas : leurs femmes intrépides crient toutes ensembles *mort ou victoire;* elles s'avancent armées de haches et d'épées, frappent les fuyards pour les renvoyer au combat, les entraînent avec elles vers les Romains qu'elles attaquent avec furie; celles qui n'ont point d'armes déchirent l'ennemi avec leurs ongles, avec leurs dents; quelques-

[1] Tit.-Liv., *Epitom.*, *loc. cit.* — Vell. Paterc., *ib.* — Florus, l. 3, c. 5. — Oros., *ib.*

[2] Tit-Liv., *Epitom.*, l. 68. — Vell. Paterc., l. 2, c. 12. — Plutar., *in Mar.* — Strab., l. 7. — Le lord Kaims, Esquisses sur l'homme. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 8.

unes même lancent contre lui leurs propres enfans [1].

Ces sanglantes amazones, vaincues par les soldats de Marius, les bravent, et se percent le cœur ou s'étranglent en passant autour de leur cou les tresses des longs cheveux, qu'elles attachent aux chars rapides [2].

Vingt mille de ces femmes intrépides tombèrent au pouvoir des Romains, mais elles refusèrent de les suivre et se donnèrent la mort par une résolution unanime.

Deux cent mille barbares restèrent sur le champ de bataille[3] : engraissé par tant de cadavres, il fut, selon Plutarque, horriblement fécond pendant quelques années[4], et se couvrit de hautes moissons et de plantes inconnues.

[1] Plut., *in Mar.* — Oros., l. 5, c. 14.— Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 38, édit. in-fol.

[2] Plutarch., *loc. cit.* — Picot, Hist. des Gaul., t. 1, c. 9, p. 245.

[3] Velleius Paterculus en compte cent cinquante mille, et Tite-Live deux cent mille.

[4] Plutarch., *in Mario.* — Picot, lieu cité.

Cependant Marius marche à la rencontre des Cimbres qui ravagent l'Italie, et soulage la Gaule des armées romaines. Successivement entraînées en d'autres climats sous Sylla, Lucullus et Pompée, elles ne repassèrent les Alpes qu'avec César [1] : des combats interminables rougirent tous nos rivages, et firent croire aux Romains que les Gaulois seraient exceptés de la conquête du monde. Alors même que le génie, les armes et la politique de César qui sut opposer nos ancêtres à eux-mêmes [2], semblaient enfin avoir fait plier la Gaule sous le joug romain; elle se releva tout à coup, et affronta sous le bouclier de Vercingentorix la fortune de son vainqueur [3].

Après de longs efforts de part et d'autre, les deux armées se joignent sur les rives de

[1] Cæs., *de Bell. Gall.*, — Florus, l. 3, c. 10. — Plut., *in Vitâ Cæsar.* — Oros., l. 6, c. 7.

[2] Cæs., *de Bell. Gall.* — Suet. *in Vita Cæs.* — Hirt. Pansa, *de Bell. Gall.* — Amm. Marcell., *ib.*

[3] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 7. — Vell. Paterc., l. 2, c. 47. — Eutrop., l. 6. — Oros., l. 6, c. 11.

l'Armançon, au pied du ***Mont-des-Bardes***[1], Les chantres héroïques se placent sur le sommet qui domine le camp des Gaulois, et rappellent en ces mots l'audace qu'ils ont récemment déployée contre César.

[1] Aujourd'hui Mont-Bard. Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

Chant des Bardes [1].



« Nos guerriers ont bu dans la coupe sanglante, et la pierre de Teutatès a reçu leurs « sermens [2].

« Le Romain promit aux trophées du Capi« tole les colliers et les anneaux du Celte : « avait-il donc oublié que le Capitole nour« rissait encore les oiseaux libérateurs? Avait« il oublié que nos fontaines et nos lacs « sont remplis de ses dépouilles offertes aux

[1] *Voyez* à la fin du vol. la note 2 du 2e récit.

[2] La Bretagne et d'autres provinces offrent encore beaucoup de ces pierres druidiques.

« génies des flots? César, pour nous dompter,
« séduisit quelques-uns des nôtres, et dénoua
« le faisceau qu'il ne pouvait rompre ; alors
« le Gaulois combattit le Gaulois, et le vain-
« queur seul eut à rougir. Mais les fidèles
« Induciomare et Ambiorix restaient pour
« effacer nos revers [1].

« Leurs guerriers ont bu dans la coupe
« sanglante, et la pierre de Teutatès a reçu
« leurs sermens.

« Ils surprennent, dans une vallée étroite,
« les légions de Sabinus et de Cotta; ils croi-
« sent autour d'elles des lances menaçantes;
« pas une victime ne manque à l'hécatombe [2].
« Pour savourer la vengeance, les ames des
« Gaulois morts en nous défendant s'abais-
« sent sur les nuages du soir, et retournent
« porter leurs flammes aux élémens de la
« foudre et de la tempête. Mais César, qu'é-

[1] Cæs., *de Bell. Gallico*, l. 5. — Eutrop., l. 6. — Frontin, *Stratag.*, l. 3, c. 17.

[2] Cæs., l. 5. — Dio. Cass., l. 40. — *Epitom.* Tite-Live, l. 106. — Eutrop., l. 6.

« tonne notre audace, grossit son armée de « vingt peuples nombreux [1]; la Gaule, atta- « quée de toutes parts, pousse un cri d'hor- « reur à la vue des chaînes préparées. A ce « cri, la rage se réveille dans le cœur de « nos guerriers abattus [2].

« Nos guerriers ont bu dans la coupe san- « glante, et la pierre de Teutatès a reçu « leurs sermens.

« Des Gaulois, placés de distance en dis- « tance sur le cimes des montagnes, se trans- « mettent rapidement le signal de la déli- « vrance et du carnage; soudain la trompette « sonne dans les forêts des Carnutes, et le « sang romain coule dans la cité de Ge- « nabum [3]. Que fais-tu pendant le réveil de « la patrie, ô toi, son espérance, digne hé-

[1] Cæs., l. 5.

[2] Cæs., *ib.*, l. 7. — Dio. Cass., *ib.* — Eutrop., l. 6. — Florus, l. 3, c. 10. — Velleius Paterc., l. 2, c. 47.

[3] Orléans. *Voy.*, sur cette révolte générale, Cæs., *ib.* — *Epitom.* Tite-Live, l. 107 et 108. — Oros., l. 6.

« ritier du vaillant Celtille ! Épris de la fille « d'Inducíomare, oublies-tu dans ses bras « la gloire et la patrie? Ah ! ton cœur est « plus généreux; triste et les yeux en pleurs, « assis près des murs de Clermont, tu gémis « sur l'infortune de tes frères ; aussitôt que « les cris convenus ont frappé ton oreille, tu « saisis tes armes, tu rassembles tes guerriers[1].

« Tes guerriers ont bu dans la coupe san- « glante, et la pierre de Teutatès a reçu leurs « sermens. »

Ainsi chantaient les bardes à la bataille d'Armançon ; mais que pouvaient les Gaulois contre une armée deux fois plus nombreuse que la leur! Ils pouvaient mourir, et c'est pour mourir les armes à la main que ces guerriers s'enferment dans la ville d'Alise où ils veulent combattre jusqu'au dernier soupir.

Maintenant que la Gaule est conquise par César, ce peuple ardent et toujours affamé de renommée, change la gloire des

[1] Cæs. *ib.* — Eutrop., l. 6. — Flor., l. 3.

armes pour celle des sciences et des arts[1].

Merveilleuse et rapide métamorphose! la hache abat les forêts obscures et montre de nouveaux champs au soleil; les landes couvertes de bruyères, les marécages remplis de glaïeuls et de roseaux, voient flotter les gerbes d'or et verdir les pampres fertiles[2]; de tous côtés se réalisent sur nos bords les fictions de Triptolême, et les joyeux triomphes de Bacchus aux rives de l'Indus et du Gange.

Colisées immenses, temples élégans, ce n'est pas seulement aux champs de Lavinie que l'œil peut mesurer vos beautés indestructibles; d'autres colisées, d'autres temples rivalisent avec vous dans nos champs, donnant à notre histoire des dates et des titres, à

[1] Robertson, Hist. de Charles V, introduct. — Montfaucon, Antiq. expl. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — De Caylus, Rec. d'Antiq. — Marcel, Hist. de l'origine et des progrès de la Monar. fr., t. 1, c. 16.

[2] Salvian. Masil., *de Gubernatione Dei.* — Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1 et 2.

notre poésie des souvenirs et des inspirations!

Bientôt les fleuves de la Gaule sont rendus navigables. Des compagnies de nautonniers font fleurir le commerce, et leur reconnaissance élève des monumens aux Césars[1]; des cités tressent des couronnes d'or aux Vespasien et aux Probus[2], consacrent les exploits des héros par des médailles allégoriques, savent buriner et sculpter la gloire, tandis que le célèbre ciseau du Gaulois Zénodore fait sortir les dieux des blocs de marbre et de granit[3].

Émules de Rome, souvent préférées à elle[4], les Gaules eurent des écoles fameuses, des théâtres, des aqueducs, des bains publics[5];

[1] Montfauc., Antiq. expliquée.

[2] Laureau, Hist. de France avant Clovis. — De Caylus, Rec. d'Antiq.

[3] Plin., l. 34, c. 7. — Hist. littér. de la France, t. 1, p. 138.

[4] Cat. Orig., l. 2. — Macrob., l. 3, *Saturn.* — Sueton., *de Illustrib. Gram.*, c. 7. — Quintilien, l. 1. — Juvén., satire 7, v. 147, et satire 15, v. 1. — Dion Cass., *Excerpt. à Xiphil.*, l. 69.

[5] Poldo d'Albenas, Antiq. de Nîmes. — Le P. de Colonia, Hist. littér. de la ville de Lyon. — Montfau-

de faciles communications s'établirent entre les Romains et les Gaulois, qui reçurent les mêmes lois, adoptèrent les mêmes usages, goûtèrent les mêmes plaisirs, se mêlant pour ainsi dire comme deux fleuves qui, coulant ensemble, réflétant des cieux et des astres pareils[1].

Tandis que Rome envoyait dans les Gaules des peuplades de ses citoyens, qui bâtissaient des villes toutes romaines, la Gaule à son tour envoyait à Rome un grand nombre de ses enfans, qui brillèrent à l'armée, au sénat, à la cour et sur le trône même[2] : c'est à la Gaule que Rome doit ce Roscius[3], les délices du théâtre latin; ce Terentius Varo[4], l'ami des

con, Ant. expl. — Courtépée, Desc. de la Bourgogne.

[1] Cicéro, lib. 9, epist. 15, *ad Familiares*. Martial, l. 14, épigr. 128, l. 1; épigr. 54. — Juvénal, satire 7. — Argou, Hist. du Droit franç., Disc. prélimin. — *Voyez* la note 4 du 2e récit.

[2] Vopiscus, *de Numeriano*. — Eutrop., *Hist.*, l. 9. — Tillem., des Emp., t. 3, p. 381.

[3] D. Rivet, lieu cité, t. 1, p. 92.

[4] Crin., *Poet. lat.*, l. 2, c. 33. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1, p. 108.

Properce et des Tibulle; ce Gallus, trop sensible amant de l'ingrate Lycoris, et dont les os reposent mollement dans le tombeau parce que Virgile a chanté ses amours.

A peine la Gaule était réunie à l'Empire, que déja Cicéron disait dans le Sénat : *Nous ne pouvons passer sous silence la valeur, la fermerté, la constance des Gaulois nos alliés; c'est la force de l'empire Romain et l'ornement de sa grandeur*[1].

Le voyageur, en parcourant la Gaule, se croyait transporté sur les bords du Tibre et de l'Anio; dans les bocages de Tusculum et de Lucrétile; s'il se reposait près de Nîmes que fonda le compagnon d'Hercule[2], ou dans les champs de Narbonne, non moins fameux que l'Hymette par la douceur de leur miel; des fontaines consacrées aux dieux, et coulant à l'ombre des peupliers d'Italie, lui rappelaient les eaux latines de Blanduse et de

[1] Cic., 3e Philip.

[2] Stephanus Bysantinus, *de Urbibus*. — Poldo d'Albenas, Antiq. de Nîmes.

l'Albunée; s'il errait sur les rives du Gard, il admirait le pont superbe où l'onde coule en triomphe sous trois étages d'arches magnifiques [1], emblème du joug heureux qui couronnait la Gaule; s'il s'arrêtait dans les bosquets de Divodure [2], il lisait cette inscription, à moitié cachée dans les genevriers : « La « prêtresse Arété, avertie par un songe, a « consacré ce bocage à Sylvain et aux nym- « phes de ces lieux [3]. »

S'il pénétrait dans la forêt de Bellême, il entendait les hymnes des nymphes, de Vénus Aphrodite [4].

Enfin, si du nord au midi, ce voyageur étonné traversait nos contrées, il contemplait à chaque pas des monumens érigés à tous les dieux du paganisme, des arcs de triomphe,

[1] Laureau, Histoire de France avant Clovis, t. 2.

[2] Metz.

[3] Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 3, c. 7, p. 103.

[4] Mém. de l'Acad. celtique, t. 3, p. 320.

des colonnes, des obélisques, des statues et surtout des tombeaux[1].

Une foule de noms, quoique corrompus, rappellent encore dans notre topographie nationale de nobles et d'intéressantes origines.

Le mont *Jou* était le mont Jupiter[2] *Montargis* était le mont d'Argus[3], Janus était adoré à *Jansigny*, Vénus à *Venarey*[4], Diane à *Diennay*, Mercure à *Mercurey*, Pomone à *Pomar*[5]; et tandis que l'étymologiste retire ses poétiques significations des syllabes grotesques dont les temps modernes ont défiguré une

[1] Le P. de Colonia, Hist. des Antiq. de la ville de Lyon. — Spon, Rech. des Antiq. de la ville de Lyon. — Montfaucon. Antiq. expliq. — De Caylus, Rec. d'Antiq. — Adr. Val., *Not. Gal.* — Chorier, Antiq. de Vienne. — Notice sur le Musée de Lyon.

[2] *Mons Jovis. Voyez* Laureau, Histoire de France avant Clovis, t. 2.

[3] Duchesne, Antiq. des villes, ch. 9, p. 304.

[4] Laureau, lieu cité. — *Voyez* aussi l'ouvrage de Lanoue sur les étymologies françaises.

[5] Courtépée, Description de la Bourgogne, t. 1, p. 306.

foule de noms anciens; de son côté l'antiquaire[1], fouillant dans les décombres de nos anciennes cités, y trouve des débris vénérables, d'illustres fragmens qu'embellit l'acanthe, des bronzes, des urnes et des inscriptions. L'imagination, s'emparant de ces restes précieux, refait ce que le temps a détruit; elle restitue aux colonnes mutilées leurs frises, leurs chapitaux; le temple qu'elles décorèrent n'est plus dans la poussière; il reparaît avec ses pontifes, ses dieux et ses autels qu'un peuple immense couvre de fleurs.

Que cette heureuse illusion nous transporte un instant au milieu de la Gaule romaine; que nous puissions admirer nos villes embellies; telles qu'elles étaient sous les règnes des successeurs d'Auguste!

Metz attire d'abord notre hommage: parcourons les rues *de la victoire*, *des trépieds*

[1] *Voyez* les ouvrages de MM. Legoux de Guerland, Courtépée, Lebeuf, Laureau, Danville, de Caylus, Montfaucon, D. Martin, Fortia d'Urban, Millin, Alex. Lenoir, etc.

et des couronnes[1]. Visitons les thermes célèbres par leurs baignoires de porphyre et leurs deux cents colonnes de granit.

Contemplons cet aqueduc majestueux qui, jeté d'une colline à l'autre, suspend et roule au-dessus du vallon de la Moselle les eaux des belles fontaines de Gorze, et les répand ensuite dans le vaste bassin où les Romains; dans leurs jeux et leurs fêtes superbes, donnaient au peuple des Gaules le spectacle d'un combat naval[2].

Nous voici devant le temple de Diane. Sa statue est d'argent[3]. La nuit, les rayons de la lune éclairent ce brillant métal, et le voyageur qui vient invoquer la triple déesse, croit que,

[1] Anciens noms des rues de Metz que les Romains appelaient Divodure. *Voyez* ce que disent de cette ville Ammien Marcellin, Auson. (*de clar. urb.*), les chroniques et histoires de cette ville; et Faber, Desc. du pays Messin.

[2] *Voy.* sur cette naumachie, Faber, Desc. du pays Messin, et les Mém. de l'Acad. celt., t. 4, p. 283.

[3] Chronic. *Metens.* — Mémoires de l'Académ. celt., t. 4, p. 282.

sous la figure de Phébé, elle est descendue parmi les mortels.

Plus loin, la foule se presse vers un édifice immense: le masque de pierre qui se voit au-dessus des portiques, annonce un théâtre [1] où peut-être on va représenter les comédies de Plaute et de Térence.

Le palais des empereurs s'offre à nous dans toute sa magnificence [2]. Voilà les statues des dieux et des Césars; voici l'autel de Rome victorieuse. C'est là que la jeunesse de Divodure, brillante de pourpre et d'or, couronnée de lauriers, est élevée aux premières dignités de l'empire.

La ville de Langres fut l'une des premières alliées des Romains.

[1] Il y avait à Metz, disent les chroniques de cette ville, un superbe amphithéâtre appelé aujourd'hui la *Redoute*. *Voyez* Faber, Desc. du pays Messin.

Il paraît que l'enseigne des théâtres était un masque sculpté au-dessus de la porte. On en conserve un dans le musée de Lyon. *Voyez* la notice de ce musée, publiée par M. Artaud, p. 37, n° 21.

[2] Ce palais était construit sur l'emplacement de l'é-

Les murailles de cette ville sont ornées dans toute leur circonférence de statues et de trophées sculptés. Cette longue suite de monumens éternise la victoire que le grand Constantin remporta ; près de cette cité, sur plus de deux cent mille barbares venus dans les Gaules du fond de la Germanie [1].

Les chemins qui aboutissent à Langres ont été construits par Agrippa [2]. Suivons celui qui mène au pays des Éduens ; visitons ce peuple fameux dont le crédit et la puissance étaient reconnus entre tous les autres peuples des Gaules, qui ne lui contestèrent jamais sa supériorité [3].

Les Éduens, placés au centre de la patrie,

glise des Trinitaires. On en voit encore les restes dans les caves de cette maison.

[1] Duchesne, lieu cité, p. 325.

[2] La distance des lieues, qui étaient de 1500 pas, était marquée par de petites colonnes milliaires. Caylus, Rec. d'Antiq., vol. 4. — Legoux de Guerland, Antiq. de Dijon. — Danville, notice des Gaules.

[3] Cæs., *de Bell. Gall.* l. 1. — Duchesne, lieu cité, p. 618.

semblaient en être l'ame. Leur capitale est Autun que les Celtes appelaient Bibracte.

Elle est située au pied de la montagne de Jupiter, sur laquelle s'élève le temple de ce dieu[1].

Du flanc de cette montagne coulent des ruisseaux dont les eaux resserrées en des écluses remplissent, au gré des Éduens, le bassin qu'ils ont creusé dans la vallée pour en faire une *Naumachie*. Trente vaisseaux peuvent y jouter ensemble, trois cent mille personnes peuvent jouir de ce spectacle favori[2].

Non loin de la *Naumachie*, notre guide nous montre le théâtre, bâti sur le plan de celui d'Athènes. Quatre chevaux de bronze en ornent l'entrée[3], et des gradins de mar-

[1] Cette montagne s'appelle encore aujourd'hui Montjeu.

[2] Courtépée, Descrip. de la Bourgogne, t. 3, p. 516. Ce beau jardin est aujourd'hui comblé et converti en un pré.

[3] Courtépée, t. 3, p. 512. — Rosny, Hist. d'Autun, p. 239, in-4°. D'après les calculs d'un ingénieur, le théâtre d'Autun, dont il ne reste plus rien, devait avoir 35 toises de diamètre à l'intérieur en me-

bre conduisent à l'orchestre où sont placés les siéges du préfet, des magistrats et des plus éminens personnages de l'Etat.

En face du théâtre, et seulement séparé de cet édifice par la route de Lyon, s'étend l'amphithéâtre où combattent les gladiateurs et les bêtes féroces [1] : il est découvert d'en haut; son enceinte est composée de trois rangs de portiques élevés les uns sur les autres ; dans les entre-colonnemens du dernier rang sont posées des statues colossales [2].

La ville d'Augustodunum est ceinte d'une forte muraille flanquée de deux cent vingt tours [3]. Près de la superbe porte de Janus est

surant du bas des gradins. Le théâtre de Marcellus à Rome n'avait que 30 toises de diamètre.

[1] En 1596, on trouva le crâne d'un lion dans les ruines de cet amphithéâtre, dont il ne reste plus rien.

[2] *Voyez* Montfaucon, Antiq. expl., t. 3, p. 262.

[3] Ces murailles avaient 3000 toises de circuit et 7 pieds 8 pouces d'épaisseur. Courtépée, t. 3, p. 500. Ces murs étaient sans doute l'ouvrage des Gaulois, et non des Romains; Am. Marcellin en parlait comme

le temple de ce nom, dont les murs épais doivent braver les révolutions des âges [1]. C'est ce temple de la paix et de la guerre que vint ouvrir, un poignard à la main, le Gaulois Julien Sacrovir, qui, sous le règne de Tibère, résolut d'affranchir ses concitoyens de la tutelle romaine [2].

Près du pont que traverse l'Arroux est le temple de Pluton dont les vastes souterrains sont consacrés aux oracles [3]. L'abondance des eaux qui surgissaient de tous côtés avec fracas, et dont la chute plus bruyante sous des

d'un ouvrage très vieux de son temps : *Muros carie vetustatis invalidos*. On en voit encore quelques débris.

[1] Il en reste encore deux côtés, les murs ont 6 à 7 pieds d'épaisseur, et quoique dégradés, ils en ont 65 d'élévation.

[2] J. Sacrovir se révolta dans le pays des Éduens en même temps qu'un autre Gaulois, non moins intrépide, J. Florus, dans la ville de Trèves. Le combat de Sacrovir et des Romains eut lieu près d'Autun dans une plaine qu'on nomme à présent Saint-Émiland, et où l'on trouve encore de vieux tombeaux qui peuvent bien remonter à ces temps-là.

[3] Courtépée, t. 3, p. 509.

voûtes sonores rendaient un bruit mystérieux, inspirait aux crédules étrangers une terreur secrète dont profitaient les prêtres de Pluton.

Non loin du champ des urnes, est cette pyramide superbe qui dans vingt siècles fera encore l'étonnement des curieux [1]. Sa base offre un vaste triangle massif; sur la pointe est une urne de bronze doré. Ce monument gigantesque est revêtu de marbre blanc sur lequel on a figuré des larmes noires [2]. Les uns le regardent comme le mausolée de Carrare, roi des Gaulois; d'autres pensent voir le tombeau du druide Divaticus, l'ami de César et de Q. Cicéron [3].

Mais d'où partent les sons des chalumeaux

[1] Elle subsiste encore en grande partie, mais elle est dépouillée de ses marbres. *Voyez* ce qu'en disent Montfaucon, Chassaneux (en son Catalogue de la gloire du monde), et Courtépée, t. 3, p. 519.

[2] Tradition orale du pays.

[3] Cette dernière conjecture est d'autant mieux fondée, qu'en 1630 on trouva dans cette pyramide une

et du luth harmonieux dont les concerts viennent nous charmer, et disposer notre imagination aux plus douces illusions ? Où vont ces jeunes filles, dont une courte et légère tunique, relevée par une agrafe d'opale, ne couvre qu'à demi les attraits? Où portent-elles ces guirlandes et ces corbeilles de fleurs? Ce sont les prêtresses de ce temple de Cupidon, bâti sur la petite montagne de Philosie, et que des bocages sacrés dérobent aux regards [1].

Autour du Capitole sont vingt temples renommés [2]. Voici celui de Pallas, tout près ceux de Junon et d'Apollon : entre ce dernier et le Capitole, sont les écoles *mœniennes*, fameuses dans toute l'Europe [3].

médaille d'or représentant un Gaulois vêtu d'une robe longue avec ces mots : *Gloria Edu. druid. que*, c'est-à-dire *la gloire des Eduens et des druides*.

[1] Cassaneus, *Catalog. Glor. mundi.* — Rosny, Hist. de la ville d'Autun, p. 245.

[2] Dans le Capitole étaient les temples de Jupiter, de Mars, de Junon. Courtépée, t. 3, p. 309.

[3] D. Rivet, Hist. littér., t. 1.

En sortant d'Augustodunum, cent autres villes romaines réclamaient encore dans les Gaules l'attention du voyageur.

Nîmes que les amis du merveilleux assurent avoir été fondée par un des Héraclides[1], fut la métropole des Volces, l'un des peuples les plus illustres des Gaules[2]. Auguste établit dans ses murs une colonie de Romains, et par degrés cette cité, qui n'était originairement construite que de bois et d'argile, changea ses masures et ses périssables édifices en monumens immortels[3].

Ce qui frappait surtout en arrivant à Nîmes, c'étaient les maisons de plaisance qui ornaient les alentours[4].

[1] Parthenius, ap. Step. Bysant. in voc. *Némassus*. — Suidas, *Lexic.*, t. 2, p. 505.—D. Pezron, etc.

[2] Ménard, Hist. de Nîmes, t. 1, in-4°, p. 4.

[3] Quelques auteurs, tels que Deyron (des Antiq. de Nîmes, p. 37), D. Vic et D. Vaissette (Hist. du Langued., t. 1, p. 58), et M. de Ruffi (Hist. de Marseille, l. 1), ont cru que Nîmes était une colonie grecque. Leur opinion a été réfutée par d'excellens écrivains. *Voyez* Ménard, lieu cité, p. 3 et suiv.

[4] Les auteurs modernes ont prétendu reconnaître

Les plus nobles familles de Rome, attirées par la beauté du climat, ainsi que par la fertilité du sol, avaient pris soin d'embellir, pour leurs délassemens et leurs fortunés loisirs, des

les emplacemens de ces maisons de plaisance, qui, selon eux, se nommaient du nom du propriétaire terminé par le mot *ager*. Ce mot latin, altéré dans le cours des siècles, s'est changé en argues, en sorte que tous les lieux qui se terminent ainsi désignent les maisons de plaisance des familles romaines. Voici comment s'exprime à cet égard M. Fléchier dans sa description manuscrite des Antiq. de Nîmes : « Cette « colonie devint si agréable aux Romains, que plu- « sieurs personnes de qualité y venaient habiter à « cause de la bonté de l'air, et y faisaient bâtir des « maisons de plaisance dans les villages d'alentour qui « retiennent encore leurs noms, Aimargues, Caissar- « gues, Domessargues, Fabiargues, c'est-à-dire *Ager Æmilii*, *Cassii*, *Domitii*, *Fabii*, etc. » Cette opinion a été adoptée par D. Vic et D. Vaissette en leur Hist. du Langued., t. 1, p. 99; par Deyron, Antiq. de Nîmes, p. 71 et suiv.; par Guiran, *Explicat. decor. vetust. numism. Nem.*, p. 38; et par Ménard, Hist. de la ville de Nîmes, t. 1, l. 1. Ces autorités sont respectables; mais ne pourrait-on point leur objecter que les Romains se servaient plus fréquemment du mot *villa* que du mot *uger* pour désigner une maison des champs? Cicéron et Sénèque emploient en ce sens le mot *villa*.

enclos à la fois magnifiques et champêtres. Ils réconciliaient la nature et l'art dans ces jardins charmans, du milieu desquels des palais de marbre s'élevaient avec autant de grace que de majesté [1].

Parmi ces campagnes enchantées, on remarquait entre autres celle de Cassius [2], de Dassius [3], de Gallus [4], de Savinius, de Domitius Afer, natif de Nîmes et l'un des plus éloquens orateurs de son siècle [5]. On visitait aussi avec intérêt celle d'Appalius [6], celle du fameux Marius qui fut gouverneur de la Haute-Narbonnaise [7]. Se plaisant aux lieux que lui

[1] Ménard, Hist. de Nîmes, t. 1, l. 1.

[2] Cassii ager, aujourd'hui Caissargues. *Voy.* Ménard dans ses Notes.

[3] Dassii ager, aujourd'hui Dassargues.

[4] Galli ager, Gallargues.

[5] Quintil. *Instit. orat.*, l. 12, cap. 11. — Dio, l. 59.

[6] Appalii ager, aujourd'hui Arpaillargues.

[7] Plut., *in Mario.* — Ménard, Hist. de Nîmes, t. 1, note 15 à la fin du volume. — Outre ceux que je viens de citer, on remarque aux environs de Nîmes et d'Uzès les lieux suivans : Massillargues, Olozargues, Santeirargues, Sauvignargues, Vendargues, Aubassargues,

avait rendus chers à jamais sa victoire sur les Ambrons et les Teutons, ce grand homme voulut posséder un patrimoine près de la ville de Nîmes.

L'intérieur de cette cité répondait à ses dehors. Près de sa belle fontaine, on admirait les bains construits par les ordres d'Agrippa, et renommés par la délicatesse d'une élégante architecture, comme par le nombre infini des aqueducs.

Le centre de ces bains somptueux faisait face à un temple d'ordre composite, où l'on adorait les divinités tutélaires de la ville : c'était le Panthéon de la colonie [1]; il fut con-

Bassargues, Carillargues, Foussargues, Fabrejargues, Gondargues, Montignargues, Maurissargues, Scirargues, Valerargues, Generargues, Aguzargues, Baillargues, Busargues, Lanzargues, Meirargues, Suzargues, Teissargues, Venargues, Sinistrargues, etc. Tous ces endroits, selon MM. Fléchier, Ménard, Deyron et autres, étaient autant de maisons de plaisance du nom des grandes familles romaines.

[1] Palladio, *Archit.*, l. 4, c. 29. — Ménard, Hist. de la ville de Nîmes, t. 1, l. 1, p. 34.—Montfauc., Antiq. expl., t. 2, part. 1, p. 52.

struit après qu'Auguste eut donné la paix à l'univers.

Les places et les marchés publics de la ville de Nîmes étaient décorés d'autels de marbre blanc et de statues impériales. Deux édifices attirent principalement les regards dans cette enceinte; l'un est le temple qu'Adrien fit élever en l'honneur de Plotine, à laquelle il devait l'empire. Ce temple, l'un des plus beaux de l'antiquité, est un carré long, orné au dehors de trente colonnes canelées, dont les chapitaux se découpent en feuilles d'olivier. L'entrée, pratiquée du côté du nord, est au fond d'un vestibule ouvert et soutenu par dix colonnes.

L'autre édifice est l'amphithéâtre bâti sous le règne d'Antonin-le-Pieux, originaire de Nîmes[1]. Rome n'avait pas un monument plus vaste et plus pompeux que cet amphithéâtre, dont la figure est un ovale composé de deux étages, terminé par une attique. On y pénétrait

[1] Ménard, lieu cité.

par quatre portes; sur celle du nord sont représentés deux taureaux [1].

Les Landes de Bordeaux, ces vastes déserts de bruyères et de sables, dont notre industrieuse civilisation n'a pu éclaircir encore les sombres horreurs ni dompter la stérile inertie, ce sol ingrat et misérable où le voyageur s'enfonce avec tristesse, eut part aux bienfaits du génie romain; ce génie audacieux pénétra dans ces infertiles contrées, les cultiva, et parvint à y faire fleurir le commerce et l'agriculture. Il y traça des routes superbes qui allaient des bords de l'Océan aux bords de l'Adour, et de l'Adour aux rives de la Garonne. On trouve encore sous les buissons de beaux restes de chaussées magnifiques, dont le pâtre grossier de ces pays incultes attribue la construction à des lutins et à des fées. Les Landes possédaient alors une

[1] *Voyez* sur ce bel édifice Casaub., *Not. in Spartian.*, p. 23.—Deyron, des Antiq. de Nîmes, p. 99.—Maffei, *Degli amfit.* —Ménard, lieu cité, p. 47.—Ce monument subsiste encore.

ville maritime ainsi qu'un marché fréquenté. C'est là qu'on préparait la poix navale pour les cordages des vaisseaux gaulois, grecs et romains; la résine de Narisse venait s'y mêler avec celle du pays. La cire brute des abeilles épaves, abritées sous ces forêts de sapins, s'embarquait à pleins tonneaux pour les climats lointains; les troupeaux, qui aujourd'hui sont d'une affreuse maigreur, traînant des laines fétides sur une arène dépouillée, livraient alors au riche laboureur une graisse abondante sous des toisons superbes, qu'achetaient au poids de l'or les commerçans d'Afrique et d'Asie [1].

Mais si tout ce qu'on vient de lire prouve que la Gaule dut s'applaudir d'imiter Rome dans ses temps de prospérité, il en fut autrement lorsque l'empire annonça sa décadence par la corruption de ses mœurs et la faiblesse de ses armes.

Depuis long-temps, et même avant la sou-

[1] Auson, *ep.* 5.—Ruche d'Aquitaine, n° 3, 1er août, p. 105.

mission de la Gaule, un luxe effréné régnait parmi les Romains.

On avait déja vu les Lucullus, les Crassus, moins conquérans que déprédateurs, engloutir en de scandaleuses profusions les tributs des provinces dépouillées. On avait vu l'édile Scaurus faire élever, pour quelques jours seulement, un théâtre estimé plus de dix-neuf millions. Et cependant toutes ces prodigalités, celles même des affranchis de Néron, qui faisaient dorer l'extérieur de leurs palais, enduire les murs de leurs étuves de pâtes parfumées, verser les plus précieuses essences dans leurs bains [1]; ces prodigalités, disons-nous, quoique révoltantes autant qu'insensées, avaient cependant un objet, celui de satisfaire des desirs efféminés, d'amuser le cœur en variant les séductions, et de causer à ces hommes opulens de nouvelles sensations. Mais bientôt le luxe, las d'imaginer des raffinemens, n'eut pas même de prétexte à ses excès : on

[1] Pline, l. 14 et 33.

n'éprouva plus qu'un besoin né de l'absence du besoin même, celui de venir à bout de ses richesses par des moyens quelconques, et de les consommer à défaut de pouvoir en jouir. Ces magnificences n'étaient point le partage exclusif des hautes classes[1]. L'épouse de Lollius, fonctionnaire subalterne, parut dans une fête ordinaire couverte de perles et de pierreries, qu'on évalua à huit cent mille francs[2]; et de simples particuliers ne se couchaient plus que sur des lits d'argent revêtus de pourpre tyrienne; il était donc assez naturel que les grands et ceux qui visaient à l'être, renchérissent sur toutes ces folies, pour n'être pas confondus avec la classe plébéienne. Dans cette lutte, l'empire se précipita loin de la raison, de la nature et de la vertu.

[1] Pline, l. 9, c. 39.

[2] Lollia Paulina fut depuis l'épouse de Caligula. *Voyez* sur le fait que je rapporte, Pline, l. 9, c. 38. Ce naturaliste prétend que l'usage des parfums était si répandu que leur odeur décela la retraite de plusieurs proscrits.

C'est alors que l'on vit le tragédien Ésopus se faire servir un plat des oiseaux qui chantent le mieux [1], non que ce mérite les rendît à son gré meilleurs dans un festin, mais parce que ces espèces d'oiseaux étant fort rares, les convives savaient qu'ils mangeaient en un instant un mets qui coûtait plus de dix-neuf mille francs [2]. C'est alors qu'on vit le digne fils de cet Ésopus faire infuser des perles dans sa boisson, et en servir pour le même usage à ceux qui venaient à sa table [3].

L'or n'était pour eux qu'un ornement si vulgaire, qu'à force de corruption, on finit par le mépriser. Quand on daignait l'employer encore, c'était comme accessoire. Il ne servait qu'à enchâsser les diamans, ou bien à développer le talent de l'artiste ingénieux qui savait donner un nouveau prix à ce métal

[1] Pliue, l. 10, c. 51.

[2] Pline, *ib.* — *Voyez* aussi Tacit., *Hist.* II, 45. — Dio., LXV, 3. — Macrob., *Sat.*, II, 12. — Suet., *in Tiber.* 42. *Vitel.* 13.

[3] Val.-Max. IX, 1, 2. — Pline, l. 9, c. 38.

devenu trop vil par lui-même [1]. Des courtisanes voulaient qu'on ferrât leurs mules avec de l'or, et des guerriers faisaient garnir de clous d'or la semelle de leur chaussure [2]. Les camps s'ouvraient à ces mœurs dissolues ; les aigles romaines, dont le sang et la poussière étaient autrefois la plus noble parure, furent frottées d'essence et parées de fleurs [3]. Des légions entières négligèrent la garde des postes, et allèrent à la chasse ou à la pêche, pour satisfaire la sensualité de leurs chefs sybarites. Dans les arènes, souvent douze cents hommes étaient blessés en un seul spectacle pour amuser un peuple cruel qui, en voyant tomber le gladiateur mourant, s'écriait : *Il en tient* [4]. Dans les jeux du théâtre, pour rendre complète l'illusion de la scène, les rôles les plus

[1] Pline, l. 33.
[2] Pline, *ib.* — Dio. LXII, 28.
[3] Suet. *Cæs.* 67. — Pline, l. 14.
[4] *Hoc habet.* V. Dio. XLVIII, 15. — Horat., ep. 1, 18, 66. — Juvénal, III, 36. — Senec., ep. 7 et 177, *de Tranq. animi*, c. 2 ; *Const. sap.*, 16.

tragiques étaient remplis par des victimes condamnées à mort, et qui subissaient des supplices analogues au sujet de la pièce. Scévola y brûlait véritablement sa main sur un trépied allumé ; Hercule paraissait avec une tunique ardente ; Orphée était déchiré par les Bacchantes, et Prométhée par un vautour[1].

La Gaule fut non-seulement l'émule, mais encore l'exemple de ces dérèglemens, et le luxe y fut plus excessif qu'à Rome même.

De tout temps elle eut la réputation d'être aussi opulente qu'abondante en trésors[2]. Cé-

[1] *Voyez* Dio., LX, 33.—Suet. Claud. 21. —Tacit., *Ann.* XII, 56. — Tertul., *in Apolog.* — Radere, sur les Epig. de Martial. — Des ballets anciens et modernes, Paris, in-12, 1782, p. 163.

[2] Ptolémée dit textuellement que la Gaule abondait autrefois en trésors : *Galliam esse regionem auro abundantem et thesaurorum olim plenam fuisse.* l. 4, c. 4.— Manilius la nomme opulente. (Man., l. 4.) Florus, l. 2, c. 3, en parlant de Bituitus, roi des Gaules, le même qu'Orose fait combattre sur un char d'argent, dit que l'armée romaine ne suffirait pas à nourrir les chiens de sa vènerie. Il ajoute que les pompes du roi de Perse n'étaient rien comparées à sa magnificence.

pion rapporta de Toulouse plus de quarante-cinq millions[1]. César, avant de conquérir la Gaule, devait treize cents talens, ce qui équivaut à six millions quarante-cinq mille francs.

Après la guerre d'Espagne, il tripla cette dette, mais en revenant de la Gaule, non-seulement il se libéra en versant dans le trésor la valeur de cent seize millions deux cent cinquante mille francs, mais encore il dépensa plus de dix-huitmillions pour associer à ses intérêts Curion et le consul Lucius Paulius, fit des présens considérables, et consomma des sommes énormes dans les jeux et les fêtes qu'il donna au peuple romain[2].

Le seul tribut que la Gaule payait aux empereurs, égalait celui du reste de l'empire[3].

Tous ceux qui possédaient de grandes fortunes, presque toujours mal acquises, crai-

[1] Appien dit 65 talens.

[2] Val.-Max., IX, 1,6.—Dio., LX, 60.—Appian., *De Bell. civ.*, II, 432. — Vell. Paterc., II, 48. — Plut., *in Cæs. et Pomp.* — Suet., *Cæs.* 29.

[3] C'est l'opinion de Velleius Paterculus.

par quatre portes; sur celle du nord sont représentés deux taureaux [1].

Les Landes de Bordeaux, ces vastes déserts de bruyères et de sables, dont notre industrieuse civilisation n'a pu éclaircir encore les sombres horreurs ni dompter la stérile inertie, ce sol ingrat et misérable où le voyageur s'enfonce avec tristesse, eut part aux bienfaits du génie romain; ce génie audacieux pénétra dans ces infertiles contrées, les cultiva, et parvint à y faire fleurir le commerce et l'agriculture. Il y traça des routes superbes qui allaient des bords de l'Océan aux bords de l'Adour, et de l'Adour aux rives de la Garonne. On trouve encore sous les buissons de beaux restes de chaussées magnifiques, dont le pâtre grossier de ces pays incultes attribue la construction à des lutins et à des fées. Les Landes possédaient alors une

[1] *Voyez* sur ce bel édifice Casaub., *Not. in Spartian.*, p. 23.—Deyron, des Antiq. de Nîmes, p. 99.—Maffei, *Degli amfit.* —Ménard, lieu cité, p. 47.—Ce monument subsiste encore.

ville maritime ainsi qu'un marché fréquenté. C'est là qu'on préparait la poix navale pour les cordages des vaisseaux gaulois, grecs et romains; la résine de Narisse venait s'y mêler avec celle du pays. La cire brute des abeilles épaves, abritées sous ces forêts de sapins, s'embarquait à pleins tonneaux pour les climats lointains; les troupeaux, qui aujourd'hui sont d'une affreuse maigreur, traînant des laines fétides sur une arène dépouillée, livraient alors au riche laboureur une graisse abondante sous des toisons superbes, qu'achetaient au poids de l'or les commerçans d'Afrique et d'Asie[1].

Mais si tout ce qu'on vient de lire prouve que la Gaule dut s'applaudir d'imiter Rome dans ses temps de prospérité, il en fut autrement lorsque l'empire annonça sa décadence par la corruption de ses mœurs et la faiblesse de ses armes.

Depuis long-temps, et même avant la sou-

[1] Auson, *ep.* 5.—Ruche d'Aquitaine, n° 3, 1er août, p. 105.

mission de la Gaule, un luxe effréné régnait parmi les Romains.

On avait déja vu les Lucullus, les Crassus, moins conquérans que déprédateurs, engloutir en de scandaleuses profusions les tributs des provinces dépouillées. On avait vu l'édile Scaurus faire élever, pour quelques jours seulement, un théâtre estimé plus de dix-neuf millions. Et cependant toutes ces prodigalités, celles même des affranchis de Néron, qui faisaient dorer l'extérieur de leurs palais, enduire les murs de leurs étuves de pâtes parfumées, verser les plus précieuses essences dans leurs bains [1]; ces prodigalités, disons-nous, quoique révoltantes autant qu'insensées, avaient cependant un objet, celui de satisfaire des desirs efféminés, d'amuser le cœur en variant les séductions, et de causer à ces hommes opulens de nouvelles sensations. Mais bientôt le luxe, las d'imaginer des raffinemens, n'eut pas même de prétexte à ses excès : on

[1] Pline, l. 14 et 33.

n'éprouva plus qu'un besoin né de l'absence du besoin même, celui de venir à bout de ses richesses par des moyens quelconques, et de les consommer à défaut de pouvoir en jouir. Ces magnificences n'étaient point le partage exclusif des hautes classes[1]. L'épouse de Lollius, fonctionnaire subalterne, parut dans une fête ordinaire couverte de perles et de pierreries, qu'on évalua à huit cent mille francs[2]; et de simples particuliers ne se couchaient plus que sur des lits d'argent revêtus de pourpre tyrienne; il était donc assez naturel que les grands et ceux qui visaient à l'être, renchérissent sur toutes ces folies, pour n'être pas confondus avec la classe plébéienne. Dans cette lutte, l'empire se précipita loin de la raison, de la nature et de la vertu.

[1] Pline, l. 9, c. 39.

[2] Lollia Paulina fut depuis l'épouse de Caligula. *Voyez* sur le fait que je rapporte, Pline, l. 9, c. 38. Ce naturaliste prétend que l'usage des parfums était si répandu que leur odeur décela la retraite de plusieurs proscrits.

C'est alors que l'on vit le tragédien Ésopus se faire servir un plat des oiseaux qui chantent le mieux [1], non que ce mérite les rendît à son gré meilleurs dans un festin, mais parce que ces espèces d'oiseaux étant fort rares, les convives savaient qu'ils mangeaient en un instant un mets qui coûtait plus de dix-neuf mille francs [2]. C'est alors qu'on vit le digne fils de cet Ésopus faire infuser des perles dans sa boisson, et en servir pour le même usage à ceux qui venaient à sa table [3].

L'or n'était pour eux qu'un ornement si vulgaire, qu'à force de corruption, on finit par le mépriser. Quand on daignait l'employer encore, c'était comme accessoire. Il ne servait qu'à enchâsser les diamans, ou bien à développer le talent de l'artiste ingénieux qui savait donner un nouveau prix à ce métal

[1] Pliue, l. 10, c. 51.

[2] Pline, *ib.* — *Voyez* aussi Tacit., *Hist.* II, 45. — Dio., LXV, 3. — Macrob., *Sat.*, II, 12. — Suet., *in Tiber.* 42. *Vitel.* 13.

[3] Val.-Max. IX, 1, 2. — Pline, l. 9, c. 38.

devenu trop vil par lui-même[1]. Des courtisanes voulaient qu'on ferrât leurs mules avec de l'or, et des guerriers faisaient garnir de clous d'or la semelle de leur chaussure[2]. Les camps s'ouvraient à ces mœurs dissolues; les aigles romaines, dont le sang et la poussière étaient autrefois la plus noble parure, furent frottées d'essence et parées de fleurs[3]. Des légions entières négligèrent la garde des postes, et allèrent à la chasse ou à la pêche, pour satisfaire la sensualité de leurs chefs sybarites. Dans les arènes, souvent douze cents hommes étaient blessés en un seul spectacle pour amuser un peuple cruel qui, en voyant tomber le gladiateur mourant, s'écriait : *Il en tient*[4]. Dans les jeux du théâtre, pour rendre complète l'illusion de la scène, les rôles les plus

[1] Pline, l. 33.
[2] Pline, *ib.* — Dio. LXII, 28.
[3] Suet. *Cæs.* 67. — Pline, l. 14.
[4] *Hoc habet.* V. Dio. XLVIII, 15. — Horat., ep. 1, 18, 66. — Juvénal, III, 36. — Senec., ep. 7 et 177, *de Tranq. animi*, c. 2; *Const. sap.*, 16.

tragiques étaient remplis par des victimes condamnées à mort, et qui subissaient des supplices analogues au sujet de la pièce. Scévola y brûlait véritablement sa main sur un trépied allumé; Hercule paraissait avec une tunique ardente; Orphée était déchiré par les Bacchantes, et Prométhée par un vautour[1].

La Gaule fut non-seulement l'émule, mais encore l'exemple de ces déréglemens, et le luxe y fût plus excessif qu'à Rome même.

De tout temps elle eut la réputation d'être aussi opulente qu'abondante en trésors[2]. Cé-

[1] *Voyez* Dio., LX, 33.—Suet. Claud. 21.—Tacit., *Ann.* XII, 56. — Tertul., *in Apolog.* — Radere, sur les Epig. de Martial. — Des ballets anciens et modernes, Paris, in-12, 1782, p. 163.

[2] Ptolémée dit textuellement que la Gaule abondait autrefois en trésors: *Galliam esse regionem auro abundantem et thesaurorum olim plenam fuisse.* l. 4, c. 4.— Manilius la nomme opulente. (Man., l. 4.) Florus, l. 2, c. 3, en parlant de Bituitus, roi des Gaules, le même qu'Orose fait combattre sur un char d'argent, dit que l'armée romaine ne suffirait pas à nourrir les chiens de sa vènerie. Il ajoute que les pompes du roi de Perse n'étaient rien comparées à sa magnificence.

pion rapporta de Toulouse plus de quarante-cinq millions [1]. César, avant de conquérir la Gaule, devait treize cents talens, ce qui équivaut à six millions quarante-cinq mille francs.

Après la guerre d'Espagne, il tripla cette dette, mais en revenant de la Gaule, non-seulement il se libéra en versant dans le trésor la valeur de cent seize millions deux cent cinquante mille francs, mais encore il dépensa plus de dix-huitmillions pour associer à ses intérêts Curion et le consul Lucius Paulius, fit des présens considérables, et consomma des sommes énormes dans les jeux et les fêtes qu'il donna au peuple romain [2].

Le seul tribut que la Gaule payait aux empereurs, égalait celui du reste de l'empire [3].

Tous ceux qui possédaient de grandes fortunes, presque toujours mal acquises, crai-

[1] Appien dit 65 talens.

[2] Val.-Max., IX, 1,6.—Dio., LX, 60.—Appian., *De Bell. civ.*, II, 432. — Vell. Paterc., II, 48. — Plut., *in Cæs. et Pomp.* — Suet., *Cæs.* 29.

[3] C'est l'opinion de Velleius Paterculus.

gnaient d'en étaler l'éclat sur les bords du Tibre, soit pour ne point attirer sur eux la persécution d'un tyran, que le meurtre et l'exil des riches propriétaires investissaient fréquemment de sanglans héritages, soit pour ne point être gênés dans leurs jouissances immodérées, par la vue de ce Capitole, où les consuls laboureurs avaient triomphé, et dont quelques sages ne manquaient pas, au milieu de la corruption générale, d'invoquer les souvenirs tutélaires.

Ces hommes, confus de leur propre opulence, venaient donc la cacher dans les Gaules, et les richesses pullulaient tellement en cette contrée, que le simple chirurgien Cléon, banni par l'empereur Claude qui lui confisqua dix millions, regagna en peu de temps, à Nîmes et à Narbonne, les sommes qu'il avait perdues [1].

Caligula, desirant vendre les meubles de ses soeurs, crut que leur valeur prodigieuse

[1] Pline, l. 33, *Proem.*

excédait la fortune des citoyens romains, et ce fut dans la Gaule qu'il fit proposer ces meubles somptueux dont il tira des sommes incalculables [1].

Si l'on voulait parler des modes, des plaisirs, des usages d'une dame gauloise au quatrième siècle, on reconnaîtrait avec surprise la plupart des goûts, des fantaisies et des usages actuels.

On verrait cette Gauloise de Narbonne, de Nîmes, de Lyon, ou de toute autre grande ville des colonies romaines, passer en se levant dans son cabinet de toilette, et recevoir successivement des mains de ses femmes de chambre le lait d'ânesse [2], le bulletin de la

[1] On ajoute qu'il pleura de rage sur les richesses des Gaulois.

[2] Dio., LXII, 28. — Plin., XI, 41. — Reimarus, Commentaire sur Dion, p. 1024.—*Sabine*, ou *la matinée d'une dame romaine* (par C.-A. Bœttinger, et trad. en 1813 de l'Allemand, Paris, Maradan). Les mœurs de Rome et des colonies romaines dans les Gaules étant absolument les mêmes, je puis appliquer à mon sujet tout ce que Bœttinger dit de l'héroïne de son livre, et

veille, les petites affiches de la province [1], des pastilles de myrte propres à purifier l'haleine [2], le mastic de l'île de Chio dont la vertu raffermit les gencives [3], les pâtes qui les colorent, les poudres de pierre ponce, qui raniment l'émail des dents [4].

L'une de ses esclaves lui fait la lecture des romans nouveaux, des nuits anacréontiques et des fables milésiennes; tandis que l'autre lui prépare le fard, les mouches, le noir pour les sourcils [5], les dents postiches que des fils d'or

tout ce que les auteurs latins rapportent des mœurs et des usages de leur pays.

[1] Lipsius, Comment. sur les Annales de Tacite, v. 4. — Sabine, p. 281.

[2] Lambin sur Horace, 1 Serm.

[3] Martial, 3, 6, 74. — Murray, *Appar. medicam. regn. veget.*, t. 1, p. 126.

[4] Seneca, *Helv.*, 16. — Nonius, *Epitome*, c. 112, p. 343 avec les Remarques de Bernard.

[5] Sur la lecture des Romans, *voyez* Pignorius, *de Servis*, p. 114. — Plutarch., *in Vitâ Crassi*, c. 32, t. 3, p. 458. — Sur le fard que l'esclave préparait avec sa salive, *voyez Plaut.*, *Most.*, t. 3, 101 et 118. — Horat., *epod.* 12, 10. — Hesychius, t. 2, p. 754. — Sur les mouches et le noir des sourcils, *voyez*

doivent attacher [1]; les essences, les cosmétiques, les pâtes, renfermés, dans des boîtes et des flacons aussi nombreux que ceux d'une pharmacie [2]; une troisième lui présente le miroir d'argent ou d'acier poli; une autre fait chauffer dans un réchaud d'argent le fer industrieux [3], et, après avoir formé les boucles élégantes, elle remplit sa bouche d'un parfum liquide qu'elle souffle en une petite pluie sur la chevelure artistement arrangée en forme de casque [4]. Cette chevelure élevée est ornée de perles, de rubis ou de couronnes de fleurs liées avec des bandelettes et des rubans de diverses couleurs [5].

Martial, II, 29. — Plin., *ep.* 6, 2. — *Ephem. naturæ curiosorum*, anni VI, décur. II, p. 81, seqq. append.

[1] Cicer. *de Leg.* II, 24. — Tischbein, Peintures de vases, I, p. 63.

[2] Saumaise, *Script.*, *Hist. aug.*, t. I, p. 42. — Sabine, première scène.

[3] Lucien, *Amores*, t. 2, p. 40 et suiv. — Horat., *Serm.* I, 2, 97. — Cir. Brut., 75. — Stat. Silv., I, 2, 114.

[4] *Epist.* Cic. *ad divers.*, 8, 15. — *Sch.*, *in Juv.*, 6, 120.

[5] Ovid., *Her.*, 15, 75, 21, 89, et *Metam.* I, 477,

Tant qu'elle demeurait seule au logis, elle avait le visage couvert d'une espèce de pâte rafraîchissante, appliquée comme un masque, qu'elle ne quittait qu'à l'instant où elle voulait faire admirer la finesse de sa peau et l'éclat de son teint [1].

Si avant sa toilette elle prenait un bain, c'était souvent dans une baignoire mobile et suspendue, dans laquelle elle se faisait mollement bercer, afin de goûter à la fois les plaisirs du bain et ceux de l'escarpolette [2].

Cependant les esclaves reçoivent de leur maîtresse le nom et les signalemens de ceux qui doivent être introduits. Peu de créanciers, peu de jolies femmes pénètrent dans ce sanctuaire ouvert aux devins [3], aux porteuses de lettres, à la libraire [4] et à la fleu-

4, 6. — Manil., v. 518. — Plaut., *Asin.*, 4, 1, 58.

[1] Juven., *sat.* 6, p. 462.

[2] Hist. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 5, p. 101.

[3] Sabine, p. 12.

[4] Murr., Journal pour servir à l'Histoire des arts, part. 14, p. 4 et suiv.

riste égyptienne [1]. Celle-ci, suivie de deux canéphores ou porteuses de corbeilles, étale les fleurs naturelles et factices, parmi lesquelles elle a su cacher adroitement, ou le billet galant, ou la couronne allégorique [2] dont se sert, pour expliquer sa feinte tendresse, l'amant qui spécule sur le crédit ou la fortune de la matrone. Cette dernière profite de l'occasion des adroites fleuristes pour renvoyer à celui dont elle accepte l'hommage, la couronne fanée qu'elle a portée la veille, ou des pommes qui gardent l'empreinte d'une dent lascive; car ces dons étaient une preuve du retour dont on payait une déclaration amoureuse [3].

La noble Gallo-romaine, avide de connaître ce qui lui arrivera d'heureux ou de malheureux dans la journée, cherche dans tous

[1] Sabine, 3e scène, p. 138. — Pline, 21, p. 3.

[2] Paschalius, *de Coronis*, 11, 14, p. 121. — Artemidore, 1, 77, p. 66, 68, et t. 1, p. 108, ed. Reiffie.

[3] Lucien, *Toxaris*, c. 13. — Wagner, t. 2, p. 191. — Burmann, Notes sur Pétrone, c. 50, p. 304.

tragiques étaient remplis par des victimes condamnées à mort, et qui subissaient des supplices analogues au sujet de la pièce. Scévola y brûlait véritablement sa main sur un trépied allumé; Hercule paraissait avec une tunique ardente; Orphée était déchiré par les Bacchantes, et Prométhée par un vautour[1].

La Gaule fut non-seulement l'émule, mais encore l'exemple de ces déréglemens, et le luxe y fut plus excessif qu'à Rome même.

De tout temps elle eut la réputation d'être aussi opulente qu'abondante en trésors[2]. Cé-

[1] *Voyez* Dio., LX, 33.—Suet. Claud. 21.—Tacit., *Ann.* XII, 56. — Tertul., *in Apolog.* — Radere, sur les Epig. de Martial. — Des ballets anciens et modernes, Paris, in-12, 1782, p. 163.

[2] Ptolémée dit textuellement que la Gaule abondait autrefois en trésors : *Galliam esse regionem auro abundantem et thesaurorum olim plenam fuisse.* l. 4, c. 4.— Manilius la nomme opulente. (Man., l. 4.) Florus, l. 2, c. 3, en parlant de Bituitus, roi des Gaules, le même qu'Orose fait combattre sur un char d'argent, dit que l'armée romaine ne suffirait pas à nourrir les chiens de sa vènerie. Il ajoute que les pompes du roi de Perse n'étaient rien comparées à sa magnificence.

pion rapporta de Toulouse plus de quarante-cinq millions [1]. César, avant de conquérir la Gaule, devait treize cents talens, ce qui équivaut à six millions quarante-cinq mille francs.

Après la guerre d'Espagne, il tripla cette dette, mais en revenant de la Gaule, non-seulement il se libéra en versant dans le trésor la valeur de cent seize millions deux cent cinquante mille francs, mais encore il dépensa plus de dix-huitmillions pour associer à ses intérêts Curion et le consul Lucius Paulius, fit des présens considérables, et consomma des sommes énormes dans les jeux et les fêtes qu'il donna au peuple romain [2].

Le seul tribut que la Gaule payait aux empereurs, égalait celui du reste de l'empire [3].

Tous ceux qui possédaient de grandes fortunes, presque toujours mal acquises, crai-

[1] Appien dit 65 talens.

[2] Val.-Max., IX, 1, 6.—Dio., LX, 60.—Appian., *De Bell. civ.*, II, 432. — Vell. Paterc., II, 48. — Plut., *in Cæs. et Pomp.* — Suet., *Cæs.* 29.

[3] C'est l'opinion de Velleius Paterculus.

gnaient d'en étaler l'éclat sur les bords du Tibre, soit pour ne point attirer sur eux la persécution d'un tyran, que le meurtre et l'exil des riches propriétaires investissaient fréquemment de sanglans héritages, soit pour ne point être gênés dans leurs jouissances immodérées, par la vue de ce Capitole, où les consuls laboureurs avaient triomphé, et dont quelques sages ne manquaient pas, au milieu de la corruption générale, d'invoquer les souvenirs tutélaires.

Ces hommes, confus de leur propre opulence, venaient donc la cacher dans les Gaules, et les richesses pullulaient tellement en cette contrée, que le simple chirurgien Cléon, banni par l'empereur Claude qui lui confisqua dix millions, regagna en peu de temps, à Nîmes et à Narbonne, les sommes qu'il avait perdues [1].

Caligula, desirant vendre les meubles de ses sœurs, crut que leur valeur prodigieuse

[1] Pline, l. 33, *Proem.*

excédait la fortune des citoyens romains, et ce fut dans la Gaule qu'il fit proposer ces meubles somptueux dont il tira des sommes incalculables [1].

Si l'on voulait parler des modes, des plaisirs, des usages d'une dame gauloise au quatrième siècle, on reconnaîtrait avec surprise la plupart des goûts, des fantaisies et des usages actuels.

On verrait cette Gauloise de Narbonne, de Nîmes, de Lyon, ou de toute autre grande ville des colonies romaines, passer en se levant dans son cabinet de toilette, et recevoir successivement des mains de ses femmes de chambre le lait d'ânesse [2], le bulletin de la

[1] On ajoute qu'il pleura de rage sur les richesses des Gaulois.

[2] Dio., LXII, 28. — Plin., XI, 41. — Reimarus, Commentaire sur Dion, p. 1024.—*Sabine*, ou *la matinée d'une dame romaine* (par C.-A. Bœttinger, et trad. en 1813 de l'Allemand, Paris, Maradan). Les mœurs de Rome et des colonies romaines dans les Gaules étant absolument les mêmes, je puis appliquer à mon sujet tout ce que Bœttinger dit de l'héroïne de son livre, et

veille, les petites affiches de la province [1], des pastilles de myrte propres à purifier l'haleine [2], le mastic de l'île de Chio dont la vertu raffermit les gencives[3], les pâtes qui les colorent, les poudres de pierre ponce, qui raniment l'émail des dents [4].

L'une de ses esclaves lui fait la lecture des romans nouveaux, des nuits anacréontiques et des fables milésiennes; tandis que l'autre lui prépare le fard, les mouches, le noir pour les sourcils [5], les dents postiches que des fils d'or

tout ce que les auteurs latins rapportent des mœurs et des usages de leur pays.

[1] Lipsius, Comment. sur les Annales de Tacite, v. 4. — Sabine, p. 281.

[2] Lambin sur Horace, 1 Serm.

[3] Martial, 3, 6, 74. — Murray, *Appar. medicam. regn. veget.*, t. 1, p. 126.

[4] Seneca, *Helv.*, 16. — Nonius, *Epitome*, c. 112, p. 343 avec les Remarques de Bernard.

[5] Sur la lecture des Romans, *voyez* Pignorius, *de Servis*, p. 114. — Plutarch., *in Vitâ Crassi*, c. 32, t. 3, p. 458. — Sur le fard que l'esclave préparait avec sa salive, *voyez Plaut.*, *Most.*, t. 3, 101 et 118. — Horat., *epod.* 12, 10. — Hesychius, t. 2, p. 754. — Sur les mouches et le noir des sourcils, *voyez*

doivent attacher [1]; les essences, les cosmétiques, les pâtes, renfermés, dans des boîtes et des flacons aussi nombreux que ceux d'une pharmacie [2]; une troisième lui présente le miroir d'argent ou d'acier poli; une autre fait chauffer dans un réchaud d'argent le fer industrieux [3], et, après avoir formé les boucles élégantes, elle remplit sa bouche d'un parfum liquide qu'elle souffle en une petite pluie sur la chevelure artistement arrangée en forme de casque [4]. Cette chevelure élevée est ornée de perles, de rubis ou de couronnes de fleurs liées avec des bandelettes et des rubans de diverses couleurs [5].

Martial, 11, 29. — Plin., *ep.* 6, 2. — *Ephem. naturæ curiosorum*, anni VI, décur. 11, p. 81, seqq. append.

[1] Cicer. *de Leg.* 11, 24. — Tischbein, Peintures de vases, 1, p. 63.

[2] Saumaise, *Script.*, *Hist. aug.*, t. 1, p. 42. — Sabine, première scène.

[3] Lucien, *Amores*, t. 2, p. 40 et suiv. — Horat., *Serm.* 1, 2, 97. — Cir. Brut., 75. — Stat. Silv., 1, 2, 114.

[4] *Epist.* Cic. *ad divers.*, 8, 15. — *Sch.*, *in Juv.*, 6, 120.

[5] Ovid., *Her.*, 15, 75, 21, 89, et *Metam.* 1, 477,

Tant qu'elle demeurait seule au logis, elle avait le visage couvert d'une espèce de pâte rafraîchissante, appliquée comme un masque, qu'elle ne quittait qu'à l'instant où elle voulait faire admirer la finesse de sa peau et l'éclat de son teint [1].

Si avant sa toilette elle prenait un bain, c'était souvent dans une baignoire mobile et suspendue, dans laquelle elle se faisait mollement bercer, afin de goûter à la fois les plaisirs du bain et ceux de l'escarpolette [2].

Cependant les esclaves reçoivent de leur maîtresse le nom et les signalemens de ceux qui doivent être introduits. Peu de créanciers, peu de jolies femmes pénètrent dans ce sanctuaire ouvert aux devins [3], aux porteuses de lettres, à la libraire [4] et à la fleu-

4, 6. — Manil., v. 518. — Plaut., *Asin.*, 4, 1, 58.

[1] Juven., *sat.* 6, p. 462.

[2] Hist. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 5, p. 101.

[3] Sabine, p. 12.

[4] Murr., Journal pour servir à l'Histoire des arts, part. 14, p. 4 et suiv.

riste égyptienne [1]. Celle-ci, suivie de deux canéphores ou porteuses de corbeilles, étale les fleurs naturelles et factices, parmi lesquelles elle a su cacher adroitement, ou le billet galant, ou la couronne allégorique [2] dont se sert, pour expliquer sa feinte tendresse, l'amant qui spécule sur le crédit ou la fortune de la matrone. Cette dernière profite de l'occasion des adroites fleuristes pour renvoyer à celui dont elle accepte l'hommage, la couronne fanée qu'elle a portée la veille, ou des pommes qui gardent l'empreinte d'une dent lascive; car ces dons étaient une preuve du retour dont on payait une déclaration amoureuse [3].

La noble Gallo-romaine, avide de connaître ce qui lui arrivera d'heureux ou de malheureux dans la journée, cherche dans tous

[1] Sabine, 3e scène, p. 138. — Pline, 21, p. 3.

[2] Paschalius, *de Coronis*, 11, 14, p. 121. — Artemidore, 1, 77, p. 66, 68, et t. 1, p. 108, ed. Reiffie.

[3] Lucien, *Toxaris*, c. 13. — Wagner, t. 2, p. 191. — Burmann, Notes sur Pétrone, c. 50, p. 304.

les objets qui l'entourent, les présages que lui indiquent les croyances populaires; elle fait claquer dans ses mains des feuilles de rose, de pavot ou d'anémone; elle presse entre ses doigts des pépins de pomme qu'elle fait sauter en l'air; si la feuille éclate avec bruit, si le pépin atteint les poutres odorantes que colorent les rayons du matin, c'est un signe de joie et de plaisir qu'on accueille avec espérance [1]. Mais s'il arrive que quelque partie du corps ait tressailli involontairement, si le pouce de la main gauche s'est engourdi, on pâlit de crainte, on redoute un évènement fâcheux [2].

Cependant de jeunes pages vêtus de lin blanc et plissé apportent sur un plateau de citronnier d'Afrique le déjeuner composé de figues placées sur des feuilles de vigne, et du vin de Bordeaux ou de Salerne versé dans un

[1] Horace, lib. II, sat. 3, v. 272. — Ruche d'Aquitaine, n° 2, 15 juillet 1817, p. 65.

[2] Hist. de l'Acad. des Inscript., t. 1, p. 57.

vase de murrhinite [1]. On y a joint des gâteaux de Sésame et des foies d'oie pour la petite chienne maltaise [2]. La maîtresse du logis, avant de prendre son repas, se lave les mains avec du lait [3], et les essuie dans la chevelure blonde, fine et bouclée, de l'un des deux jeunes pages [4].

Pendant le déjeuner, on annonce le philosophe de la maison [5], dont la barbe, le manteau et la contenance stoïque contrastent avec la coquetterie de la matrone qui s'informe à la fois des livres nouveaux, des intrigues du proconsul, des anecdotes scandaleuses et des modes qu'on a remarquées à la dernière entrée triomphale et aux représentations du cirque [6]; puis elle congédie le triste succes-

[1] Pline, 10, 416. — Athénée, III, 3, p. 75.

[2] Sabine, cinquième scène.

[3] Sabine, *ib.*

[4] Pétrone, c. 27, p. 98.

[5] Wieland, sur les Epîtres d'Horace, part. 2, p. 71. 161. — Suétone, *in Tib.*, c. 46.

[6] *Voyez* sur les humiliations que subissaient ces philosophes à gage, Lucien, *de Mercede conductis*, c. 34, t. 1, p. 692.

seur de Zénon et des Ariston, prétextant le besoin d'aller à la revue des chevaliers ou des recrues gauloises [1]. En effet elle achève sa parure, chausse des brodequins de pourpre, et reçoit des mains de ses femmes les écrins d'où sortent des pendans d'oreilles, des colliers et des bracelets de diamans, des fils de perles, des bijoux dont on conservait la généalogie [2], des camées représentant un amour sur un lion, ou la figure de la bonne déesse Isis, des talismans qu'un prêtre de Sérapis a naguère consacrés sous une certaine constellation [3].

Tout est prêt, et la noble Gauloise donne par un claquement de doigts le signal du départ. La draperie de son appartement s'entr'ouvre, elle voit sous le vestibule sa litière embellie de dorures et garnie de coussins élas-

[1] Sabine, p. 77.

[2] Senec., *de Benef.*, 7, 9. — Cic., *Verr.*, 4, 18. — Plin., 9, 35, 56. — Ovid., *Metam.*, 10, 264.

[3] Kirchmann, *de Annulis*, c. 21, p. 150. — Musée florent., t. 2, tab. 1. — Martial, 8, 6.

tiques [1]. Huit porteurs Cappadociens [2] lèvent ce trône élégant sur leurs robustes épaules, et crient *gare* d'une voix enrouée. Des esclaves portent à ses côtés l'éventail orné de plumes de flamingo [3] et l'ombrelle montée sur un bambou des Indes [4]. Deux coureurs nègres précèdent le cortège, et des Liburniens le suivent [5].

Dans le trajet, cette dame oisive et superbe tient machinalement deux boules d'ambre et de cristal de roche, destinées à rafraîchir ses mains durant les promenades de l'été [6], tandis que son singe gambade près d'elle, ou que son serpent familier se glisse autour de son cou et de ses bras [7]. Elle s'arrête sur la place publique à la vue des jeunes enfans qui s'y tiennent ordinairement pour tirer les sorts.

[1] Scheffer, *de re Vehic.*, II, 4, p. 75.
[2] Pétrone, c. 63, p. 317.
[3] Visconti, *Osservazione sù due musaichi antichi.*
[4] Paciaudi, *de Umb. gest. com. Rom.*, 1753, 4.
[5] Ils portaient des marchepieds.
[6] Properce, II, 18, 60. — Pline, 37, 2, p. 10, 11.
[7] Suétone, *in Tib.*, c. 72. — Martial, 7, 86.

Elle plonge sa main dans l'urne agitée, et les lettres qu'elle en tire au hasard composent une réponse captieuse à sa crédule demande [1]. En rentrant le soir dans sa demeure, elle marque ce jour avec le noir charbon s'il a été malheureux, avec de la craie s'il a été heureux.

[1] Tibulle, l. 1, élég. 3.

TROISIÈME RÉCIT.

LES FRANCS.

L'ORIGINE des Francs est peu connue. Les uns croient qu'ils sortirent des lieux voisins du Palus Méotide[1]; les autres placent leur berceau dans une des contrées de la Germanie[2] : ceux-ci disent que les Francs descendent d'une colonie d'Égyptiens que Sésostris laissa, dans le cours de ses conquêtes, aux

[1] *Gesta Francorum*, c. 1 et 2. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis.

[2] C'est l'opinion la plus suivie et la plus raisonnable. *Voyez* Procop., *de Bell. Goth.*, l. 1, c. 12. —

environs du Pont-Euxin [1]; ceux-là aiment à voir en eux un noble reste de Troïens qui des bords du Scamandre vinrent, sous la conduite de Francus, s'établir en Pannonie, et de-là sur les rives de la Seine : origine poétique accréditée jusqu'au seizième siècle, et que favorisèrent les récits de Lucain, de Strabon et de Sidonius [2].

Les Francs avaient une taille élevée [3], une voix terrible [4] et des yeux étincelans [5]; leurs

Agathias, *Hist.*, l. 1. — Saint-Jérôme, *in Vitâ Sancti Hilar.*—Phil. Cluvier, *Germania Antiq.*, l. 3, c. 20.— Gibbon, *of the Decline and Fall. of the Roman. Emp.*, c. 10. — Le comte du Buat, Histoire anc. des peuples de l'Europe, l. 5.

[1] Beneton, Comment. sur les enseignes nationales, p. 58 et 59.

[2] Luc., *Phars.*, l. 1. — Strasb., l. 1, c. 22. — Sid. Apoll., l. 7, ep. 7, et *Paneg. Aviti.* — Fredegar., *Scholast. Hist. Franc. epitom.*, c. 2 et 3. — Hunebaud, dans la Chronique de Trithême. — Aimoin, *Gest. Franc.*, l. 1, c. 1 et seq. — *Vetus Chronic. Moissiac.*

[3] Tacit., *de Morib. German.* — Sidon. Apollin., *in Panegyr. Maj.*, *carm.* 5.

[4] Tacit., *ib.* — Sidon., *ib.*

[5] Sidon. Apoll., *ib.* — Pelloutier, Hist. des Celtes.

lèvres s'ombrageaient d'une barbe épaisse; leur chevelure tressée était retenue sur leur front par un réseau d'or[1] ou par des cercles de cuivre; leurs corps, aussi blancs que l'albâtre, se couvraient à demi de la dépouille des bêtes féroces[2].

Pasteurs et guerriers, ils conduisaient devant eux avec leurs lances de grands troupeaux; le laitage était leur nourriture accoutumée[3].

Leur audace tenait du prodige[4] : le plus vaillant d'entre eux devenait leur chef, mais non leur maître. L'amour de la liberté enflammait leur courage[5]. Un trépas héroïque

[1] Claud., *Laud.*, *Stilic.* — Favyn, Théât. d'Honn., l. 2, p. 133. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 56.

[2] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Tacit., *de Morib. German.* — Agathias, *Histor.*, l. 2.

[3] Tacit., *de Morib. Germ.* — Pelloutier, lieu cité. — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 1 et 2.

[4] Sidon. Apoll., *Panegyr. Majoriani*, *carm.* 5. — Libanius, *in Orat.* 3. — Vospicus, *in Probo.* — Zozim., *Histor.*, l. 1. — Eum., *Panegyr. in Const.*, c. 18.

[5] Tacit. *Hist.*, l. 4, cap. 64.

et volontaire les rachetait de la honte et de la captivité. Quelques-uns, conduits à Rome pour y paraître en gladiateurs, se tuèrent la veille du combat, préférant la mort à l'ignominie [1].

Tibère, ayant fait cerner par ses légions quarante mille Sicambres, les fit passer sur l'autre rive du Rhin où il leur donna des terres pour qu'ils y vécussent en paix sous la domination romaine. Cette condition parut le comble de l'humiliation à des braves qui ne pouvaient vivre que dans la gloire et l'indépendance. Ils s'assemblèrent aux bords du Rhin, et s'immolèrent en regardant leur patrie [2]. Les Romains étaient si persuadés que les Germains périraient plutôt que de se soumettre, qu'ils avaient résolu de les exterminer, pour faire de la Germanie une province romaine. Germanicus criait à ses soldats, au milieu d'une bataille où la fortune se décla-

[1] Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 45.

[2] Dion., l. 55, p. 552. — Cassiodor., *Chron.* — Suét., lib. 2, cap. 18 et 21, et lib. 3, cap. 5.

rait pour lui : *Point de prisonniers; la paix de l'empire ne peut être proclamée que sur le tombeau des Francs*[1].

Par suite de cet amour de liberté qui exaltait les Francs, chaque famille, chez ce peuple, desirait avoir son domicile dans un enclos et séparé de celui des autres. Le même desir existait collectivement de peuplade à peuplade, comme de famille à famille. Chaque nation mettait son honneur à être entourée de terrains incultes et inhabités[2]. Une idée exagérée de courage et d'indépendance lui faisait croire que cette enceinte de déserts et ces remparts de dévastation prouvaient la terreur qu'elle inspirait.

Si les Francs traversaient un fleuve, debout sur les conques de leurs boucliers d'osier, ils soumettaient l'onde écumante[3]; s'ils

[1] Tacit., *Annal.*, l. 2, cap. 2.

[2] Tacit., *de Morib. German.*, c. 15. — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 4, c. 3, l. 6, c. 22. — On remarque une coutume semblable chez quelques peuples de la Grèce. (Tit.-Liv., *Suppl.*, l. 43, c. 22.)

[3] Eutr., l. 9.—Oros., l. 7.—Lib., *Orat. ad Const.*

allaient à l'attaque, ils poussaient le cri de guerre, faisaient voler la hache à deux tranchans, et, se servant de leurs longues framées comme d'un point d'appui, ils s'élançaient dans l'air, et retombaient comme la foudre devant l'ennemi troublé [1]. Le jeune guerrier portait au bras un anneau de fer, et ne le quittait qu'après une belle action [2] qu'on appelait la rançon du brave.

Les femmes, vêtues de robes noires, les bras et le sein nus, les cheveux couronnés de genet fleuri, paraissaient quelquefois dans la mêlée [3], maniant la lance avec adresse, et ani-

[1] Sidon. Apollin., *Panegyr.*, *Major.*, *carm.* 5. — Agathias, l. 2.

[2] Tacite, *de Morib. German.* — Favyn, Théâtre d'Honneur, l. 1, p. 78. — L'anneau de fer était l'emblème de la servitude; voilà pourquoi les guerriers qui n'avaient pas encore vaincu voulaient s'humilier en le portant. *Voyez* Camden's, *Brit.* — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 138. — Apul., l. 10 de ses Milésiennes. — North., Antiq., v. 1, p. 205.

[3] Tacit., *de Morib. German.* — Plut. *in Vitâ Marii.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 38, édit. in-fol. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 8.

mant les soldats par leurs regards et leurs discours.

Comme leurs époux elles préféraient la mort à l'esclavage. Quelques-unes étaient tombées au pouvoir de Caracalla, cet empereur leur demanda si elles aimaient mieux être tuées que vendues : *La mort !* s'écrièrent-elles à la fois ! Malgré ce choix le vainqueur les mit à l'encan, mais elle se firent un signe et toutes se donnèrent le trépas [1].

Après le combat, les Francs chantaient le *bardit* en l'honneur du brave qui n'était plus ; on déposait ses armes dans la tombe ; chacun des guerriers remplissait son casque avec de la terre qu'il venait jeter sur le corps de son compagnon ; cette terre de l'amitié s'élevait en pyramide qu'on tapissait de gazon et sur laquelle on plantait souvent un étendard [2].

Dans les temps héroïques, l'antiquité n'é-

[1] Dion, l. 77, p. 876.

[2] Tacit., *loc. cit.*—Vossius, *de Poem. cant.*—Bede, *de Angl. Sax.*, 224. Jornandès, *de Reb. Geticis.*—Mabillon, *Annalia ord. S. Bened.*, t. 3.

rigea pas d'autres tombeaux à ses grands hommes : Patrocle, Hector, Polynice, Dercennus, Polydore[1], de même que nos Marcomir, nos Adelger, nos Pharamond, n'eurent pour monumens funèbres qu'un monceau de pierres ou d'argile en forme pyramidale.

Lorsqu'un combattant perdait son bouclier il n'osait plus se présenter à la salle des fêtes et aux tables du banquet; la liqueur de genévrier et les caresses de son amante ne le réjouissaient plus ; seul, errant au fond des bois, il mourait de douleur sur les bords d'un torrent inconnu.

Le nom de Francs indiquait des hommes indépendans et libres[2]. C'est dans ce sens qu'il se trouve employé dans les premières lois données aux Français. Nous disions un

[1] *Voyez*, sur la sépulture de ces héros, Homère, *Iliade*, 231; *ib.* 24. — Sophocle, *Antig.*, act. 5. — Virg., lib. 9; *ib.*, l. 3.

[2] Isid., *Orig.*, l. 9, c. 2. — Bucherius, l. 4.

lieu *franc*, pour indiquer, un lieu libre et exempt d'impôt.

De tous les cultes de l'idolâtrie, celui des Francs fut peut-être le plus favorable à la poésie.

Les contrées de la Germanie n'avaient pas toutes la même religion; les unes adoraient Tuiston[1], père de Manus, et la déesse Herta, qui à certains jours de l'année montait sur un char, couverte d'un voile, et parcourait la terre pour y répandre la fécondité; les autres dressaient des autels à Odin, à Irminsul, aux deux frères Lelo et Polelo que Tacite a confondus avec Castor et Pollux. Quant aux peuples francs, ils reconnaissaient un être suprême; mais ce n'était ni Jupiter, ni Teutatès, ni aucune autre divinité consacrée par le culte des hommes.

Chez eux, le grand esprit n'avait point de nom, de forme, de temples; c'était au sein de

[1] Tacit., *de Morib. German.* — Schedius, *de Diis Germ.* — Keysler, *Antiq. select., sept. et celtic.*

la nature qu'ils allaient l'invoquer [1] ; émus par les merveilles de la terre et des cieux, la gratitude, l'admiration, les conduisaient par degrés à la connaissance d'un créateur qu'ils croyaient voir dans tout ce qui manifeste sa grandeur et sa bonté [2].

Ils pensaient que les vieux arbres, les rochers élevés, les eaux murmurantes [3], étaient initiés à son pouvoir ; ils s'inclinaient devant ces objets sacrés qu'ils considéraient comme des intermédiaires entre eux et la divinité, comme des organes qui transmettaient sa volonté et ses oracles. Tout ce qui avait du mouvement renfermait, disaient-ils, une parcelle de la céleste intelligence ; Dieu était pour eux l'ensemble de la nature animée ; ils écoutaient sa voix dans la foudre, dans les

[1] Tacite, *de Moribus Germ.* — Cæs., *ib.* — Pellout., Hist. des Celtes, t. 5, p. 36, ch. 5.

[2] Mallet, lieu cité, t. 1, part. 1, c. 5. — Pelloutier, t. 5, l. 3.

[3] Agath., l. 1. — Elie Schedius, *de Diis German.* — Keysler, *Antiq. select., septent. et celtic.*

aquilons et les torrens[1]; les brises parfumées étaient son souffle divin; ils contemplaient sa gloire dans les rayons du soleil, dans la splendeur des météores et des astres qu'il a prodigués à la nuit[2]. Pour eux, le reflet de son sourire se montrait à travers les nuages pourprés du matin, dans le limpide azur des fontaines, et sur les gazons émaillés de fleurs.

Les noirs hivers de leurs climats, loin de nuire à ce culte, venaient y joindre les grandes impressions du silence et du mystère.

Quand la neige s'amoncelait, et que les brouillards confondaient le ciel et la terre, derrière ces voiles nouveaux, Dieu semblait recueilli au fond de son sanctuaire pour y méditer des miracles, et tout à coup il paraissait s'en élancer lorsqu'un rayon, perçant la nue, faisait étinceler tous les givres et les glaçons suspendus aux branches des sapins,

[1] Tacite, *de Morib. Germ.*, c. 9. — Pelloutier, lieu cité, t. 5, l. 3.

[2] Cæs., *de Bell. Galt.*, l. 6. — Verstegan, *Restit. of Decayed intell.*, c. 3. — Speed, *Chron.*

ou lorsque la première verdure du printemps venait réjouir les forêts.

Aux rameaux des arbres on suspendait en signe de victoire des armes et des colliers d'or [1]; sur les bords des fontaines on plaçait des coupes d'airain [2] pour que les voyageurs pussent aisément se rafraîchir; un amas de pierres était le monument sacré qui rappelait un triomphe [3]. Quelquefois celui qui n'avait pas d'enfans venait graver son nom sur un rocher, afin de le transmettre aux races futures[4]. Un roi employa toute son armée et les bœufs de mille chariots pour transporter sur le tombeau de sa mère une pierre énorme que les peuples révéraient [5]. La plus belle des vierges pouvait dormir sous un chêne sans craindre l'insulte du passant : elle reposait sous la garde

[1] Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 99.

[2] Bede, *Hist.*, l. 2, c. 15.

[3] Camden's *Descript. of Cardinshire.* — Borlase, *Ant. of Corn.* — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 150.

[4] Camden's, *Brit.* — Strutt, p. 149.

[5] Borlase, *Antiq. of Cornwal.* — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 141.

des dieux [1]. Par suite de leur respect pour la nature, les Francs ne tentaient aucune entreprise lorsque la lune était à son déclin [2]. Les noms de leurs mois désignaient les révolutions des saisons, ou rappelaient quelques habitudes champêtres. Janvier était appelé *le mois des loups furieux;* mars, *le flux de la lumière;* mai, *les trois mamelles*, parce qu'alors les Germains commençaient à traire leurs troupeaux trois fois par jour; juillet, *le mois des grandes herbes;* août, *le mois des blés;* octobre, *le mois des vins;* novembre, *le mois des vents*, et décembre, *celui des glaces* [3].

Les Francs ne suivirent d'abord que leurs goûts nomades et indépendans; ils errèrent long-temps dans la Germanie sans y choisir un séjour; mais dans le deuxième siècle, ils

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — *Lex Salica.*

[2] Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Verstegan, *Restit. of Decayed intell.*, p. 58.

[3] Verstegan, *Rest. of Decayed intell.* — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 51 et 52.

s'établirent entre le Mein, le Rhin et l'Océan [1]. Une vie moins vagabonde et une espèce de patrie adoucirent un peu leurs mœurs; l'aube de la civilisation parut sur leurs cabanes héréditaires, dont souvent l'hospitalité ouvrit la porte à l'étranger [2].

Dans le troisième siècle, on vit les Francs commencer leurs premières incursions dans les Gaules où ils trouvèrent les Romains [3].

Des courses fréquentes en ces contrées, leurs guerres, leurs paix, leurs traités avec l'empire [4] apprivoisèrent par degrés les Francs, et quelques-uns d'entre eux s'établi-

[1] Phil. Cluvier, *Germ. Antiq.*, l. 3, c. 20.

[2] Tacit., *de Morib. Germ.* — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. —Vopiscus, *in Proculo.* — Procop., *de Bell. Goth.*, l. 2, c. 25.—Salvien, *de Cubernat. Dei*, l. 4 et l. 7. — C'est à cette seconde époque de leur histoire que Tacite les a représentés sous le nom de Germains..

[3] Trebell. Pollio, *in Gallienis duobus.*—Florus, c. 2. —Sextus Aurel. Vict., *de Cœsarib.*, c. 33. — Eumen., *Panegyr. in Const.*—Vopisc., *in Aureliano.* — Bucher., *de Belgio Rom.*, l. 6, c. 10.

[4] Zozim., *Hist.*, l. 1. —Florus, c. 2.—D. Bouquet., Rect. des Hist. de Fr., t. 2.

rent sur la rive gauche du Rhin, près de la colonie d'Agrippine.

Leurs relations avec le pays gaulois s'étendaient progressivement; ils y envoyaient leurs enfans pour pratiquer les arts mécaniques ou cultiver les lettres grecques et latines.

Préludant au grand mélange des deux peuples, l'antique Celte s'unit à la fille du Sicambre, et la jeune Gauloise présenta la coupe des aveux au guerrier Franc qu'elle acceptait pour époux [1].

Le Romain lui-même fit, en faveur d'une nation dont il admirait la valeur, une exception [2] à la loi qui défendait aux empereurs d'épouser une étrangère, et le trône des Césars vit s'asseoir près d'Arcadius la Française Eudoxie [3].

[1] Athen., l. 13, c. 4. — Just., l. 43.

[2] *Voy.* sur cette exception une note curieuse, 3e récit, note 1re.

[3] Eudoxie était fille du Franc Baudon; elle fut mère de Théodose le jeune.

Un décret solennel de Constantin porte que les empereurs romains ne pouvaient faire aucun traité avec les nations barbares excepté avec les seuls Français [1], tant ces peuples s'étaient rendus redoutables à leurs ennemis.

Plus d'une fois les Francs dépouillèrent la saye guerrière et le ceinturon de cuir pour revêtir la toge des dignités romaines [2]; plus d'une fois leur blonde chevelure se para du bandeau impérial [3]; l'or des chevaliers, la poupre des sénateurs et des patrices, les faisceaux, tout ce que l'empire romain créa pour sa gloire, concourut à celle de nos ancêtres[4].

[1] Chesn., t. 1, p. 219 et 220. — Julian., *Orat.* 2 *ad Const.*

[2] Amm. Marcell., *Hist.*, l. 3 et 15. — Sulpit. Alex., l. 4. Aurel. Vict., *in Cæs.* — Zozim., *Hist.*, l. 2. — Oros., l. 7. — Suidas, *Lexicon*, t. 1. — Idat., *Chron.*

[3] Proculus, proclamé à Lyon en 280; Magnence, proclamé à Autun en 350; Sylvain, proclamé en 355. On sait que le Franc Argobaste fut plus puissant qu'un empereur. *Voyez* Sulpit. Alex., *apud Greg. Turon. Hist.*, l. 2, c. 8. — Crévier, Hist. des Emper. rom. — Laurent Echard, en son Hist. rom.

[4] Bucher., *de Belg. rom.*, l. 10, c. 3, p. 303. —

Le voisinage des Gaules opéra donc une rapide métamorphose parmi les Francs qui, de barbares qu'ils étaient d'abord, purent, dès le cinquième siècle, rivaliser de civilisation avec les Gaulois, presque aussi policés que les Romains à cette époque[1]. Mais cette civilisation, pareille aux aurores boréales qui ne sont point les messagères du soleil, n'annonçait pas encore les siècles brillans qu'après une nuit longue et ténébreuse les descendans des Francs devaient voir éclore; elle n'était que la lueur du flambeau romain qui éclairait presque tout l'univers, mais que bientôt le Nord devait éteindre.

L'entrée des Francs dans la Gaule, sous le règne de Clodion, eût été trouvée digne chez les anciens des hymnes de Pindare et d'Alcée.

Une révélation secrète persuadait aux Francs qu'ils étaient originaires[2] de la Gaule, que

Vales., *Rer. Franc.*, l. 1, p. 34. — Dubouch., Maison royale de France: t. 1, p. 22.

[1] *Voyez* la note 2 du 3[e] récit.

[2] Pausanias, l. 20, p. 843. — Tit.-Liv., l. 5, c. 34.

leurs pères avaient quittée sous la conduite des neveux d'Ambigat[1], et loin de laquelle ils erraient depuis bien des siècles, comme les essaims d'abeilles dont ils adoptaient l'emblème[2].

Ces Francs, ou plutôt ces anciens Gaulois, qui semblent vouloir régénérer l'univers, fondent des colonies sur les bords du fleuve Halys[3], sous les ombrages de la forêt Hercinie[4], peuplent de leur race belliqueuse les glaces

— Audigerius, *in lib. de Franc. Orig.* — Le P. Lacarry, Dissert. publ. en 1677. — Spener, *Notit. Germ. Antiq.*, p. 125. — Chrisit. Brouer Proparascere, *Annal. Trevir.*, p. 17. — Henri Glareau (*apud Schardium*, t. 1, p. 71 *et seq.*)

[1] Sigovèse et Bellovèse. *Voyez* Tite-Liv. *loc. cit.* — Dardelu Dufays, Observ. hist. sur les Gaulois.

[2] Montfauc., Monum. de la Mon. franç., t. 1. — Chiflet, Dissert. sur le tombeau de Childéric.

[3] Justin, l. 25. — Strabo, l. 4 et l. 12. — Suidas, t. 1, p. 464. — Stephan., *de Urb.*, p. 712.

[4] Tit.-Liv., l. 5, p. 34. — Cæs., l. 6, 24. — Pellout., Hist. des Celtes, t. 3, p. 15 et suiv.

du Nord[1] et une partie de l'Asie[2] puis reviennent par les rives du Danube frapper du bout de leur lance aux portes de leur antique patrie.

N'éprouve-t-on pas un intérêt mêlé de surprise en reconnaissant dans ces Francs intrépides, des Gaulois échappés à la servitude et à la corruption où languissaient leurs frères sous les Romains[3] ? Ne doit-on pas admirer cette ancienne portion de la patrie, conservée pure et vierge dans les frimas de la Germanie[4], et restée dépositaire de l'indépendance, des vertus primitives de sa race, rapportant ces trésors à la Gaule asservie, et lui rendant les pénates de la liberté qu'elle a sauvés?

[1] Le comte du Buat, Hist. anc. des peuples de l'Europe, l. 2, c. 11. — Petav., *Doctrin. temp.*, p. 614. — Bucher., *de Belg. Rom.*, p. 209.

[2] Strabo, l. 4, p. 187. — Pausan., 19, *Phocid.*, p. 856. — Memm., *in Bibl. Photii*, p. 719.

[3] Salv., *de Gubernat Dei.* — Oros., *Hist.* l. 8. — Sidon. Apoll., *Paneg. Aviti*, v. 246.

[4] Tacit., *de Morib. Germ.* — Bucher, *de Belg. Rom.*, p. 209.

Les circonstances qui accompagnent l'expédition des Francs méritent également l'attention du poète. Il est curieux de voir reparaître à cette époque l'oracle dont parle Censorinus[1] : selon ce dernier, lorsque Romulus jetait les fondemens de sa cité, il vit planer douze vautours sur les rives du Tibre, et les augures observèrent que ces oiseaux étaient le gage assuré de douze siècles de gloire pour l'empire romain[2]. Cet oracle, oublié pendant la prospérité de l'Italie, revint à la mémoire des peuples[3] dans le cinquième siècle, terme des succès promis à cet empire, et les émissaires que Clodion avait envoyés dans cette contrée, répandirent, à leur retour parmi les Francs, ces récits prophétiques[4]

[1] Censorinus, c. 17. — Livius, t. 1. — Aurel. Vict., *de Orig. Roman.*

[2] Censorinus, c. 17. — Aurel. Vict., *ib.*

[3] Censorinus, *ib.* — Sidonius Apoll., *in Paneg. Aviti*, v. 357. — Claudanius, l. *de Bel.*, *Get.*, v. 265. — Coel Rhoding, l. 29, c. 8. — Aurel. Vict., *de Orig. Rom.*

[4] M. Fournel, Etat des Gaules au troisième sciècle, t. 1 et 2.

dont, s'il faut en croire Orose et Zozime, on s'entretenait publiquement dans les Gaules.

Ceux-ci s'en réjouissaient d'autant plus qu'ils abhorraient le nom romain [1] : ils n'avaient point oublié que Constantin livra deux chefs de leurs tribus, Ragaise et Ascaric, aux lions et aux léopards des cirques de Trèves [2]; ils n'avaient point oublié que deux de leurs rois, Marcomir et Sunnon, tombèrent victimes de la politique romaine [3]. On rapportait aussi qu'un roi des Francs étant en Vestphalie, vit en songe un colosse à trois têtes, et que le druide Alrunus expliqua cette vision en disant que ces trois têtes désignaient les trois puissances, des Celtes, des Romains et des Francs, qui devaient

[1] Oros., *Hist.*, l. 8. — Moreau, Disc. 1. et 2 sur l'Hist. de France.

[2] Eumen., *Panegyr. Constant.*, c. 10, 11 et 13. — *Nazraii Panegyr. in Constant.*, c. 16 et 17. — Eutrope, l. 10.

[3] Claudian., l. 1. *de Laudibus*, *Stilic.*, v. 240. — Vales., t. 1, *Hist.* — Buch., l. 12, c. 15.

successivement dominer dans la Gaule [1].

Plus de retard, plus de délai; on met en présence les deux champions de l'épreuve [2]; le bouclier des chefs fait *mugir les sept voix de la guerre* [3]; les Francs vont chercher dans le sanctuaire des forêts les drapeaux qu'on y suspendait en temps de paix [4]: ils teignent leur chevelure avec une liqueur rouge [5]; ils consultent les femmes [6] et font hennir le cheval sacré [7]; ils saisissent leurs javelots, leurs framées, leurs cuirasses faites avec la dépouille des taureaux sauvages [8], trophées héréditaires, groupés à la colonne qui soutient les toits du

[1] Munster, *Cosmogr.*, lib. 1. — Bénéton, Comment. sur les enseignes, p. 44 et 45,

[2] On faisait combattre un citoyen et un captif : l'évènement de ce duel faisait juger du succès de la guerre, *Voyez* Strutt, p. 43.

[3] Macpherson, en ses remarques sur Ossian. — Wormius, *Litterat. runica.*

[4] Tacit., *de Morib. Germ.*

[5] Tacit., *ib.* — Diod. Sicul., l. 5, p. 212.

[6] Tacit., *ib.* — Strutt, Angl. anc. t. 1, p. 247.

[7] Camden's, *Brit.* — Strutt , p. 43.

[8] Montfaucon, Antiq. expl., t. 5, l. 2.

Sicambre. Chaque chef amène avec lui ses dévoués et tous les jeunes gens qui se sont associés à sa fortune pour faire, à certaines conditions, l'apprentissage de la guerre. Ceux qui arrivent les derniers au rendez-vous sont privés d'hydromel [1].

Précédés de Clodion aux longs cheveux, noble successeur des Théodemir et des Pharamond, suivis de leurs familles, de leurs chars [2], de leurs bateaux de cuir [3], de leurs troupeaux, les Francs s'avancent en tumulte vers les bords du fleuve qui les sépare de la Gaule.

Mais c'est surtout dans leurs conquêtes que tout est vraiment prodige et miracle, et que les muses peuvent amplement moissonner sur les pas de l'Histoire.

Quelques tribus de Francs, faiblement ar-

[1] Anseg., capit. l. 3, § 69, *capit. ed. Baluz, ann.* 812, p. 494. Quelquefois les Gaulois punissaient de mort ceux qui arrivaient les derniers. Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 5, c. 54.

[2] Tacit., *de Moribus Germanorum*. — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6.

[3] Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

Un décret solennel de Constantin porte que les empereurs romains ne pouvaient faire aucun traité avec les nations barbares excepté avec les seuls Français [1], tant ces peuples s'étaient rendus redoutables à leurs ennemis.

Plus d'une fois les Francs dépouillèrent la saye guerrière et le ceinturon de cuir pour revêtir la toge des dignités romaines [2]; plus d'une fois leur blonde chevelure se para du bandeau impérial [3]; l'or des chevaliers, la poupre des sénateurs et des patrices, les faisceaux, tout ce que l'empire romain créa pour sa gloire, concourut à celle de nos ancêtres [4].

[1] Chesn., t. 1, p. 219 et 220. — Julian., *Orat.* 2 *ad Const.*

[2] Amm. Marcell., *Hist.*, l. 3 et 15. — Sulpit. Alex., l. 4. Aurel. Vict., *in Cæs.* — Zozim., *Hist.*, l. 2. — Oros., l. 7. — Suidas, *Lexicon*, t. 1. — Idat., *Chron.*

[3] Proculus, proclamé à Lyon en 280; Magnence, proclamé à Autun en 350; Sylvain, proclamé en 355. On sait que le Franc Argobaste fut plus puissant qu'un empereur. *Voyez* Sulpit. Alex., *apud Greg. Turon. Hist.*, l. 2, c. 8. — Crévier, Hist. des Emper. rom. — Laurent Echard, en son Hist. rom.

[4] Bucher., *de Belg. rom.*, l. 10, c. 3, p. 303. —

Le voisinage des Gaules opéra donc une rapide métamorphose parmi les Francs qui, de barbares qu'ils étaient d'abord, purent, dès le cinquième siècle, rivaliser de civilisation avec les Gaulois, presque aussi policés que les Romains à cette époque[1]. Mais cette civilisation, pareille aux aurores boréales qui ne sont point les messagères du soleil, n'annonçait pas encore les siècles brillans qu'après une nuit longue et ténébreuse les descendans des Francs devaient voir éclore; elle n'était que la lueur du flambeau romain qui éclairait presque tout l'univers, mais que bientôt le Nord devait éteindre.

L'entrée des Francs dans la Gaule, sous le règne de Clodion, eût été trouvée digne chez les anciens des hymnes de Pindare et d'Alcée.

Une révélation secrète persuadait aux Francs qu'ils étaient originaires[2] de la Gaule, que

Vales., *Rer. Franc.*, l. 1, p. 34. — Dubouch., Maison royale de France: t. 1, p. 22.

[1] *Voyez* la note 2 du 3[e] récit.

[2] Pausanias, l. 20, p. 843. — Tit.-Liv., l. 5, c. 34.

leurs pères avaient quittée sous la conduite des neveux d'Ambigat [1], et loin de laquelle ils erraient depuis bien des siècles, comme les essaims d'abeilles dont ils adoptaient l'emblème [2].

Ces Francs, ou plutôt ces anciens Gaulois, qui semblent vouloir régénérer l'univers, fondent des colonies sur les bords du fleuve Halys [3], sous les ombrages de la forêt Hercinie [4], peuplent de leur race belliqueuse les glaces

— Audigerius, *in lib. de Franc. Orig.* — Le P. Lacarry, Dissert. publ. en 1677. — Spener, *Notit. Germ. Antiq.*, p. 125. — Chrisit. Brouer Proparascere, *Annal. Trevir.*, p. 17. — Henri Glareau (*apud Schardium*, t. 1, p. 71 *et seq.*)

[1] Sigovèse et Bellovèse. *Voyez* Tite-Liv. *loc. cit.* — Dardelu Dufays, Observ. hist. sur les Gaulois.

[2] Montfauc., Monum. de la Mon. franç., t. 1. — Chiflet, Dissert. sur le tombeau de Childéric.

[3] Justin, l. 25. — Strabo, l. 4 et l. 12. — Suidas, t. 1, p. 464. — Stephan., *de Urb.*, p. 712.

[4] Tit.-Liv., l. 5, p. 34. — Cæs., l. 6, 24. — Pellout., Hist. des Celtes, t. 3, p. 15 et suiv.

du Nord [1] et une partie de l'Asie [2] puis reviennent par les rives du Danube frapper du bout de leur lance aux portes de leur antique patrie.

N'éprouve-t-on pas un intérêt mêlé de surprise en reconnaissant dans ces Francs intrépides, des Gaulois échappés à la servitude et à la corruption où languissaient leurs frères sous les Romains [3]? Ne doit-on pas admirer cette ancienne portion de la patrie, conservée pure et vierge dans les frimas de la Germanie [4], et restée dépositaire de l'indépendance, des vertus primitives de sa race, rapportant ces trésors à la Gaule asservie, et lui rendant les pénates de la liberté qu'elle a sauvés?

[1] Le comte du Buat, Hist. anc. des peuples de l'Europe, l. 2, c. 11. — Petav., *Doctrin. temp.*, p. 614. — Bucher., *de Belg. Rom.*, p. 209.

[2] Strabo, l. 4, p. 187. — Pausan., 19, *Phocid.*, p. 856. — Memm., *in Bibl. Photii*, p. 719.

[3] Salv., *de Gubernat Dei.* — Oros., *Hist.* l. 8. — Sidon. Apoll., *Paneg. Aviti*, v. 246.

[4] Tacit., *de Morib. Germ.* — Bucher, *de Belg. Rom.*, p. 209.

Les circonstances qui accompagnent l'expédition des Francs méritent également l'attention du poète. Il est curieux de voir reparaître à cette époque l'oracle dont parle Censorinus[1] : selon ce dernier, lorsque Romulus jetait les fondemens de sa cité, il vit planer douze vautours sur les rives du Tibre, et les augures observèrent que ces oiseaux étaient le gage assuré de douze siècles de gloire pour l'empire romain[2]. Cet oracle, oublié pendant la prospérité de l'Italie, revint à la mémoire des peuples[3] dans le cinquième siècle, terme des succès promis à cet empire, et les émissaires que Clodion avait envoyés dans cette contrée, répandirent, à leur retour parmi les Francs, ces récits prophétiques[4]

[1] Censorinus, c. 17. — Livius, t. 1. — Aurel. Vict., *de Orig. Roman.*

[2] Censorinus, c. 17. — Aurel. Vict., *ib.*

[3] Censorinus, *ib.* — Sidonius Apoll., *in Paneg. Aviti*, v. 357. — Claudanius, l. *de Bel.*, *Get.*, v. 265. — Coel Rhoding, l. 29, c. 8. — Aurel. Vict., *de Orig. Rom.*

[4] M. Fournel, Etat des Gaules au troisième sciècle, t. 1 et 2.

dont, s'il faut en croire Orose et Zozime, on s'entretenait publiquement dans les Gaules.

Ceux-ci s'en réjouissaient d'autant plus qu'ils abhorraient le nom romain [1] : ils n'avaient point oublié que Constantin livra deux chefs de leurs tribus, Ragaise et Ascaric, aux lions et aux léopards des cirques de Trèves [2]; ils n'avaient point oublié que deux de leurs rois, Marcomir et Sunnon, tombèrent victimes de la politique romaine [3]. On rapportait aussi qu'un roi des Francs étant en Vestphalie, vit en songe un colosse à trois têtes, et que le druide Alrunus expliqua cette vision en disant que ces trois têtes désignaient les trois puissances, des Celtes, des Romains et des Francs, qui devaient

[1] Oros., *Hist.*, l. 8. — Moreau, Disc. 1. et 2 sur l'Hist. de France.

[2] Eumen., *Panegyr. Constant.*, c. 10, 11 et 13. — *Nazraii Panegyr. in Constant.*, c. 16 et 17. — Eutrope, l. 10.

[3] Claudian., l. 1. *de Laudibus*, *Stilic.*, v. 240. — Vales., t. 1, *Hist.* — Buch., l. 12, c. 15.

successivement dominer dans la Gaule [1].

Plus de retard, plus de délai; on met en présence les deux champions de l'épreuve [2]; le bouclier des chefs fait *mugir les sept voix de la guerre* [3]; les Francs vont chercher dans le sanctuaire des forêts les drapeaux qu'on y suspendait en temps de paix [4]: ils teignent leur chevelure avec une liqueur rouge [5]; ils consultent les femmes [6] et font hennir le cheval sacré [7]; ils saisissent leurs javelots, leurs framées, leurs cuirasses faites avec la dépouille des taureaux sauvages [8], trophées héréditaires, groupés à la colonne qui soutient les toits du

[1] Munster, *Cosmogr.*, lib. 1. — Bénéton, Comment. sur les enseignes, p. 44 et 45,

[2] On faisait combattre un citoyen et un captif : l'évènement de ce duel faisait juger du succès de la guerre, *Voyez* Strutt, p. 43.

[3] Macpherson, en ses remarques sur Ossian. — Wormius, *Litterat. runica.*

[4] Tacit., *de Morib. Germ.*

[5] Tacit., *ib.* — Diod. Sicul., l. 5, p. 212.

[6] Tacit., *ib.* — Strutt, Angl. anc. t. 1, p. 247.

[7] Camden's, *Brit.* — Strutt , p. 43.

[8] Montfaucon, Antiq. expl., t. 5, l. 2.

Sicambre. Chaque chef amène avec lui ses dévoués et tous les jeunes gens qui se sont associés à sa fortune pour faire, à certaines conditions, l'apprentissage de la guerre. Ceux qui arrivent les derniers au rendez-vous sont privés d'hydromel[1].

Précédés de Clodion aux longs cheveux, noble successeur des Théodemir et des Pharamond, suivis de leurs familles, de leurs chars[2], de leurs bateaux de cuir[3], de leurs troupeaux, les Francs s'avancent en tumulte vers les bords du fleuve qui les sépare de la Gaule.

Mais c'est surtout dans leurs conquêtes que tout est vraiment prodige et miracle, et que les muses peuvent amplement moissonner sur les pas de l'Histoire.

Quelques tribus de Francs, faiblement ar-

[1] Anseg., capit. l. 3, § 69, *capit. ed. Baluz*, *ann.* 812, p. 494. Quelquefois les Gaulois punissaient de mort ceux qui arrivaient les derniers. Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 5, c. 54.

[2] Tacit., *de Moribus Germanorum*. — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6.

[3] Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

mées, sans cavalerie [1], sans machines de guerre [2], sans discipline, abordent une contrée hérissée de fer; affrontent les triples murailles et les forteresses que Valentinien fit élever sur les rives du Rhin pour rompre les courses des Barbares [3]; attaquent des armées de plus de cent mille hommes, commandées par d'habiles généraux, des armées composées des Romains vainqueurs du monde, et des Gaulois jadis vainqueurs des Romains. Mais aussi qui peut arrêter ceux qui meurent en souriant [4], ceux dont les orateurs Eumène, Nazaire, Libanius, nous ont raconté des choses incroyables, et que Sidonius Apollinaris regardait comme une race supérieure à celle des autres hommes [5]!

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — Agathias., l. 1. — Mézeray, lieu cité.

[2] Tacit., *ib.* — Mézeray, lieu cité.

[3] Amm. Marcell., l. 28. — Zozim., l. 4. — M. Fournel, Etat de la Gaule au cinquième siècle.

[4] Tacit., *de Morib. Germ.* — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6 — Zozim., *Hist.*, l. 1. — Eumen., *in Panegyr. Const.*—Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.*, v. 5.—Liban. Soph., *in orat.* 3 et 10.

[5] Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.*, carm. 5.

Cependant Clodion a franchi le Rhin et traversé la grande forêt qui couvrait une partie du Hainaut et du Brabant [1]. Il pénètre tout à coup dans les murs de Cambrai [2]; il marche brusquement vers Tournay; là des troupes romaines veulent en vain s'opposer à sa course triomphale; il les défait, et entre dans cette ville, où il établit le siège de sa monarchie [3].

Enhardis par leurs succès, les Francs en poursuivent le cours, et soumettent tout le pays situé entre Cambrai et les rivages de la Somme. Un jour, dans l'ivresse de leur triomphe, les Francs, orgueilleux de voir à leur tête un prince aussi vaillant que Clodion, l'élevèrent sur leurs boucliers, après l'avoir, selon leur usage, couronné des fleurs cueillies sur le champ de bataille [4]. Or, ces fleurs étaient

[1] Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 5. — Petau, *Rat. Temp.*, l. 6.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 9. — *Gest. Franc.*, c. 5.

[3] D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 2.—Valois, Lecointre et Bucherius.

[4] *Voyez* Christian de Drutmar dans son commen-

des lis, dont les corolles odorantes brillèrent à la fois sur le front du roi et dans les mains de ses compagnons qui les élevaient à ses côtés dans les airs : sur le fond d'un ciel d'azur se peignit ce trophée glorieux, tel que depuis il devait être reproduit dans l'écu de France.

Les Francs marchent ainsi de victoire en victoire, animés par les hymnes de leurs bardes [1] : comme tous les peuples septentrionaux, ils n'allaient au combat qu'au récit de la gloire de leurs ancêtres.

Les bardes des Francs trouvaient, dans les hauts faits de leurs peuplades, des sujets bien dignes de leurs chants.

Ils racontaient les exploits de Sunnon, fils d'Anténor; de Marcomir [2]; de Ricimer, dont un poète latin vanta les armes d'or, les cour-

taire sur ce verset du chap. 6 de S. Mathieu : *Considerate lilia agri quomodo crescunt, non laborant*, etc.

[1] Tacit., *de Morib. Germ.*, c. 3.—Livius, l. 1, c. 20. —Egin., *Vita Caroli Magni.*

[2] D. Bouq., Rec. des Hist. de Fr., t. 2, préf.

siers superbes et la suite nombreuse [1]; ils rappelaient ou l'expédition de Tarragone qu'ils allèrent assiéger, après avoir hardiment traversé les Gaules, au milieu des légions de Posthume [2], ou la défaite du Romain Quintinius[3], que des historiens comparent à celle de Varus.

Ils apprenaient comment Quintinius poursuivit les Français qui repassaient le Rhin chargés de dépouilles ravies aux plus opulentes cités de la Gaule romaine.

Ils racontaient que ce lieutenant des Césars, s'étant emparé de plusieurs villages abandon-

[1] Sidon. Apoll., en ses Epîtres.

[2] Eusèbe, *Hist. Temp.*, l. 3. — Prosp., l. 7. — Eutrop., l. 9. — Oros., l. 7.—Nazar., *in Panegyr.*— Ce trajet n'ayant point paru possible à Valois (*Rer. Franc.*, l. 1, t. 1, p. 5), ce savant a pensé que les Francs s'étaient rendus par mer en Espagne. L'historien Aurélius Victor donne au contraire la première version. Quoi qu'il en soit, les Francs se rendirent maîtres de l'Espagne, la pillèrent pendant douze ans, et de là passèrent en Afrique, où ils commirent les mêmes désordres.

[3] Sulpit. Alex., *apud Greg. Turon.*, l. 2, cap. 9.

nés, il les livra aux flammes, et planta avec sécurité ses nombreux pavillons en face du ravage étincelant.

Ils représentaient les Francs revenus sur leurs pas à la faveur de la nuit pour gravir les monts élevés qui entouraient le camp des Romains; ils disaient comment, à la lueur de l'incendie et du haut des sommets sourcilleux, ces nouveaux Arminius apparurent tout à coup à l'ennemi consterné, agitant leurs armes flamboyantes et poussant les trois cris de la vengeance.

Ils montraient Quintinius pâle et tremblant, croyant voir sur le rivage lointain l'ombre sanglante du malheureux Varus lui tendre la main pour l'associer à sa honte, et lui indiquer les tertres et l'herbe touffue qui couvraient les ossemens des antiques légions.

Mais de tous les chants que les Francs aiment à accompagner du bruit de leurs lances et de leurs boucliers, il n'en est point de plus propre à exalter leur courage que celui de l'expédition maritime dont nous allons rap-

peler les circonstances héroïques dans la faible ébauche d'un *bardit*, en attendant qu'elles inspirent la poésie lyrique pour être plus dignement transmises.



« Pourquoi t'enorgueillir de ta victoire, « ô Probus? Les Francs sont tombés aux pos- « tes d'honneur ; leurs blessures étaient par- « devant; leurs visages de mort étaient terri- « bles ; ceux qui leur survécurent, accablés « par le nombre et fatigués de carnage, ont « été vaincus par la nature plus que par ton « épée, orgueilleux César ! Redoutant leur « aspect, tu les fis entraîner sur les bords de « l'Euxin [1], et la barrière des mers put seule « tranquilliser ton ame.

[1] Eumen., *Paneg. ad Const.*, c. 18. — Vales., *Rer.*

« Que deviendront ces guerriers abandonnés vers des plages lointaines ? Vont-ils « périr, ces enfans des braves, sur une terre « d'exil et d'oubli ? Non ; ils vont étonner l'univers par leurs exploits : déja saisissant « des navires retenus au rivage [1], ils se lancent avec leurs enfans et leurs compagnes « sur les vagues de l'Hellespont et du Bosphore, et bientôt la Méditerranée accueille « leur flotte aventurière [2].

« La rame et l'épée passent tour à tour dans « leurs mains ; tantôt, hardis matelots, ils font « bouillonner l'onde sur les flancs des nefs « rapides ; tantôt, valeureux combattans, ils « s'élancent sur les rivages habités en poussant le cri de la guerre ; leur francisque fend « les portes des villes, et, fiers du sang qui les

Franc., l. 1, p. 6 et 7.—Tillem., Hist. des Emp., t. 3, Vie de Prob.—Buch., *de Belg. Rom.*, l. 7, c. 2.

[1] Vopisc., p. 289.—Zozime, p. 666.—Bucher., *de Belg. Roman.*, l. 7, c. 2, p. 218.

[2] Eumène, *Paneg. ad Const.*, c. 18.—Eutrop., l. 9.—Orose, l. 7.—Liban., *Orat. ad Const.*—Sidon Apoll., l. 8, *Epist. ad Num.*

« couvre, ils rejoignent leurs navires. Leurs « amantes les accompagnent [1], portant sur « leurs têtes les boucliers de ces héros, char- « gés des trésors conquis comme de vastes « corbeilles que remplissent les moissons de « la guerre. O doux prix de la valeur ! La « beauté jouit de nos exploits, et mêle à des « chants de triomphe les secrètes paroles de « l'amour. C'est ainsi que nos frères parcourent « les côtes de la Grèce et de l'Asie, c'est ainsi « qu'ils paraissent devant la Sicile étonnée [2].

« Reine des champs siciliens, ô toi qui les « domines d'un front noble et majestueux, « ville antique et superbe, Syracuse, Syracuse! « tes palais sont plus beaux que les cabanes des « Sicambres; mais les Sicambres sont maîtres « de tes murs. Les vois-tu forcer tes ports ! « Vois-tu s'agiter leurs panaches élevés [3] ! Vois-

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — Bucher., *de Belg. Rom.*, l. 7, c. 2, p. 218. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 8.

[2] Zozime, *Hist.*, l. 1, p. 666. — Eumène, *in Orat. Gest. Const.* — D. Bouquet, Rec., t. 2, préf.

[3] Tacit., *de Morib. German.*

« tu briller les colliers d'or [1] sur leur poitrine
« plus blanche que l'écume des flots du Vahal!
« Hâte-toi donc d'acheter leur départ en dé-
« posant à leurs pieds ces vases célèbres, ces
« coupes ciselées avec art, et que tu réservais
« pour les joies de l'hyménée ou le festin des
« funérailles, car tu es renommée par tes ri-
« chesses, ô Syracuse, Syracuse!

« Les Francs quittent la Sicile et tournent
« leurs proues vers l'Afrique; ils descendent
« près de Carthage [2] : à leur approche, du
« milieu des ruines s'élève un nuage d'oiseaux
« de proie qui demandent du sang aux maîtres
« de l'épée.

« Montagnes de Calpé et d'Abyla, détroit
« de Gaditan, qu'un demi-dieu ne put fran-
« chir [3], nos héros s'élancent vers vous, et déja

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 3.

[2] Zozime, *Hist.*, l. 1. — Eumen., *ib.*

[3] Les montagnes de Calpé et d'Abyla étaient les colonnes d'Hercule. C'est là que ce demi-dieu borna ses courses. *Voyez Shcol. ad Pindar.*, *Olymp.* 3.—Dion. Perieg., v. 64.—Eustath., *ad Dion.*, *Per.*, 19.

« ils voient l'Océan périlleux bondir avec fu-
« reur. La vague ressemble à un monstre ma-
« rin mugissant autour de nos vaisseaux, prêt
« à les engloutir. Sans crainte à la vue du péril,
« on croirait les Francs sur l'onde familière
« des fleuves de leur contrée; ils dédaignent
« les clameurs de la tempête, et, sifflant un
« air de l'enfance au milieu des noirs écueils,
« ils sourient à la rage des flots.

« Ces vaillans hommes côtoient l'Ibérie et
« les Gaules, sans cesse accumulant autour de
« leurs poupes surchargées les dépouilles des
« peuples vaincus [1]; mais bientôt ils pénètrent
« dans le canal britannique, et, terminant
« enfin leur course immortelle, ils reviennent
« par la Batavie sur le sol natal.

« La patrie, qui déja les pleurait, recon-
« naît de loin ses enfans à leurs marques
« de gloire; elle a fait un signe; soudain cent

[1] Zozime, l. 1, p. 666. — Eumen., *Panegyr. Const.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 67. — Bucher., *de Belg. Rom.*, l. 7, c. 2, p. 218. — Vales., *Rer. Gall.*, l. 1, p. 8.

« bardes célèbrent leurs exploits; la douce « liqueur, composée du suc des fleurs, écume « dans la corne de l'urus, et les flambeaux « résineux éclairent les fêtes joyeuses du re- « tour. »

Tels étaient les exploits que les bardes rappelaient dans leurs chants rémunérateurs, quand les guerriers allaient à l'ennemi.

Cependant les Francs ont couvert les plaines de l'Artois, et ils s'approchent d'Arras qu'ils veulent surprendre [1].

Entre cette cité et les murs de Tervanna est un village que les historiens appellent du doux nom d'Éléna [2] : ce village est bâti sur une colline ; à ses pieds est un vallon charmant arrosé par une petite rivière [3]. C'est là que les Francs ont dressé les tentes du repos ; c'est là qu'ils veulent célébrer les noces d'un

[1] Greg. Turon. *Hist.*, l. 2.

[2] *Vicus Helena*. *Voyez* sur l'emplacement de ce bourg, Valois, *Not. Gal.*, p. 246. — Longuerue, Descript. de la France, t. 2, p. 88.

[3] Sidon. Apoll., *Paneg. Major.*, v. 212-150.

de leurs chefs qui s'unit à une jeune Française [1]. Déja celle-ci, en présence de ses parens, avait adressé à son amant cette formule accoutumée : *Soyez mon maître et mon époux, et moi je serai votre fidèle compagne* [2] ; déja les armes, les coursiers et les bracelets qui composaient la dot [3], avaient été livrés, et le nouvel époux, sans craindre le blâme de la loi [4], pouvait enfin presser la main de celle qu'il aimait.

S'abandonnant au tumulte de la fête, les Francs déposent leurs armes ; les uns dansent à la manière des Scythes [5], en poussant par intervalles des cris simultanés ; les autres pré-

[1] Claud., *in Laudib. Stilic.* — D. Bouquet, Recueil des Hist. de France, t. 2.

[2] Marculfe, *Form.*, c. 17.

[3] Tacit., *de Morib. Germ.*

[4] Une disposition de la loi salique (tit. 35, *de Manu Mulier. non stringenda*) condamnait l'homme qui pressait la main d'une femme à une amende de quinze sous; s'il lui touchait le bras, cette amende était de trente sous, et du double s'il lui touchait le sein, etc.

[5] Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.*

parent le festin et font rôtir le porc et l'urus [1]; ceux-ci luttent en jouant sur le gazon, ou sautent tout nus au milieu des épées; ceux-là accompagnent en chantant le char nuptial que jonchent de fleurs les filles des Sicambres, des Chamaves et des Amasivariens [2]; tous les échos retentissent des cris de l'allégresse, et le rire bruyant éclate le long du rivage.

Fatale sécurité! Aétius, grand-maître de la milice romaine, et qui commandait pour l'empereur dans les Gaules, surprit tout à coup les Francs dans le désordre, et, secondé de Majorien, chef de la cavalerie, il attaqua brusquement l'armée de Clodion.

Les Francs ne purent résister à son attaque imprévue, et leurs bandes mutilées cédèrent une partie de leurs conquêtes [3].

Cependant Aétius craignant de pousser

[1] Strabo, l. 5.—Tacit., *de Morib. Germ.*

[2] Ruinart., *Præfatio ad Greg. Turon.*, c. 6, t. 1. — Du Tillet, p. 1.

[3] Sid. Apoll., *in Pan. Maj.* — Cord., Hist. de Fr., t. 1.

de leurs chefs qui s'unit à une jeune Française [1]. Déja celle-ci, en présence de ses parens, avait adressé à son amant cette formule accoutumée : *Soyez mon maître et mon époux, et moi je serai votre fidèle compagne* [2] ; déja les armes, les coursiers et les bracelets qui composaient la dot [3], avaient été livrés, et le nouvel époux, sans craindre le blâme de la loi [4], pouvait enfin presser la main de celle qu'il aimait.

S'abandonnant au tumulte de la fête, les Francs déposent leurs armes ; les uns dansent à la manière des Scythes [5], en poussant par intervalles des cris simultanés ; les autres pré-

[1] Claud., *in Laudib. Stilic.* — D. Bouquet, Recueil des Hist. de France, t. 2.

[2] Marculfe, *Form.*, c. 17.

[3] Tacit., *de Morib. Germ.*

[4] Une disposition de la loi salique (tit. 35, *de Manu Mulier. non stringenda*) condamnait l'homme qui pressait la main d'une femme à une amende de quinze sous ; s'il lui touchait le bras, cette amende était de trente sous, et du double s'il lui touchait le sein, etc.

[5] Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.*

parent le festin et font rôtir le porc et l'urus [1]; ceux-ci luttent en jouant sur le gazon, ou sautent tout nus au milieu des épées; ceux-là accompagnent en chantant le char nuptial que jonchent de fleurs les filles des Sicambres, des Chamaves et des Amasivariens [2]; tous les échos retentissent des cris de l'allégresse, et le rire bruyant éclate le long du rivage.

Fatale sécurité! Aétius, grand-maître de la milice romaine, et qui commandait pour l'empereur dans les Gaules, surprit tout à coup les Francs dans le désordre, et, secondé de Majorien, chef de la cavalerie, il attaqua brusquement l'armée de Clodion.

Les Francs ne purent résister à son attaque imprévue, et leurs bandes mutilées cédèrent une partie de leurs conquêtes [3].

Cependant Aétius craignant de pousser

[1] Strabo, l. 5.—Tacit., *de Morib. Germ.*

[2] Ruinart., *Præfatio ad Greg. Turon.*, c. 6, t. 1. — Du Tillet, p. 1.

[3] Sid. Apoll., *in Pan. Maj.* — Cord., Hist. de Fr., t. 1.

dans leurs derniers retranchemens des ennemis dont il connaissait l'intrépidité; voulant d'ailleurs marcher sans retard aux autres guerres que l'empire d'Occident avait à soutenir, résolut de conclure une trève avec les Francs. Ceux-ci restèrent en possession de Cambrai et de Tournai; mais leur humeur guerrière les appela bientôt hors de l'enceinte de ces villes pour réparer l'échec qu'ils avaient éprouvé[1].

[1] Fredeg., *Chron. Hist. Franc.*, l. 1. — Roric., l. 1. — Marian. Schot., *Chron.* — Aim., l. 1, c. 6.

QUATRIÈME RÉCIT.

LES BARBARES.

Si l'on en croit Procope et Sozomène[1], de jeunes Huns, chassant sur les bords du Palus Méotide et poursuivant avec ardeur une biche blessée, traversèrent avec elle un grand lac au-delà duquel leurs pères n'avaient point imaginé d'autres climats. Ces sauvages explorateurs d'un autre univers découvrirent, sur la rive opposée, des forêts, des plaines et de loin-

[1] Sozom., *Hist.* — Procope, Hist. mêlée. — Muratori, *Annali dell' Italia*.

tains horizons; ils y guidèrent leur famille, qui, semblable au premier anneau d'une chaîne sans fin, attira bientôt après elle toute la tribu, puis toute la nation, puis toutes les races confuses des barbares. Ils abandonnèrent le pays où les pressait une excessive population, et vinrent par le chemin indiqué au milieu des provinces de l'empire[1].

Mais l'effroi que causa l'irruption des Huns redoubla tout à coup lorsque, du sein de ce peuple innombrable et féroce, l'Europe consternée vit sortir un homme dont le nom, vingt siècles après lui, devait encore inspirer de l'épouvante.

Attila, après avoir assassiné son frère Bleda pour régner sans partage; après avoir vaincu tout l'Orient, humilié trois empereurs, soumis plus de trente nations et plus de six cents villes[2],

[1] Procop., *de Bell. Goth.*, c. 1. — Orose, *Hist.* — Zoz., *Hist.* — Prisc. Rhetor, *inter Excerpt. de Legat.*, p. 33.—Jornandès, *de Rebus Get.* — Salvien, *de Gubernatione Dei.*

[2] Jornandès, *de Reb. Get.*—Priscus Rhetor, ib. — Isid., *Hist. Goth. apud Labbeum*, t. 1.

Attila s'avança vers les Gaules où régnait Mérovée, successeur de Clodion; et c'est ici que notre histoire découvre un sujet vraiment épique.

Elle nous ouvre la demeure des Césars, et nous montre sur le trône d'Occident l'indolent Valentinien s'abandonnant à la mollesse et aux voluptés de Rome corrompue[1]. Là s'exhalent les parfums de l'Arabie; la flûte et la lyre accompagnent les vers de Properce et d'Ovide; de belles esclaves, le sein paré des roses de Tibur, chantent les airs milésiens, en versant le Falerne dans des coupes de saphir, aux convives couronnés de lierre.

Interrompant ces fêtes, un favori du monarque lui apprend que les envoyés de plusieurs nations, le front pâle et couvert de sueur, descendent de leurs coursiers vers les portiques du palais[2].

[1] Priscus Rhetor, *ib.*—Muratori, *Annali dell' Italia.* —Gibbon, *Decline and Fall of the Roman. Emp.*, t. 6, c. 34 et 35.

[2] Prisc. Rhetor, *inter Excerpt. Legat.*, p. 33-76.

Valentinien se rend au Sénat, accompagné des grands de sa cour. Les ambasseurs de Marcien paraissent les premiers devant lui, et font la peinture des malheurs de l'Orient qu'envahit Attila, ils dépeignent l'Illyrie fumante de carnage [1], ses cités en proie à l'incendie ; la Dardanie et la Thrace livrées aux cruautés du barbare ; les murs de Naisse et de Singido s'écroulant devant lui sur leurs citoyens expirans [2]. Ils comptent soixante-dix villes de l'empire d'Orient détruites par ses soldats [3] ; ils représentent la cour de Constantinople éperdue et tremblante aux approches de l'armée terrible, et demandent, au nom du successeur de Théodose, de prompts secours à l'empereur Valentinien.

On voit entrer ensuite l'ambassadeur des provinces germaniques ; il apprend qu'Attila,

[1] Priscus, *Gothor. Hist.*—Procope, *de Ædific.*, l. 4, c. 5. — Gibbon, t. 6, c. 34.

[2] Jornandès, *ib.*—Gibbon, l. 6, c. 34.

[3] Prosper-Tyro dit positivement : *Septuaginta civitates deprœdatione vastatæ.*

après avoir traversé, comme un torrent, la Macédoine et la Thessalie, jusqu'au détroit des Thermopyles; après avoir renversé les légions romaines que commandait Anargis, et saccagé de vastes pays [1], s'avançait vers l'Ister, menaçant la Germanie qui attendait de prompts secours de Valentinien.

A cet envoyé succèdent les députés de la Gaule, qui racontent qu'Attila, vainqueur des peuples du Nord, paraissait sur les bords du Rhin, et que, pour franchir le fleuve, ses guerriers creusaient en nacelles les arbres de la forêt Hercinie [2].

Un dernier ambassadeur paraît: c'est l'ambassadeur d'Attila lui-même [3]. Une fois déja cet envoyé, chargé d'un message insultant pour l'empereur d'Orient, lui avait dit : *Attila, mon maître et le tien, t'ordonne de pré-*

[1] Prisc., *ib.*—Jornandès, *de Reb. Geticis.*—Procop., *de Bello Gothor.* — Mézeray, lieu cité.

[2] Sidon. Apoll., *in Paneg. Aviti*, v. 319.

[3] Priscus Rhetor, *inter Excerpt. de Legat.*, p. 39.— Gibbon, l. 6, c. 35.

parer sans délai un palais pour le recevoir[1]. Maintenant il ose apporter au sein de Rome les lois et les menaces de ce conquérant. Au nom du fils de Mundzuk, il demande la main d'Honoria, sœur de Valentinien, ainsi que les trésors qui doivent être le partage de cette princesse [2].

Cependant le Sénat délibère, et plusieurs voix proposent de livrer Honoria à l'envoyé du roi des Huns [3].

Mais Aétius, grand-maître de la milice romaine, sent fermenter dans son cœur l'orgueil de ses victoires; plein d'une noble indignation, il se lève et s'écrie : « Dieu du « Tibre, souvenirs du Capitole, manes des « Fabius, des Scipion et des Paul-Émile, « laisserez-vous la maîtresse du monde s'hu- « milier ainsi devant un barbare, et rece-

[1] Gibbon, t. 6, c. 35.

[2] Priscus, *loc. cit.* — Mézeray, lieu cité.

[3] Cette princesse avait envoyé un anneau à Attila dont elle était éprise. *Voyez*, sur les aventures d'Honoria, Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 42, p. 674.—Prisc., p. 39 et 40.—Prosper, *Chron.*

« voir des lois ou des fers après en avoir
« donné si long-temps aux plus superbes monarques ! Nos légions sont dispersées ; mais
« le nom de Rome n'est-il pas une puissance !
« Seul, je descendrai dans les Gaules, j'irai
« trouver les Francs que j'y vis établir, et
« dont j'éprouvai l'étonnant courage : s'ils
« combattent contre Attila, c'est à lui seul
« à trembler. »

Valentinien approuve le discours d'Aétius, et ce héros se dispose à franchir les Alpes.

Voyez plus loin la grande figure d'Attila : il vient, il avance, il traverse le Rhin, conduisant sa formidable armée dont le dénombrement fournirait de grandes beautés épiques au poète habile qui s'emparerait d'un pareil sujet.

Et d'abord les Huns, peuple hideux et basané, dont les cheveux tressés ressemblent à de longs serpens[1] : au fond de leurs bruyans carquois sont les petites pierres blanches ou

[1] Jornandès. *de Reb. Get.*—Fortunat., *Carmin.*

noires avec lesquelles ils conservent le souvenir de leurs jours tristes ou fortunés. Attila paraît au milieu d'eux : ce roi, qui se faisait appeler le fléau de Dieu, en ajoutant que l'herbe ne croissait jamais où son cheval avait passé [1]. Ses traits sont difformes, son front cicatrisé est couvert d'un casque d'or; il tient la merveilleuse épée qu'il se vante d'avoir reçue du Dieu de la guerre: long-temps elle fut égarée; mais un pâtre, suivant la trace sanglante d'une génisse blessée [2], trouva ce fer dans la bruyère, et le rapporta au roi des Huns, qui le révère comme le talisman de la victoire.

Après les Huns, on distingue les Vandales, encore sanglans des massacres d'Hyppone et de Carthage [3]; les Quades, les Hérules, peu nombreux, mais presque tous du sang royal, et

[1] Gibbon, t. 6, ch. 35, p. 356.

[2] Jornandès, *de Reb. Geticis*, c. 35, p. 652.—Prisc., *Hist. Goth.*—Gibbon, t. 6, ch. 34.

[3] Isid., Hisp., *Hist. Goth.*— Moreau, premier Disc. sur l'Hist. de France, p. 279.

les plus féroces de tous les peuples barbares[1]; tous les cinq ans, ils envoient un message dans l'autre monde pour porter de leurs nouvelles aux héros trépassés; les Marcomans, les Bructères, ceux qui habitaient les extrémités de la Germanie, où ils croyaient entendre, dans les brises du soir et les murmures des flots, le bruit que faisait le char du soleil en se plongeant dans les mers[2]; les Pannoniens, les Sarmates qui boivent avec délices le sang de leurs coursiers et le lait de leurs chèvres; chez eux, les jeunes filles ne se marient pas avant d'avoir tué un ennemi dans les combats[3]. Viennent ensuite les Æstiens, dont les amantes portent des colliers et des couronnes d'ambre[4]; les nations des rives du Tanaïs, du Licus, du Borysthène, fameux par ses

[1] Procop., *Bell. Pers.*, *Vand.*, *Goth.*—Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. 1, l. 13, p. 333.

[2] Tacit., *de Morib. German.*, 44-45.

[3] Herod., l. 4. c. 516.—Vales., *Exc. ex Nicol. Damasc.*, p. 516.—Pelloutier, t. 1, p. 25.

[4] Wulfstan, Peripl., *ad Cal. Sched. Arii*, p. 20.

beaux pâturages; de l'Hypanis, que la fontaine Exampée corrompt par l'amertume de ses eaux. Là marchent les guerriers de la Chersonèse taurique, de la Colchide, et presque tous ceux des rives de l'Euxin et de la mer Caspienne [1]; les peuples du Caucase, montagne immense dont les sommets de granit sont toujours couverts de neige, tandis que ses flancs étalent les richesses de la nature : là marchent aussi ceux qui poursuivaient le cerf sur les hauteurs du Pangée et de l'Orbélus; ceux qui faisaient voguer les bateaux du pêcheur sur le Tibisis et le Noès; et tous les habitans de la Transylvanie et de la Mésie européenne, dont les vallées, du côté de l'Ister, sont si délicieuses par la douceur de l'air, la fécondité du sol, et où le voyageur trouve à toute heure une hospitalité patriarcale.

Les Roxolans s'avancent sur de rapides traî-

[1] Jornandès, *de Reb. Get.*— Procop., *de Bell. Goth.* — *Script. Rer. Ital.*, t. 1.

neaux attelés de quatre chiens vigoureux. L'ardeur et la vitesse de ces animaux fidèles est si grande, que leurs poils prennent une teinte rougeâtre; leur sang, allumé par la course se porte avec impétuosité vers la surface de leur corps fumant de sueur[1]; ils ressemblent à des Cerbères qui ont rompu la chaîne infernale.

On reconnaît encore dans cette armée l'antique Massagète, suspendant son carquois au char de son amante pour lui déclarer son amour; les Trauses pleurant sur ceux qui naissent, et se réjouissant à la mort de leurs proches[2]; on y voit les Galindes, les Fennis, qui vivaient dans la pauvreté; les Venèdes, dormant sur le tombeau de leurs pères, pour avoir des conseils et des songes inspirateurs.

Autour d'Attila, roi des rois, se rangent des

[1] Ruche d'Aquit., n° 10, 15 nov. 1817, p. 396.

[2] Solin., c. 15, p. 214. — Strabo, l. 11, p. 790. — Plut., *de Audiend. Poetis*, p. 36. — Clement. Alex., *Stromat.*, l. 3, p. 517. — Val.-Max., l. 1, c. 6, n° 12, p. 59.

chefs célèbres par d'affreux succès. Entre eux tous se distingue Genseric, digne émule du roi des Huns[1]; on le vit, le fer et la flamme à la main, monter sur sa flotte nombreuse en disant à son pilote: « Conduis-moi vers « les nations que Dieu veut punir[2]. » Fatal arrêt que subirent la Sicile, l'Afrique et l'Ibérie, dont Genseric fut l'impitoyable vainqueur !

On remarquait aussi Valamir et Théodemir tous deux rois des Ostrogoths, et le féroce Ardaric, monarque des Gépides.

Cette armée, composée de plus de sept cent mille combattans[3], se répand dans les Gaules effrayées; déja les villes de Trèves, de Metz, de Reims d'Auxerre ne sont plus que des débris. Si une place forte ose résister, Attila fait égorger, sous ses murs, des milliers de malheu-

[1] Jornandès, *de Reb. Get.*—Isidor., *Hist. Gothor.*

[2] Isidor., *ib.*—Moreau, premier Disc. sur l'Hist. de France, p. 269.

[3] Jornandès, *de Rebus Geticis*, c. 36-42, p. 652-672. — Gibbon, t. 6, ch. 35.

reux; bientôt la garnison, ne respirant plus qu'un air infecté par tant de cadavres, quitte son refuge et vient tomber sous l'épée des barbares [1].

O noble dévoûment des premiers chrétiens! ô miracle de l'Église dans sa pureté primitive! Voilà que de saints pasteurs, touchés des malheurs de la patrie, espèrent fléchir le cruel roi des Huns [2].

Les Gaules admiraient alors l'éloquent Salvien, ce Jérémie d'un siècle désastreux [3], Prosper, Paulin, Sidonius Apollinaris [4]. Ces poètes sacrés desservaient le culte du Seigneur, et en agitant les parfums de l'encensoir devant

[1] Jorn., *ib.*—Paul Diac., l. 5.—Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1.—Gibb., t. 6, ch. 35.

[2] *Voyez*, sur ce dévoûment, le Recueil des Hist. de France, t. 1, p. 644, 645, 649; t. 3, p. 369, et surtout la vie de saint Loup, *ap. Sur.* 19 *jul.*

[3] Salvien, *de Gubernatione Dei.*—D. Rivet, Histoire littér. de la France, t. 2.

[4] Sidonius, contemporain d'Attila, était tellement frappé du règne de ce monarque célèbre, qu'il avait eu l'envie d'en écrire l'histoire. Sid. Apoll., l. 8, *epist.* 13, p. 246.

le tabernacle, ils chantaient les vers qu'ils composaient à la louange de l'Éternel, semblables aux enfans de Lévi, dont le sistre charmait les hauteurs d'Éphraïm et de Gelboé.

Vêtus de robes blanches, ils prennent le chapelet de corail et la lyre d'or, qu'ils couronnent d'olivier, et se rendent sans escorte dans le camp d'Attila [1]. On voyait régner à la fois dans ce camp bizarre, et la simplicité des Tartares et la magnificence des cours de l'Indostan [2]. Sous des tentes d'argile et de bois s'entassaient confusément la vaisselle d'or, des vêtemens de soie, des armes enrichies de pierreries, et des ornemens d'un prix inestimable [3].

Attila, dédaignant ce luxe et ces parures, les abandonnait à ses guerriers [4]. Une autre pompe se faisait remarquer dans sa hutte couverte de chaume. Vingt rois tremblans de-

[1] *Vita sancti Lupi.* Fleury, Hist. eccl., t. 6, l. 27.
[2] Gibbon, t. 6, c. 34, p. 297, trad. fr.
[3] Prisc. *Excerpt. de Legat.*, p. 49-70.
[4] Prisc., p. 55.—Gibbon, lieu cité, p. 264.

vant lui, attendaient ses ordres dans une humble contenance [1]; vingt ambassadeurs, venus de l'Orient et de l'Occident, déposaient les tributs et les hommages de leurs maîtres aux pieds de ce roi des Huns, leur maître à tous, ou plutôt leur véritable maître était le roi des Huns [2].

Des rhéteurs, des sophistes, des poètes l'entouraient, et lisaient à haute voix des relations ou des vers sur ses victoires [3]. A cette lecture, les chefs sentaient redoubler leur bravoure, et les vieillards pleuraient de ne pouvoir plus partager les périls de la guerre [4]. On remarquait dans le camp des Huns des citoyens de toutes les nations, tous les costumes, tous les usages, toutes les religions, toutes les langues, et cette image de l'univers était là pour attester la puissance et former la cour d'un seul homme [5].

[1] Jornandès, *de Reb. Get.*—Gibb., lieu cité.

[2] Prisc., p. 49-70. — Montesq., Grand. et Décad. des Romains, ch. 19.

[3] Prisc., *ib.*—Gibb., lieu cité, p. 302.

[4] Gibbon, t. 6, ch. 34, p. 303.

[5] Prisc., *Excerpt. de Legat.*, p. 61.

Autour du pavillon d'Attila, étaient les bains de son favori Ognesius [1], et les appartemens séparés de ses femmes. Celles-ci, environnées de courtisans, écoutaient un jeune esclave jouer du luth, tandis qu'assises autour d'elles sur de riches tapis, des filles charmantes, qui pour la plupart étaient des princesses traînées en servitude, brodaient les tuniques et les manteaux des guerriers [2].

Lorsqu'Attila sortait ou rentrait dans son camp, l'essaim de ses belles épouses accourait à sa rencontre. Les unes, formant une double haie, suspendaient un long voile blanc en forme de dais au-dessus du monarque suprême, et les autres dansaient devant lui et chantaient ensemble des vers à sa louange [3].

Les héros du christianisme sont introduits : ils trouvent Attila près du seuil de sa cabane, assis sur une escabelle de bois, rendant la justice à ses peuples, et traitant avec hauteur

[1] Gibb., lieu cité.
[2] Prisc., p. 49-70.—Gibb., p. 298.
[3] Gibb., t. 6, ch. 34, p. 300.

les monarques dont les yeux baissés craignaient de se lever sur son éclatante majesté [1]. S'arrêtant devant lui, ils entonnent l'hymne de la paix et les cantiques de la clémence. Le Scythe et le Sarmate s'attendrissent aux accens des Orphées gaulois : Attila lui-même est subjugué par leurs touchantes prières [2].

Émū par ces pieux pontifes, Attila leur accorde le salut de la ville de Troye et des champs voisins [3]; puis, se détournant des lieux qu'épargne sa rage, il conduit son armée vers les bords de la Seine.

Non loin de Lutèce, dans les prés que domine le mont Valérien et que couvrent les réseaux de l'anserina, Geneviève, simple bergère, faisait paître ses moutons; c'est là qu'assise à l'ombre d'un tremble, sur les bords

[1] Pricс., *ib.*— Gibb., lieu cité. — Montesq., Grand. et Décad. des Romains, ch. 19.

[2] *Vita sancti Lupi*, *apud Sur.* 19 *jul.*—Fleury, Histoire ecclés., t. 6, liv. 27, p. 374.

[3] *Vita sancti Lupi*, *loc. cit.*— Fleury, Hist. ecclés., t. 6, l. 27, p. 374.

du fleuve aux cent détours, la vierge de Nanterre apprenait à aimer Dieu en contemplant ses ouvrages : un amour divin, une sorte d'inspiration céleste se peignaient dans ses yeux d'azur, et révélaient en elle un être surnaturel [1].

Combien de fois, tandis que les filles de Lutèce, le front paré de roses champêtres et s'abandonnant aux plaisirs de leur âge, dansaient en cercle dans la forêt qui couvrait les ruines du temple d'Isis [2], ou faisaient voguer leurs radeaux vers les îles des Treilles et du Pasteur [3] : combien de fois Geneviève, jeune comme elles, pénétra dans la prison obscure ou dans l'hospice infect pour consoler ou pour guérir [4] ! Qui nous la présentera sortant de ces murs ténébreux, belle de ses larmes et de sa généreuse douleur, pareille à l'astre ti-

[1] *Vita sanctæ Genovefæ, apud Boll.*, 3 *jan.*

[2] Delamarre, traité de la Police, t. I.

[3] Tableau hist. et pitt. de Paris, par M. M***.

[4] *Vita sanctæ Genovefæ, ap. Boll.*, 3 *jan.*—Bourdaloue, Panég. de sainte Geneviève.

mide qui sort des flancs d'un sombre nuage, et répand sur la nature enchantée la sérénité de sa lumière? Il n'était point de souffrance qui ne cédât à l'efficacité de ses prières; l'idolâtre l'appelait le génie de l'espérance ; le chrétien croyait voir en elle l'épouse du Seigneur.

A l'approche d'Attila, les Parisiens, saisis d'effroi, veulent déserter leurs remparts et se réfugier dans les bois [1] : Geneviève les engage à rester, et leur promet le secours du Tout-Puissant.

Cependant le printemps embellissait nos climats[2]; le charme de cette saison, joint au merveilleux du sujet , autoriserait le poète à adopter la fiction suivante , qui ne serait au surplus qu'une tradition historique vue à travers le prisme de la poésie.

Les esprits aériens , les séraphins aux cheveux d'or, à qui le Créateur confia les urnes

[1] *Vita sanctæ Genovefæ.* — Fleury, Hist. ecclés., t. 6, l. 27, p. 373.—Bourdaloue, lieu cité.

[2] Toutes les chroniques disent qu'Attila ravagea une partie de la France les jours de Pâques.

de la rosée pour les épancher sur les bocages et les prairies, descendent vers la Seine, émaillent de fleurs son rivage, objet constant de leurs soins régénérateurs ; ils aperçoivent, au lever de l'aurore, la vierge de Nanterre agenouillée à l'autel de gazon [1] qu'elle avait élevé sous les saules de ce hameau, et implorant le Très-Haut en faveur de Lutèce. Ils portent dans le ciel les prières de la fille des champs, mêlées au parfum des fleurs ; alors Dieu proclame ses desseins sur la ville immortelle, et ordonne aux esprits célestes de la cacher à la fureur d'Attila. Aussitôt les chérubins descendent de l'empirée, qu'ils semblent entraîner avec eux ; ils abaissent dans leur chute des nuages de pourpre et d'azur, et en composent un voile radieux dont ils couvrent les murs parisiens. Attila passe près d'eux, ne croyant voir qu'un vague horizon.

Aétius paraît sur les rives du Rhône, et convoque par ses hérauts les rois des Francs, des

[1] Boterays, *loc. cit.*

Visigoths, des Bourguignons, des Alains, des Suèves, et de plusieurs autres peuples qui habitaient les Gaules [1]; la ville d'Arles les a rassemblés; le grand-maître de la milice romaine, après leur avoir exposé les dangers de la patrie commune, les engage à abjurer leurs ressentimens passés [2] et à se liguer contre Attila. On applaudit à ce discours; Aétius est proclamé général de la confédération. Alors de rapides messagers se passent de main en main un flambeau allumé, et traversent en l'agitant les nombreuses cités de la Gaule, pour y donner le signal de la guerre.

Le festin de l'alliance se prépare; car ce n'était qu'à table que les nations celtiques et gothiques concluaient leurs traités [3]: les chefs

[1] Jornandès, *de Reb. Geticis*, c. 36.—Sidon. Apoll., *in Panegyr. Aviti*, 328. — Rec. des Hist. de France, t. 2, p. 23.

[2] Forcatulus, *de Gall. Imp.*, l, 5, p. 333. — Dubos, lieu cité.—Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 2, l. 4.

[3] Cæs., *de Bell. Gall.* — Tacit., *de Morib. German.*, —L'abbé Lebeuf en ses divers écrits sur l'Histoire de France.

y prennent place, chacun selon sa puissance et sa valeur.

A côté d'Aétius brille Mérovée, plein de la majesté que le rhéteur Priscus loua dans ce prince qu'il vit à la cour des Césars [1]; sa longue chevelure, sa chlamide parsemée d'abeilles [2], la hache des Marcomir et des Ricimer, annoncent qu'il est le monarque des Francs. On racontait que sa mère, se baignant dans un golfe écarté, fut surprise par un dieu marin [3], et que ce beau Sicambre était le fruit d'un commerce merveilleux.

Près de Mérovée paraît Théodoric, roi des Visigoths et vainqueur de Litorius; il règne sur l'opulente Occitanie [4]; c'est dans Tolosa qu'il a fondé son trône. La barbe et la chevelure de ce monarque étaient en désordre; à son bras pendait une chaîne pesante, qui lui rappelait le serment de venger sa fille chérie:

[1] Priscus Rhetor, *inter Excerpt. de Legat.*

[2] Montfaucon, Monum. de la Monarch. franç., t. I. — Chiflet, Dissert.

[3] Fredeg., *Epitom.*

[4] Isid. Hisp., *Hist. Goth.*—Procop., *de Bell. Goth.*

il l'avait unie au fils de Genseric, et ce dernier, après avoir mutilé les traits de cette princesse, la fit reconduire à son père.

Le jeune Thorismond, héritier de la puissance de Théodoric, consolait son cœur paternel par une grande piétié filiale [1].

On remarquait encore le duc des Saxons, le chef des Armoriques [2], et deux rois terribles par leur taille ainsi que par leur armure : l'un était Gondicaire, roi des Bourguignons, qui déja trempa son glaive dans le sang des Huns, lorsqu'avec trois mille guerriers il immola sur les rives de la Moselle plus de dix mille de ces barbares : le second était le sombre Sangibanus, roi des Alains, établis non loin d'Orléans; ce dernier lié par un pacte secret avec Attila, médita dès lors la trahison et les complots[3]. Tels étaient les chefs de l'armée d'Aétius.

[1] Procop., *de Bell. Goth.* — Isid., *Hist. Goth.* — Jornandès, *de Reb. Getic.* — Mézeray, lieu cité.

[2] ornandès, *ib.*—Dubos, Histoire crit., lieu cité.— Moreau, Disc. sur l'Hist. de France.

[3] Jornandès, *ib.*—Prosp. Tyronis, *Chronic.*—*Idataii Chronic.*—Mézeray, lieu cité.

Quand au milieu de l'allégresse de ces guerriers, au milieu de leurs chants de gloire, on s'étonne du farouche silence de Sangibanus. Gondicaire l'accuse de perfidie; la querelle s'échauffe entre ces deux chefs, qui se jettent le gage du combat.

Cependant les remparts d'Orléans allaient s'écrouler sous les efforts du roi des Huns [1]; lorsqu'Aignan monte sur une tour élevée pour implorer l'Éternel : à peine a-t-il achevé sa prière qu'une grande poussière obscurcit l'horizon; bientôt il voit le nuage qu'elle formait étinceler de l'éclat des armes; alors il reconnaît à leurs enseignes les sauveurs de la Gaule; d'une voix inspirée il les annonce à ses concitoyens qui, pleins d'une ardeur nouvelle, combattent au milieu des ruines et des flammes [2]. En vain la baliste a renversé les remparts; les assiégés sont des remparts nouveaux; mais la mort éclaircit leurs rangs, et leurs foyers ont peu de défenseurs.

[1] *Vita S. Aniani*, *ap. Sur.* 17 *nov.*

[2] Greg. Turon., Hist., l. 11, c. 7. — *Vita S. An.*, *loc. cit.*

Mais Aétius, accourant avec l'élite de ses troupes, entre en même temps qu'Attila dans les murs d'Orléans; une lutte horrible s'engage dans l'enceinte de la cité, dont les rues se remplissent de sang [1].

Expulsé d'Orléans, le roi des Huns rallie son armée et la conduit vers la Champagne [2].

Les confédérés de la Gaule poursuivent l'armée d'Attila, et l'atteignent sur les rivages de la Marne [3]. Jornandès rapporte qu'au milieu des champs catalauniques, on voyait une éminence qui les dominait, et près de laquelle coulait un ruisseau : les deux armées veulent s'emparer de ce poste avantageux, elles envoient de part et d'autre des guerriers intrépides, qui, gravissant des deux côtés opposés, se rencontrent tout à coup sur le som-

[1] *Vita sancti Aniani*, *loc. cit.* — Sidon. Apoll., l. 8, *epist.* 15, p. 246.

[2] *Idatii Chron.*—Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 36-37. — Gibb., t. 6, c. 35.—Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 47. —Mercure de France, avril 1753.

[3] Baugier, Mém. hist. sur la Champagne, t. 1, p. 260 261, 262, 263.—Dubos, lieu cité.

met; alors ils poussent jusqu'aux nues des cris redoublés, tant pour s'enhardir que pour intimider leurs ennemis; cris terribles qui, selon nos annales hyperboliques, renversèrent des oiseaux étouffés dans les airs, et troublèrent dans son vol élevé l'aigle qui avoisinait le soleil.

La mêlée et la confusion remplissent l'espace étroit; le sang ruisselle sur les flancs de la colline. Le géant Widimir, à qui le roi des Huns a confié cette attaque, aperçoit parmi ses adversaires le jeune Thorismond[1] qui les commandait; l'insultant du geste et de la voix, il l'appelle à un combat singulier: ces deux chefs s'attaquent sur le plateau de la montagne, théâtre élevé où leur fureur se déploie à la vue des deux armées.

Widimir tombe comme un pin de la Norwège, et les bataillons de Toulouse applaudissent.

Cependant un accident imprévu redouble

[1] Jorn., *de Reb. Getic.* — Dubos, lieu cité, l. 2. — Gibb., t. 6, c. 35, p. 242. — Baugier, t. 1, p. 266 et 267.

l'horreur du carnage : on sait que les Celtes creusaient des grottes profondes pour en faire leurs demeures, leurs temples, et plus souvent leur sépulture ; plusieurs parties de la France offrent encore beaucoup de ces réduits souterrains, que le peuple crédule regarde comme l'ouvrage des fées [1]. Sous la montagne que foulaient tant de guerriers, s'étend une de ces vastes catacombes où étaient entassés les ossemens de quelques générations celtiques : tout à coup la voûte s'écroule sous le poids des combattans ; mutilés, sanglans, ils remontent à travers les décombres et les vapeurs du funèbre abîme.

Les mânes, ainsi troublés dans leur sépulcre détruit, semblent se mêler au combat, qui se renouvelle plus terrible sur les bords du gouffre, tombeau dévorant ouvert à tant de funérailles. Enfin Thorismond reste vainqueur [2], et les braves, l'élevant sur le bou-

[1] On en voit encore aux environs de Langres. *Voyez* ce qu'en disent Laureau, de Caylus, Montfaucon, etc.

[2] Jornandès, *de Reb. Getic.*—Gibb., t. 9, ch. 35.

clier, le portent en triomphe vers son père : Théodoric compte avec orgueil les plaies du héros, et presse sur son cœur ce noble héritier de sa gloire.

Mais en ce jour tous les pères ne sont point heureux : Mérovée gémit sur l'absence de son fils Childéric; ce prince, qui suivait les phalanges des Sicambres, s'étant égaré dans une marche nocturne, avait été surpris par les ennemis [1].

Quelques Sarmates, placés en embuscade, tuèrent sa garde et le conduisirent dans leur camp pour le sacrifier en l'honneur de leurs dieux féroces [2]; ils arrivèrent au lever de l'aurore sous les tentes des Roxolans. La jeune Néliska, prophétesse de ces peuples, sortait alors de l'enceinte guerrière; assise sur un char attelé de taureaux, elle allait, accompagnée des prêtres et des chefs, inter-

[1] Greg. Turon., *Episc.*, *Hist.* l. 2, c. 12.— Fredeg., *Schol.* 10.—Mézeray, Hist. de France av. Clovis, t. 2.

[2] Northern., *Ant.*, v. 1, c. 7, p. 134. — Spéed., *Chron.*—Camden's *Brit.*

roger le vol des oiseaux sur le succès de la guerre [1].

Elle aperçoit le fils de Mérovée; elle admire sa taille élégante, sa jeunesse, sa grace et sa royale chevelure, qui se divisait sur son front et tombait en longs anneaux sur un cou d'une blancheur éclatante [2].

Occupée de cette douce image, elle ne donne plus que des soins distraits au sacrifice, et le ciel n'a déja que sa seconde pensée.

Elle apprend que les Sarmates s'assemblent pour délibérer sur le sort de leur captif; comme femme, comme prêtresse, elle a droit d'entrer au conseil [3] : elle y paraît au moment où l'on prononçait un arrêt de mort; alors elle jette un cri d'effroi, et, d'une voix animée, elle s'écrie :

« J'ai consulté les dieux : le meurtre d'un « homme désarmé les offense. Ce n'est pas le

[1] Tacit., *de Morib. German.*

[2] *Voyez* le portrait de ce prince, trouvé dans son tombeau, et conservé à la Bibliothèque royale.

[3] Tacit., *de Bell. German.*—Pelloutier, Histoire des Celtes, t. I.—Jornandès, *de Reb. Geticis.*

« sang répandu, c'est la victoire qui seule
« plaît à ces dieux, amis de la valeur géné-
« reuse, et leur courroux tombera sur le lâ-
« che dont la main égorgera l'être sans dé-
« fense. »

La frayeur et l'amour exaltent les traits de Néliska, et les chefs la croient inspirée par un génie. Déférant à ses avis, ils décident qu'on fera combattre Childéric avec un guerrier, pour que sa défaite ou son triomphe apprenne s'il est abandonné ou protégé du ciel [1] : si le captif succombe, il périra; mais s'il est vainqueur, il sera libre et donnera sa chaîne à son adversaire.

Cet arrêt n'a point rassuré le cœur de la belle prêtresse; elle craint que Childéric, si jeune encore, ne puisse repousser l'attaque d'un soldat aguerri. « Hélas, s'écrie-t-elle,
« il mourra vaincu, et sans mon conseil il

[1] Cette espèce de jugement de Dieu était fort ordinaire en ces temps-là chez les peuples d'origine scythique, celtique et gothique, ainsi qu'on le verra dans la suite de cet ouvrage.

« perdait du moins la vie avec honneur ! » A cette amère pensée Néliska soupire et pleure; tout à coup ses larmes s'arrêtent, et ses yeux levés au ciel brillent d'une céleste espérance.

Méditant son généreux projet, elle se rend dans la tente confiée à sa garde; c'est là que les enfans du Nord avaient déposé les images de leurs dieux, les os de leurs pères et les trésors ravis à l'ennemi. Elle détache de ces trophées un casque ombragé des ailes d'un vautour; et se couvrant de la peau d'un tigre qu'un ouvrier de Bysance avait ornée de griffes d'or, elle s'arme d'un bouclier d'osier et d'une lance légère; puis, déposant au pied des autels qu'elle desservait, son voile, sa couronne, sa ceinture virginale, elle baigne de larmes involontaires ces objets pudiques et sacrés, que peut-être elle ne doit plus reprendre.

Méconnaissable sous l'habit guerrier, elle s'avance la première dans la lice ouverte, et déclare que l'ombre de l'un de ses frères, tombé sous le glaive de Mérovée près des murs d'Or-

Quand au milieu de l'allégresse de ces guerriers, au milieu de leurs chants de gloire, on s'étonne du farouche silence de Sangibanus. Gondicaire l'accuse de perfidie; la querelle s'échauffe entre ces deux chefs, qui se jettent le gage du combat.

Cependant les remparts d'Orléans allaient s'écrouler sous les efforts du roi des Huns [1], lorsqu'Aignan monte sur une tour élevée pour implorer l'Éternel : à peine a-t-il achevé sa prière qu'une grande poussière obscurcit l'horizon; bientôt il voit le nuage qu'elle formait étinceler de l'éclat des armes; alors il reconnaît à leurs enseignes les sauveurs de la Gaule; d'une voix inspirée il les annonce à ses concitoyens qui, pleins d'une ardeur nouvelle, combattent au milieu des ruines et des flammes [2]. En vain la baliste a renversé les remparts; les assiégés sont des remparts nouveaux; mais la mort éclaircit leurs rangs, et leurs foyers ont peu de défenseurs.

[1] *Vita S. Aniani*, *ap. Sur.* 17 *nov.*

[2] Greg. Turon., Hist., l. 11, c. 7. — *Vita S. An.*, *loc. cit.*

Mais Aétius, accourant avec l'élite de ses troupes, entre en même temps qu'Attila dans les murs d'Orléans ; une lutte horrible s'engage dans l'enceinte de la cité, dont les rues se remplissent de sang [1].

Expulsé d'Orléans, le roi des Huns rallie son armée et la conduit vers la Champagne [2].

Les confédérés de la Gaule poursuivent l'armée d'Attila, et l'atteignent sur les rivages de la Marne [3]. Jornandès rapporte qu'au milieu des champs catalauniques, on voyait une éminence qui les dominait, et près de laquelle coulait un ruisseau : les deux armées veulent s'emparer de ce poste avantageux, elles envoient de part et d'autre des guerriers intrépides, qui, gravissant des deux côtés opposés, se rencontrent tout à coup sur le som-

[1] *Vita sancti Aniani*, *loc. cit.* — Sidon. Apoll., l. 8, *epist.* 15, p. 246.

[2] *Idatii Chron.*—Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 36-37. — Gibb., t. 6, c. 35.—Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 47. —Mercure de France, avril 1753.

[3] Baugier, Mém. hist. sur la Champagne, t. 1, p. 260 261, 262, 263.—Dubos, lieu cité.

met; alors ils poussent jusqu'aux nues des cris redoublés, tant pour s'enhardir que pour intimider leurs ennemis; cris terribles qui, selon nos annales hyperboliques, renversèrent des oiseaux étouffés dans les airs, et troublèrent dans son vol élevé l'aigle qui avoisinait le soleil.

La mêlée et la confusion remplissent l'espace étroit; le sang ruisselle sur les flancs de la colline. Le géant Widimir, à qui le roi des Huns a confié cette attaque, aperçoit parmi ses adversaires le jeune Thorismond [1] qui les commandait; l'insultant du geste et de la voix, il l'appelle à un combat singulier: ces deux chefs s'attaquent sur le plateau de la montagne, théâtre élevé où leur fureur se déploie à la vue des deux armées.

Widimir tombe comme un pin de la Norwège, et les bataillons de Toulouse applaudissent.

Cependant un accident imprévu redouble

[1] Jorn., *de Reb. Getic.* — Dubos, lieu cité, l. 2. — Gibb., t. 6, c. 35, p. 242. — Baugier, t. 1, p. 266 et 267.

l'horreur du carnage : on sait que les Celtes creusaient des grottes profondes pour en faire leurs demeures, leurs temples, et plus souvent leur sépulture ; plusieurs parties de la France offrent encore beaucoup de ces réduits souterrains, que le peuple crédule regarde comme l'ouvrage des fées [1]. Sous la montagne que foulaient tant de guerriers, s'étend une de ces vastes catacombes où étaient entassés les ossemens de quelques générations celtiques : tout à coup la voûte s'écroule sous le poids des combattans ; mutilés, sanglans, ils remontent à travers les décombres et les vapeurs du funèbre abîme.

Les mânes, ainsi troublés dans leur sépulcre détruit, semblent se mêler au combat, qui se renouvelle plus terrible sur les bords du gouffre, tombeau dévorant ouvert à tant de funérailles. Enfin Thorismond reste vainqueur [2], et les braves, l'élevant sur le bou-

[1] On en voit encore aux environs de Langres. *Voyez* ce qu'en disent Laureau, de Caylus, Montfaucon, etc.

[2] Jornandès, *de Reb. Getic.*—Gibb., t. 9, ch. 35.

clier, le portent en triomphe vers son père : Théodoric compte avec orgueil les plaies du héros, et presse sur son cœur ce noble héritier de sa gloire.

Mais en ce jour tous les pères ne sont point heureux : Mérovée gémit sur l'absence de son fils Childéric; ce prince, qui suivait les phalanges des Sicambres, s'étant égaré dans une marche nocturne, avait été surpris par les ennemis [1].

Quelques Sarmates, placés en embuscade, tuèrent sa garde et le conduisirent dans leur camp pour le sacrifier en l'honneur de leurs dieux féroces [2]; ils arrivèrent au lever de l'aurore sous les tentes des Roxolans. La jeune Néliska, prophétesse de ces peuples, sortait alors de l'enceinte guerrière; assise sur un char attelé de taureaux, elle allait, accompagnée des prêtres et des chefs, inter-

[1] Greg. Turon., *Episc.*, *Hist.* l. 2, c. 12.— Fredeg., *Schol.* 10.—Mézeray, Hist. de France av. Clovis, t. 2.

[2] Northern., *Ant.*, v. 1, c. 7, p. 134. — Spéed., *Chron.*—Camden's *Brit.*

roger le vol des oiseaux sur le succès de la guerre [1].

Elle aperçoit le fils de Mérovée; elle admire sa taille élégante, sa jeunesse, sa grace et sa royale chevelure, qui se divisait sur son front et tombait en longs anneaux sur un cou d'une blancheur éclatante [2].

Occupée de cette douce image, elle ne donne plus que des soins distraits au sacrifice, et le ciel n'a déja que sa seconde pensée.

Elle apprend que les Sarmates s'assemblent pour délibérer sur le sort de leur captif; comme femme, comme prêtresse, elle a droit d'entrer au conseil [3] : elle y paraît au moment où l'on prononçait un arrêt de mort; alors elle jette un cri d'effroi, et, d'une voix animée, elle s'écrie :

« J'ai consulté les dieux : le meurtre d'un « homme désarmé les offense. Ce n'est pas le

[1] Tacit., *de Morib. German.*

[2] *Voyez* le portrait de ce prince, trouvé dans son tombeau, et conservé à la Bibliothèque royale.

[3] Tacit., *de Bell. German.*—Pelloutier, Histoire des Celtes, t. 1.—Jornandès, *de Reb. Geticis.*

« sang répandu, c'est la victoire qui seule
« plaît à ces dieux, amis de la valeur géné-
« reuse, et leur courroux tombera sur le lâ-
« che dont la main égorgera l'être sans dé-
« fense. »

La frayeur et l'amour exaltent les traits de Néliska, et les chefs la croient inspirée par un génie. Déférant à ses avis, ils décident qu'on fera combattre Childéric avec un guerrier, pour que sa défaite ou son triomphe apprenne s'il est abandonné ou protégé du ciel [1] : si le captif succombe, il périra; mais s'il est vainqueur, il sera libre et donnera sa chaîne à son adversaire.

Cet arrêt n'a point rassuré le cœur de la belle prêtresse; elle craint que Childéric, si jeune encore, ne puisse repousser l'attaque d'un soldat aguerri. « Hélas, s'écrie-t-elle,
« il mourra vaincu, et sans mon conseil il

[1] Cette espèce de jugement de Dieu était fort ordinaire en ces temps-là chez les peuples d'origine scythique, celtique et gothique, ainsi qu'on le verra dans la suite de cet ouvrage.

« perdait du moins la vie avec honneur ! » A cette amère pensée Néliska soupire et pleure; tout à coup ses larmes s'arrêtent, et ses yeux levés au ciel brillent d'une céleste espérance.

Méditant son généreux projet, elle se rend dans la tente confiée à sa garde ; c'est là que les enfans du Nord avaient déposé les images de leurs dieux, les os de leurs pères et les trésors ravis à l'ennemi. Elle détache de ces trophées un casque ombragé des ailes d'un vautour; et se couvrant de la peau d'un tigre qu'un ouvrier de Bysance avait ornée de griffes d'or, elle s'arme d'un bouclier d'osier et d'une lance légère; puis, déposant au pied des autels qu'elle desservait, son voile, sa couronne, sa ceinture virginale, elle baigne de larmes involontaires ces objets pudiques et sacrés, que peut-être elle ne doit plus reprendre.

Méconnaissable sous l'habit guerrier, elle s'avance la première dans la lice ouverte, et déclare que l'ombre de l'un de ses frères, tombé sous le glaive de Mérovée près des murs d'Or-

léans, l'a chargée cette nuit de sa vengeance.

Childéric, impatient de retrouver la liberté, s'élance avec fureur vers la beauté qui n'est à ses yeux qu'un soldat roxolan; mais, loin de l'attaquer, Néliska oublie même le soin de se défendre.

Déja son sang coule, déja sa lance brisée échapppe à ses débiles mains : on la charge de fers, on brise ceux du petit-fils de Pharamond; rendu à la liberté, il retourne avec le prisonnier vers le camp d'Aétius.

Il en découvre déja les pavillons, et son cœur s'attendrit à l'idée de revoir son père; son imagination, encore effrayée d'une captivité périlleuse, s'élance avec transport vers l'avenir; dans sa douce ivresse il semble renaître et sourit à toute la nature. Mais quelle pensée vient mêler un nuage aux rayons de l'espérance! Childéric est sensible; il craint pour un autre le danger qu'il vient d'éprouver, et, tournant des yeux compatissans vers son esclave, il lui permet de retourner parmi ses compagnons.

Cependant il met un prix à sa délivrance : ce prince avait senti, à l'aspect de Néliska, un amour égal à celui qu'il avait inspiré lui-même ; il l'avait entendue au conseil, et son cœur reconnaissant aimait à lui devoir la vie. Il exige donc que celui qu'il délivre aille trouver en secret Néliska pour lui offrir un collier précieux, comme le gage d'un souvenir éternel.

Néliska lui répond d'une voix émue : « Tu
« me rends en vain la liberté ; mes yeux ne
« reverront jamais le golfe de ma patrie ni les
« roseaux du Ladoga ; je ne verrai plus mes
« frères percer de leurs traits le cerf et l'élan,
« ou atteler les rennes à mon char d'écorce
« pour traverser le lac durci par les frimas :
« mais cependant, aimable étranger, ces ob-
« jets, si doux au cœur d'un pauvre exilé, ne
« causent pas mes regrets en ce jour ; il est un
« objet plus doux encore et que je dois perdre
« bientôt. Regarde mon sang rougir au loin
« derrière toi les graviers du désert ; en te
« suivant, ma vie s'est écoulée par une bles-

« sure profonde ; mais avant d'expirer, ta Né-
« liska apprendra ton amour, et couvrira ton
« présent de ses baisers et de ses pleurs. »
Elle dit, et presse sur ses lèvres le collier du jeune Sicambre. Aussitôt elle chancelle, son casque tombe : Childéric, étonné, relève la chevelure du frêle guerrier, et reconnaît la pâle Néliska ; alors il pâlit comme elle, il la relève dans ses bras, il l'appelle, et, s'effrayant de son silence, il se trouble, frisonne, et pose sur son cœur, sur sa bouche, la main de cette vierge charmante ; mais, hélas ! toute la tendresse d'un mortel ne peut rendre la vie à ce qu'il aime, et ce miracle manque à l'amour.

Les historiens racontent que la veille de la bataille dix mille guerriers d'Attila ayant rencontré un nombre égal de défenseurs de la Gaule, il s'engagea entre eux un combat si opiniâtre, que tous périrent de part et d'autre[1].

[1] Jornandès, *de Reb. Get.* — Idat., *Chron.* — Baugier, Mém. hist. sur la Champagne, t. 1, p. 266. — Dubos, Hist. crit. de la monarchie franç. dans les Gaules, t. 2.

Le roi Gondicaire périt avec eux, et les scaldes du Nord se pressant autour des restes de ce chef dont toute l'armée admirait la valeur, font entendre cet hymne sur lesharpes funèbres [1] :

« Le chef des guerriers a combattu, et les « corbeaux vivront long-temps sur les traces « de son épée.

« Le lâche ne fait point usage de son cœur; « il croit que, s'il évite la guerre, il vivra tou- « jours : mais le brave n'a peur que d'une « vie sans gloire [2]; la mort le trouve prêt dans « le combat; il la voit, sourit et tombe; ainsi « est tombé Gondicaire, dont les scaldes chan- « teront long-temps la valeur au milieu des « héros et des vierges de Genève [3].

[1] Jornandès, *de Reb. Geticis.*—Isidor. Hisp., *Hist. Goth.*—Idat., *Chron.*—Dubos, lieu cité.—Mallet, Introduction à l'Hist. du Danem., t. I. — Saxo Gram., *Myth. Scand.*—Worm., *Litt. runica.*

[2] Précepte de ces peuples. *Voy.* l'Hamavaal, ou Disc. d'Odin à ses peuples. (Il est rapporté dans Mallet.)

[3] Capitale des anciens rois Bourguignons. *Voy.* Picot de Genève, Hist. des Gaulois.

« Le chef des guerriers a combattu, et les « corbeaux vivront long-temps sur les « traces de son épée.

« Dès que la terre a reçu le brave, une « étoile scintillante brille dans la nuit qui « l'environne; c'est l'astre de l'immortalité. « Il se relève et se trouve sur l'autre bord « du tombeau : là deux chemins s'offrent à « lui; l'un conduit au Vahalla [1], palais des « héros; l'autre mène au sombre Nifleim [2], « lieu de douleur et d'oubli. Le génie Heim-« dal, assis près de ces deux routes, indique « à l'enfant de la mort celle qu'il doit suivre.

« Le chef des guerriers a combattu, et les « corbeaux vivront long-temps sur les traces « de son épée.

« Heimdal, en voyant Gondicaire sortir « de la tombe, lui demande comment il y est

[1] L'Edda mytholog. — Wormius, *Litterat. runica.* —Snorron, Chroniq. de Norwège. — Saxo Gram., *Myth. Scand.*—La doctrine des Vola, Rec. de Sined; Vienne, 1791, in-4°.

[2] L'Edda myth.—North., *Antiq.*, v. 1, p. 117.

« descendu. L'héritier de l'épée, pour toute « réponse, laisse tomber le manteau qui cou- « vre ses blessures : soudain une musique ra- « vissante se fait entendre ; de jeunes déités « apportent des urnes pleines d'une liqueur « rouge et subtile qu'elles versent sur les « plaies du guerrier : ces plaies se referment ; « mais les cicatrices en conservent l'honneur. « Alors des forces nouvelles raniment le hé- « ros, son front s'épanouit, et les cent portes « du Vahalla ouvrent leurs battans d'or [1].

« Le chef des guerriers a combattu, et les « corbeaux vivront long-temps sur les traces « de son épée.

« Brillant élu de la victoire, tu ne con- « duiras plus nos phalanges; mais d'autres « plaisirs te sont réservés : tantôt tu combat- « tras les géans descendans d'Ymer [2]; tantôt

[1] L'Edda myth. — Keysler, *loc. cit.* — Mallet, lieu cité.

[2] L'Edda mythol. — Snorron, *Chron. Norw.* — Sax. Gram., *Myth. Scand.* — Keysl., *loc. cit.*—Barth., *Ant. Dan.*

« comme le génie Uller [1], qui, sur des patins
« radieux, devance les aquilons et les éclairs,
« tu glisseras sur le fleuve de glace, tu t'enfon-
« ceras par des portiques nébuleux dans les
« palais aériens. Là des vierges aux yeux bleus
« et aux pieds d'albâtre te verseront la bois-
« son des héros dans le crâne des Huns et des
« Vandales; assis sous le chêne d'Idrasil [2],
« Braga te charmera du son de sa lyre, tandis
« que la déesse Yduna [3] t'offrira les pommes
« qui donnent l'immortalité.

« Le chef des guerriers a combattu, et les
« corbeaux vivront long-temps sur les traces
« de son épée. »

Cependant Attila est plongé dans une morne tristesse [4]; tous ses rêves, tous ses pressentimens l'épouvantent; il croit voir refluer

[1] L'Edda myth.—*Ossians und Sineds Lieder*, in-4°, Vienne, 1791.

[2] L'Edda myth. — Keysler, *loc. cit.* — Mallet, lieu cité

[3] L'Edda myth.— Sineds, lieu cité.

[4] Jornandès, *de Reb. Get.* — Mézeray, Hist. de Fr. avant Clovis, t. 2, l. 4, p. 317.

sur lui le sang dont il noya tant de contrées. Pâle, hideux, il sort de sa tente; l'horizon tout en feu réfléchit sur lui de sinistres lueurs [1], et ce roi superstitieux, teint des couleurs infernales, regarde d'un air troublé ces signes du courroux céleste.

Il fait dresser dans son camp un grand bûcher, formé des selles de ses coursiers et des débris de ses chariots [2], après quoi il ordonne à ses soldats de l'y brûler tout vivant si les ennemis forcent ses retranchemens.

La nuit descend sur les deux armées, où tant de milliers d'hommes rejetaient les douceurs du repos. Attila, ne pouvant supporter plus long-temps l'inquiétude qui le dévore, s'enveloppe dans un manteau s'avance à pas lents et sans escorte vers un endroit écarté, pour consulter les magiciennes, vénérées chez

[1] Sigeb. Gemb., *Chron.*,—Baugier, Mémoire sur la Champagne, t. 1, p. 264 et suiv.—Lafaille, Annal. de Tolose, t. 1.—Fauchet, l. 2, c. 2.

[2] Sigeb. Gemblac. — Jornandès, *de Reb. Geticis.*— L'abbé Dubos, l. 2, c. 17. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 121. — Gibbon, t. 6, 35.

les Huns et les Goths, dont elles suivaient les armées [1].

Selon Bartholin, dont les ouvrages sont pleins de choses curieuses sur les peuples du Nord, ces devineresses, qu'il appelle *visinda-kona*, *femmes aux oracles*, étaient vêtues de robes bleues étoilées de pierreries; un large baudrier suspendait à leur côté une poche remplie d'instrumens magiques; leur bonnet était une toison noire roulée autour de leur front; elles s'appuyaient sur un long bâton de cuivre doré, surmonté d'une boule brillante [2].

Shakespeare [3] en fait une peinture plus terrible; il les montre maigres, échevelées, occupées à une action sans nom, autour d'une chaudière enflammée, et se disant un secret en sa-

[1] Jornandès, *de Reb. Get.* — Procop., *de Bel. Goth.* — Gibbon, t. 6, ch. 35, p. 342 de la traduct. française. — Dubos, lieu cité. — Mézeray, Hist. av. Clovis, t. 2, p. 317.

[2] Bartholin, l. 3, c. 4, p. 688.

[3] Shakesp., trag. de Macbeth.

luant le voyageur sur la plaine inculte et solitaire[1].

A l'aspect d'Attila, ces magiciennes se livrent à une œuvre pleine d'horreur; un rire bizarre, errant sur leurs lèvres tremblantes, donne à leurs traits un air indéfinissable. Pour toute réponse elles évoquent le fantôme du vieil Hermanaric, qui, après avoir régné près de cent ans sur les Goths, et étendu son empire depuis la Baltique jusqu'au Danube, depuis la Vistule jusqu'au Borysthène, fut défait par les aïeux d'Attila[2], et se tua lui-même en appelant la vengeance sur la race de ses vainqueurs.

A cette apparition, Attila se trouble et chancèle comme un homme ivre, qui croit marcher dans un tourbillon. Il revient dans son camp à la lueur des sapins allumés, retrouve les malheureux guerriers, que son ambition

[1] Shakesp., lieu cité.—Milady Montagne, des Etres surnaturels employés par Shakespeare.

[2] Gibbon, lieu cité. — Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. 1, l. 15, p. 325.

va peut-être condamner à périr; et déja il ne voit de toutes parts que des spectres irrités qui lui montrent leurs plaies[1]..

Bientôt, indigné de sa crainte, il la surmonte, et, plus audacieux que l'avenir n'est menaçant, il dit en brandissant son épée: « Demain, Demain je serai Attila! » Mais il attend que le soleil penche vers l'horizon[2] pour engager le combat; il veut, s'il est défait, que la nuit, abrégeant la victoire de ses ennemis, puisse cacher les vaincus et les sauver dans ses ombres[3].

Le soleil était au tiers de son cours lorsqu'Attila rangea son armée; il confia la droite au vaillant Ardaric, qui commandait un grand

[1] Selon Jornandès les prophétesses lui annoncèrent qu'il perdrait la bataille, mais que le plus brave de l'armée ennemie périrait.

[2] Jornandès, *loc. cit.* — Idat., *Chron.* — Isidor., *Hist. Gothor.* — Paul-Emile, Hist. de France, l. 1. — Dubos, lieu cité, l. 2, c. 17. — Fauchet, Orig. gaul., l. 2, c. 12.

[3] Jornandès, *ub. supr.* — Idat., *ib.* — Dubos, l. 2, c. 17. — Mez., t. 2, l. 4, p. 318. — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1.

nombre de nations; la gauche fut occupée par Valamir et les Ostrogoths; Attila se tint au centre avec les Huns et les Vandales [1]. Ce monarque encourage ses guerriers. « Vous êtes, « leur dit-il, les vainqueurs et les maîtres de « cent nations; vous avez dompté les monta- « gnes de l'Arménie [2] éternellement couvertes « de neige; vous avez traversé le Tigre, l'Eu- « phrate, le Halys, le Danube, le Rhin; « partout vos efforts ont triomphé des hom- « mes et de la nature. La même fortune qui « vous ouvrit les marais et les déserts de la « Scythie, vous réserve la jouissance de cette « journée [3]. Voyez, guerriers, je vais lancer « le premier dard : le lâche qui refusera de « m'imiter est dévoué à une mort certaine, « mais les vaillans seront protégés par la main

[1] Jornandès, *de Reb. Get.* — Dubos, lieu cité, l. 2, ch. 17.

[2] Eutrop., l. 1, p. 243-251. — S. Hieros, t. 1, p. 26, *ad Heliodor.* — Philostorgius, l. 9, c. 8.

[3] Cassiodore conserve ces propres expressions dans la harangue d'Attila, que je n'ai point rapportée en entier, qu'on trouve dans Jornandès et presque tous les historiens du temps.

« invisible des dieux. » A ces mots il fait luire à leurs yeux l'épée du dieu Mars, et les scaldes entonnèrent les chants du triomphe et de la mort.

Cependant Aétius et Mérovée préparent de leur côté l'ordre de la bataille; par de savantes manoeuvres ils évitent l'aspect du soleil [1], qui éblouit leurs ennemis. Ils placent au centre Sangibanus et les Alains [2], afin de les contenir, car ils suspectent leur fidélité; les Visigoths, les Gaulois, les Bourguignons et les Francs s'étendent sur les ailes; ils chantent le bardit et font tourner leurs boucliers colorés comme les roues d'un char rapide [3].

Un million de combattans pousse des cris épouvantables [4]. Parmi ces barbares il en est

[1] Jorn., *de Reb. Get.* — Fauchet, en ses OEuvres.

[2] Jornandès, *de Reb. Getic.* — Idat., *Chron.* — Dubos, t. 1, l. 2, c. 17. — Gibbon, t. 6, c. 35, p. 34. —Legendre, Hist. de France, t. 1, p. 142.

[3] Tacit., *de Morib. German.*

[4] Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 41. — Idat., *Chron.* — Olymp. 307. — Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Gregor. Turon., *Episc.*, *Hist.*, l. 2, c. 7. — Paul-Emile, Hist. de France, l. 1.

qui ont fait vœu de ne pas s'asseoir au festin solennel, de ne point dormir ailleurs que sur la terre aride, de ne pas quitter la chaîne ou l'anneau de fer qui charge leurs bras, de ne point rompre les liens dont ils ont serré les nœuds autour de leurs flancs, avant d'avoir immolé un certain nombre de guerriers, ou d'avoir chanté les chœurs de la victoire.

C'est dans cette horrible mêlée, au sein de la mort ou du triomphe, que ces vœux sont acquittés.

Les Bretons font rouler avec bruit leurs chars hérissés de faux tranchantes[1], et les conduisent avec tant d'adresse, que souvent on les voit tourner sur un espace étroit autour d'un gouffre béant, gravir les rochers escarpés, en descendre précipitamment, et tout à coup s'arrêter sur la pente rapide[2]; ils lancent leurs traits du haut de ces chars légers, se tiennent debout sur le timon, voltigent sur leurs coursiers, sautent lestement à

[1] Pomp. Mela, l. 3, c. 5.
[2] Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 7.

terre, remontent avec agilité [1], partent, reviennent, enfin sont en même temps et l'éclair et la foudre.

De nombreux escadrons s'ébranlent à la fois la lance en arrêt, couverts de leurs boucliers jusqu'au niveau de leurs yeux sombres et menaçans, ils fondent sur des remparts de guerriers; ceux-ci, à demi-baissés, mais le front levé et plein d'audace, tiennent d'un bras tendu en arrière leurs piques acérées : le fer croise le fer; le sang coule, et la terre est jonchée de cadavres.

Le Sicambre, fidèle à sa manière de combattre, se précipite sous le ventre du coursier qu'il perce de son épée [2]; l'animal se cabre et tombe avec son cavalier sur l'ennemi qui l'a blessé; il s'engage entre eux une lutte affreuse qui ne laisse qu'un monceau de carnage.

Là le Scythe, selon la coutume des peuples barbares, enlève les têtes de ceux qu'il im-

[1] Strutt, *ib.*

[2] Tacit., *de Morib. German.*

mole, et les attache par leurs tresses pendantes [1] à son ceinturon de cuir et à la selle de son cheval. Entouré de ces horribles trophées [2], il s'enfonce dans l'épaisseur des bataillons.

Genseric jouit avec avidité de tant d'horreurs ; depuis long-temps affamé de carnage, le cruel trouve enfin l'abondance ; sa hache, que cent fois il abaisse et relève, fait ruisseler des flots de sang.

Mérovée entraîne avec lui ses guerriers ; sa longue chevelure teinte en rouge est pareille à la comète, qui, secouant dans les airs sa crinière ardente, épouvante les peuples et présage les fléaux. Les Marcomans, les Gépides, les Hérules, tombent sous la hache de ce roi [3], et les Francs, à demi-nus, se servent

[1] Presque tous les barbares avaient les cheveux longs, et particulièrement les Huns, qui tressaient les leurs en serpens. *Voyez* Jornandès, *de Reb. Geticis.* — Fortunat. *Episc.*, l. 6, *carm.*

[2] C'est encore l'usage des Turcs, dont l'origine est la même que la plupart des peuples du continent.

[3] Paul-Emile, lieu cité. — Fauchet, Œuvres complètes, l. 2.

de leurs longues piques [1], tantôt pour renverser des rangs entiers, tantôt pour franchir ces barrières de corps expirans.

Mais rien n'égale les exploits de Théodoric, et malgré le deuil qui va payer sa gloire, les braves de Tolosa ne parleront de lui qu'avec envie. Ce héros renverse des peuples entiers sous son épée; à la tête de sa cavalerie [2] il attaque le puissant Valamir, qui n'ose soutenir sa vue : mais ce dernier a près de lui un chef nommé Andagis [3], habile à lancer les traits; l'arc siffle, le coursier de Théodoric est atteint; il tombe, et le guerrier, renversé avec lui, est écrasé par ses propres escadrons [4].

Tandis que les deux ailes de l'armée d'Aétius disputaient vaillamment la victoire, les

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — Agathias, l. 1.— Sidon. Apoll., *Paneg. Maj.*, c. 5.

[2] Jornandès, *de Reb. Get.* — Dubos, t. 1, l. 2, c. 17. — Cordemoy. Hist. de France, t. 1.

[3] Jornandès, *ib.* — Cordem., lieu cité, p. 121, in-fol.

[4] Jornandès, *de Rebus Geticis.* — Dubos, lieu cité. — Gibbon, t. 6. c.35, p. 347 de la trad. française.

Alains, que retenait le perfide Sangibanus, restaient oisifs à leur poste [1]; mais Thorismond, qui voit leur déshonneur, cesse de poursuivre les Gépides; et passant de la droite au centre [2] avec ses guerriers encore fumans du triomphe, il ajoute à sa gloire la part qu'un traître a négligée.

Attila, enfoncé de toutes parts, ne compte plus que sur le secours de la nuit; bientôt, lugubre auxiliaire, elle descend des montagnes, et sous ses auspices les Huns rentrent dans leur camp [3].

Les vainqueurs, épars dans les ténèbres, courent au ruisseau qui coule dans la plaine pour s'y désaltérer, pour y tremper leurs paupières et leurs visages inondés de sueur, brûlés par la poussière; ils ne voient pas que c'est du sang dans lequel il se baignent [4], et lorsque

[1] Jornandès, *ib.* — Dubos, lieu cité. — Cordemoy, lieu cité.

[2] Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Jornandès, *ib.*

[3] Jornandès *de Reb. Get.* — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, p. 112.

[4] Jornandès, *de Rebus Geticis*, c. 40. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 121.

va peut-être condamner à périr; et déja il ne voit de toutes parts que des spectres irrités qui lui montrent leurs plaies[1]..

Bientôt, indigné de sa crainte, il la surmonte, et, plus audacieux que l'avenir n'est menaçant, il dit en brandissant son épée: « Demain, Demain je serai Attila! » Mais il attend que le soleil penche vers l'horizon[2] pour engager le combat; il veut, s'il est défait, que la nuit, abrégeant la victoire de ses ennemis, puisse cacher les vaincus et les sauver dans ses ombres[3].

Le soleil était au tiers de son cours lorsqu'Attila rangea son armée; il confia la droite au vaillant Ardaric, qui commandait un grand

[1] Selon Jornandès les prophétesses lui annoncèrent qu'il perdrait la bataille, mais que le plus brave de l'armée ennemie périrait.

[2] Jornandès, *loc. cit.* — Idat., *Chron.* — Isidor., *Hist. Gothor.* — Paul-Emile, Hist. de France, l. 1. — Dubos, lieu cité, l. 2, c. 17. — Fauchet, Orig. gaul., l. 2, c. 12.

[3] Jornandès, *ub. supr.* — Idat., *ib.* — Dubos, l. 2, c. 17. — Mez., t. 2, l. 4, p. 318. — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1.

nombre de nations; la gauche fut occupée par Valamir et les Ostrogoths; Attila se tint au centre avec les Huns et les Vandales [1]. Ce monarque encourage ses guerriers. « Vous êtes, « leur dit-il, les vainqueurs et les maîtres de « cent nations; vous avez dompté les monta- « gnes de l'Arménie [2] éternellement couvertes « de neige; vous avez traversé le Tigre, l'Eu- « phrate, le Halys, le Danube, le Rhin; « partout vos efforts ont triomphé des hom- « mes et de la nature. La même fortune qui « vous ouvrit les marais et les déserts de la « Scythie, vous réserve la jouissance de cette « journée [3]. Voyez, guerriers, je vais lancer « le premier dard : le lâche qui refusera de « m'imiter est dévoué à une mort certaine, « mais les vaillans seront protégés par la main

[1] Jornandès, *de Reb. Get.* — Dubos, lieu cité, l. 2, ch. 17.

[2] Eutrop., l. 1, p. 243-251. — S. Hieros, t. 1, p. 26, *ad Heliodor.* — Philostorgius, l. 9, c. 8.

[3] Cassiodore conserve ces propres expressions dans la harangue d'Attila, que je n'ai point rapportée en entier, qu'on trouve dans Jornandès et presque tous les historiens du temps.

« invisible des dieux. » A ces mots il fait luire à leurs yeux l'épée du dieu Mars, et les scaldes entonnèrent les chants du triomphe et de la mort.

Cependant Aétius et Mérovée préparent de leur côté l'ordre de la bataille; par de savantes manœuvres ils évitent l'aspect du soleil [1], qui éblouit leurs ennemis. Ils placent au centre Sangibanus et les Alains [2], afin de les contenir, car ils suspectent leur fidélité; les Visigoths, les Gaulois, les Bourguignons et les Francs s'étendent sur les ailes; ils chantent le bardit et font tourner leurs boucliers colorés comme les roues d'un char rapide [3].

Un million de combattans pousse des cris épouvantables [4]. Parmi ces barbares il en est

[1] Jorn., *de Reb. Get.* — Fauchet, en ses OEuvres.

[2] Jornandès, *de Reb. Getic.* — Idat., *Chron.* — Dubos, t. 1, l. 2, c. 17. — Gibbon, t. 6, c. 35, p. 34. —Legendre, Hist. de France, t. 1, p. 142.

[3] Tacit., *de Morib. German.*

[4] Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 41. — Idat., *Chron.* — Olymp. 307. — Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Gregor. Turon., *Episc.*, *Hist.*, l. 2, c. 7. — Paul-Emile, Hist. de France, l. 1.

qui ont fait vœu de ne pas s'asseoir au festin solennel, de ne point dormir ailleurs que sur la terre aride, de ne pas quitter la chaîne ou l'anneau de fer qui charge leurs bras, de ne point rompre les liens dont ils ont serré les nœuds autour de leurs flancs, avant d'avoir immolé un certain nombre de guerriers, ou d'avoir chanté les chœurs de la victoire.

C'est dans cette horrible mêlée, au sein de la mort ou du triomphe, que ces vœux sont acquittés.

Les Bretons font rouler avec bruit leurs chars hérissés de faux tranchantes[1], et les conduisent avec tant d'adresse, que souvent on les voit tourner sur un espace étroit autour d'un gouffre béant, gravir les rochers escarpés, en descendre précipitamment, et tout à coup s'arrêter sur la pente rapide[2]; ils lancent leurs traits du haut de ces chars légers, se tiennent debout sur le timon, voltigent sur leurs coursiers, sautent lestement à

[1] Pomp. Mela, l. 3, c. 5.
[2] Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 7.

terre, remontent avec agilité [1], partent, reviennent, enfin sont en même temps et l'éclair et la foudre.

De nombreux escadrons s'ébranlent à la fois la lance en arrêt, couverts de leurs boucliers jusqu'au niveau de leurs yeux sombres et menaçans, ils fondent sur des remparts de guerriers; ceux-ci, à demi-baissés, mais le front levé et plein d'audace, tiennent d'un bras tendu en arrière leurs piques acérées : le fer croise le fer; le sang coule, et la terre est jonchée de cadavres.

Le Sicambre, fidèle à sa manière de combattre, se précipite sous le ventre du coursier qu'il perce de son épée [2]; l'animal se cabre et tombe avec son cavalier sur l'ennemi qui l'a blessé; il s'engage entre eux une lutte affreuse qui ne laisse qu'un monceau de carnage.

Là le Scythe, selon la coutume des peuples barbares, enlève les têtes de ceux qu'il im-

[1] Strutt, *ib.*
[2] Tacit., *de Morib. German.*

mole, et les attache par leurs tresses pendantes [1] à son ceinturon de cuir et à la selle de son cheval. Entouré de ces horribles trophées [2], il s'enfonce dans l'épaisseur des bataillons.

Genseric jouit avec avidité de tant d'horreurs ; depuis long-temps affamé de carnage, le cruel trouve enfin l'abondance ; sa hache, que cent fois il abaisse et relève, fait ruisseler des flots de sang.

Mérovée entraîne avec lui ses guerriers ; sa longue chevelure teinte en rouge est pareille à la comète, qui, secouant dans les airs sa crinière ardente, épouvante les peuples et présage les fléaux. Les Marcomans, les Gépides, les Hérules, tombent sous la hache de ce roi [3], et les Francs, à demi-nus, se servent

[1] Presque tous les barbares avaient les cheveux longs, et particulièrement les Huns, qui tressaient les leurs en serpens. *Voyez* Jornandès, *de Reb. Geticis.* — Fortunat. *Episc.*, l. 6, *carm.*

[2] C'est encore l'usage des Turcs, dont l'origine est la même que la plupart des peuples du continent.

[3] Paul-Emile, lieu cité. — Fauchet, Œuvres complètes, l. 2.

de leurs longues piques [1], tantôt pour renverser des rangs entiers, tantôt pour franchir ces barrières de corps expirans.

Mais rien n'égale les exploits de Théodoric, et malgré le deuil qui va payer sa gloire, les braves de Tolosa ne parleront de lui qu'avec envie. Ce héros renverse des peuples entiers sous son épée ; à la tête de sa cavalerie [2] il attaque le puissant Valamir, qui n'ose soutenir sa vue : mais ce dernier a près de lui un chef nommé Andagis [3], habile à lancer les traits ; l'arc siffle, le coursier de Théodoric est atteint ; il tombe, et le guerrier, renversé avec lui, est écrasé par ses propres escadrons [4].

Tandis que les deux ailes de l'armée d'Aétius disputaient vaillamment la victoire, les

[1] Tacit., *de Morib. Germ.* — Agathias, l. 1.— Sidon. Apoll., *Paneg. Maj.*, c. 5.

[2] Jornandès, *de Reb. Get.* — Dubos, t. 1, l. 2, c. 17. — Cordemoy. Hist. de France, t. 1.

[3] Jornandès, *ib.* — Cordem., lieu cité, p. 121, in-fol.

[4] Jornandès, *de Rebus Geticis.* — Dubos, lieu cité. — Gibbon, t. 6. c.35, p. 347 de la trad. française.

Alains, que retenait le perfide Sangibanus, restaient oisifs à leur poste [1]; mais Thorismond, qui voit leur déshonneur, cesse de poursuivre les Gépides; et passant de la droite au centre [2] avec ses guerriers encore fumans du triomphe, il ajoute à sa gloire la part qu'un traître a négligée.

Attila, enfoncé de toutes parts, ne compte plus que sur le secours de la nuit; bientôt, lugubre auxiliaire, elle descend des montagnes, et sous ses auspices les Huns rentrent dans leur camp [3].

Les vainqueurs, épars dans les ténèbres, courent au ruisseau qui coule dans la plaine pour s'y désaltérer, pour y tremper leurs paupières et leurs visages inondés de sueur, brûlés par la poussière; ils ne voient pas que c'est du sang dans lequel il se baignent [4], et lorsque

[1] Jornandès, *ib.* — Dubos, lieu cité. — Cordemoy, lieu cité.

[2] Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Jornandès, *ib.*

[3] Jornandès *de Reb. Get.* — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, p. 112.

[4] Jornandès, *de Rebus Geticis*, c. 40. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 121.

les feux du camp les éclairent, ils se regardent avec horreur.

Cependant Attila, ralliant les débris de ses bataillons, s'échappe de ses retranchemens et quitte pour toujours la Gaule. C'est ainsi que cette contrée fut délivrée de ce guerrier féroce, qui laissa deux cent mille hommes sur le champ de bataille [1].

L'armée des alliés se sépara. Thorismond et ses Visigoths revinrent à Toulouse, Aétius conduisit les Romains dans les villes que l'Empire possédait encore dans les Gaules, et les Bourguignons revinrent dans leur patrie. Quoique restés seuls et en petit nombre, les Francs infatigables résolurent de poursuivre Attila afin de venger l'univers en achevant la ruine de ce barbare [2]. Ils le harcelèrent jusqu'aux extrémités de la Thuringe, et l'auraient

[1] Les historiens diffèrent sur le nombre. *Voyez* Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 41. — Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Greg. Turon., l. 2 c. 7. — Idat., *Chron.* — Dubos, Hist. crit., t. 1, l. 2, c. 17. — Gibbon, t. 6, c. 35, p. 346 de la trad. franç.

[2] Gibbon, t. 6, c. 35, p. 351.

chassé plus loin si les habitans de cette contrée attachés au parti des Huns, n'eussent point profité de l'éloignement de Mérovée pour faire une invasion dans son royaume, où ils égorgèrent deux cents jeunes filles dont ils dispersèrent les membres sanglans dans les villes et les campagnes ravagées. Cruautés inouïes dont plus tard l'un des fils de Clovis sut tirer une vengeance éclatante [1].

A Mérovée succéda Childéric [2]; l'imagination sourit à ce règne voluptueux.

Childéric, plein d'attraits et de graces, partageaît aisément les sentimens qu'il faisait naître [3]. Bientôt les fatales délices, les soupirs, les molles langueurs, changent le Sicambre farouche en un mortel efféminé; de riches vêtemens remplacent la cuirasse et la saie des

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 10, p. 190.

[2] Greg. Turon., l. 2, c. 12. — Fredeg., *Epit.*, c. 11. — Addon. Vien., *Chron.* — Roric., *Gest. Franc.*, l. 1. — Aimoin, *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 8.

[3] *Gesta Franc.*, l. 1, c. 6. — Greg. Tur., *Èpisc. Hist. Franc.*, l. 2. — Fredeg., *Epit.*, c. 11.

guerriers ; des réseaux de perles [1] enveloppent les tresses parfumées que naguère, pour les combats, teignit une couleur sanglante [2].

Les Francs murmurent d'un si lâche repos[3]; ils s'indignent de ne voir dans le fils de Mérovée que le suborneur de leurs épouses et de leurs filles. « Hé quoi, se disent-ils, quand « nous sommes environnés d'ennemis qui « nous disputent une conquête mal affermie, « quand nos tribus sont resserrées en d'é- « troites limites, nous nous arrêtons sur le « chemin de la victoire! Les harpes restent « muettes et les armes oisives! N'avons-nous « donc refusé la couronne aux femmes que « pour la réserver à leur esclave? Ne pro- « clamons-nous un chef sur le pavois, où il

[1] Monfaucon, Antiq. expl. et Monum. de la monarc. franç. — Bouteroue en son Ouvrage sur les Médailles et les Monnaies.

[2] D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 2, préf. — Mezeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

[3] *Gesta Franc.*, l. 1, c. 6 et 7. — Greg. Turon., *ib.* c. 12. — Fredeg., *Epit.*, c. 11.

« doit se tenir debout et sans appui [1], que « pour le voir languir ensuite dans la couche « adultère? Non, non, et puisque Childéric « cesse d'être brave, d'être vertueux, il re- « nonce à nous gouverner. »

Ainsi parlaient entre eux les chefs de la nation, qui résolurent d'appeler à leur tête le romain Égydius [2]. — Cependant quand Childéric perdait un trône, il lui restait un ami : le fidèle Viomade avait deviné les complots des Francs; il conseille à Childéric de se réfugier à la cour de Basin, roi de Thuringe [3]; puis, rompant en deux une pièce d'or, il lui en remet une part et lui dit [4] : « Je garde

[1] Voulant montrer par-là qu'un roi doit s'élever par lui-même. Tacit., *de Morib. Germ.* — Sauvigny ; Mœurs des Français. — Mably, Obs. sur l'Hist. de Fr., t. 1.

[2] Greg. Turon., l. 2. — Aim., *de Gest. Franc.* ; l. 1. — Fredeg., *Epit.*, c. 11. — Addon. Viennens ; *Chron.* — Chroniq. de Saint-Denis, l. 1, c. 8 et 9.

[3] Greg. Turon., *ib.* — Aim., *de Gest. Franc.* ; l. 1, c. 7.

[4] Greg. Turon. ; *ib.* — Aim., l. 1, c. 7. — *Gest. Franc.*, l. 1, c. 6. — Sigeb., Gemblac., *Chronic.*

« l'autre moitié; lorsqu'un messager vous la « présentera, revenez sans crainte; j'aurai « frayé le chemin de votre retour. »

Les amis se séparèrent; le fils de Mérovée se rendit dans la Thuringe, et Viomade resta près d'Égydius, dont il gagna si bien la confiance qu'en peu de temps il devint son ministre et son favori [1]; alors il lui donna de perfides conseils, et lui suggéra les actions les plus capables de le faire haïr. Lorsqu'il eut ainsi façonné un tyran tel qu'il le fallait pour ses desseins, il vit les auteurs mêmes de l'exil de Childéric se repentir de leur conduite et redemander ce prince à Viomade, qui d'abord garda avec eux un silence sévère; mais lorsqu'il se fut assuré de la sincérité de leurs regrets, il leur tint un discours éloquent dans lequel il imputait au jeune âge de Childéric des passions que le malheur et les années avaient sans doute apaisées. Il rappela les qualités de ce prinee, le pur sang de Théodemir,

[1] Aimoin, *loco citato*. — Mezeray, Hist. de France avant Clovis, t. 2, p. 297.

des Clodion, des Mérovée, de tous ces chefs valeureux que déja il avait imités aux champs catalauniques; il leur dit quelle honte c'était pour les Francs d'obéir à un Romain qui les traitait en esclaves, et finit par les engager à se rendre dans la ville de Bar, où bientôt il leur ferait revoir Childéric, pour qu'ils le proclamassent de nouveau leur souverain [1]. Les Francs remercièrent Viomade et allèrent à la rencontre de Childéric, auquel un messager porta la moitié de la pièce d'or, signal convenu d'un retour sans péril.

Ce prince, en quittant le trône, s'était présenté à la cour de Basin, où il reçut une hospitalité généreuse. Le roi de Thuringe, quoiqu'au déclin de son âge, avait une jeune épouse célèbre dans l'histoire par sa beauté, son esprit et les connaissances qu'on lui attribuait dans la magie [2]. Les annalistes ra-

[1] Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1. — Fredeg.. *Epit.*, c. 9, *Gesta Franc.*, *Epit.*, c. 7. — Mezeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

[2] Aim., l. 1., c. 8. — Dubos, Hist. de l'établiss. de

content que cette Armide de nos climats, ayant ùn jour consulté l'avenir sur ses destinées [1], apprit qu'elle devait être l'épouse d'un roi dont la puissance et le courage égaleraient la grace et la beauté : son mariage avec Basin ne lui semblait pas l'entier accomplissement d'un oracle si flatteur. Childéric parut à sa cour : le récit de ses malheurs, qu'avait causés son goût pour un sexe trop aimable, redouble l'impression que fit sur Basine l'aspect de ce prince charmant, auquel il ne manquait plus qu'un sceptre pour ressembler à l'époux promis. De son côté, Childéric n'avait pu voir la reine sans éprouver un amour d'autant plus violent qu'il voulut le combattre, ou du moins le cacher afin de ne point offenser un monarque hospitalier [2]. Mais à peine le messager de Viomade lui a-t-il remis la moitié de la

Monarch. franç. dans les Gaules, l. 3, c. 8, 10 et 11. — Velly, Hist. de France, t. 1.

[1] Aim., *ib.* — Mezeray, Hist. de France avant Clovis. — Hamilton, Anecd. sur la Cour de Child.; Paris, 1736.

[2] Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 8. — Hamilton,

pièce d'or, qu'il sent se réveiller en lui le courage et l'honneur [1].

Il se rend à Bar où il trouve les chefs de la nation, dont il reçoit de nouveaux les sermens. A la tête de ses sujets, il attaque Égydius, et recouvre son royaume qu'il agrandit par des conquêtes [2].

Un jour qu'il tenait cour plénière, on voit une princesse descendre de son char aux portes du palais : c'était Basine, qui, instruite des victoires et de la puissance de Childéric, ne doutait plus qu'il ne fût celui que le sort lui réservait.

« Fils de Mérovée, lui dit-elle [3], je suis ve-
« nue près de vous, parce que vous êtes le
« prince le plus digne de moi; si j'avais

Anecd. sur la Cour de Childéric; Paris, 1746, in-12.

[1] Gregorius Turon., *Histoire*, l. 2. — Aimoin, *loco citato*.

[2] Greg. Tur., *Hist.*, l. 2. — Fredeg., *Epit.*, c. 9. — *Gest. Franc. Epit.*, c. 12. — Roric., *Gest. Franc.*, l. 1.

[3] Aimoin, *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 7 et 8.

« connu un héros plus parfait, j'aurais tra-
« versé le mers pour m'unir à lui. »

Childéric présenta son anneau à cette reine, et l'épousa aux applaudissemens de sa cour enchantée.

CINQUIÈME RÉCIT.

CLOVIS.

Clovis est le véritable fondateur de la monarchie française [1]; et à ce titre il pourrait être le héros d'une épopée nationale.

[1] Clovis doit être regardé comme le fondateur du trône français. Vainement dirait-on que Clodion franchit le Rhin, que Mérovée donna son nom à la première race, que Childéric eut un royaume dans le Tournaisis; les Francs, sous ces rois, n'étaient encore qu'une nation secondaire et confondue dans les Gaules avec les différens peuples qui s'y étaient établis, et dont plusieurs, tels que les Visigoths et les Bourguignons, se montraient plus puissans que nos tribus.

Ce monarque remporta près de Soissons une grande victoire sur les Romains, dont il renversa pour toujours l'autorité : alors plusieurs peuples se donnèrent à lui comme au seul chef capable de les défendre, et la Gaule entière aurait suivi cet exemple, si, depuis qu'elle était chrétienne, elle n'eût point répugné à reconnaître pour chef un idolâtre.

Moins conseillé par son ambition qu'ins-

(*Voy.* Oros., l. 6, 7 *et seq.*—Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Prosp. Tyron., *Chron.* — Mably, Obs. sur l'Hist. de Fr., t. 1, part. 1. — Dubos, Hist. crit. de l'établ. de la Mon. franç., l. 2.) Ces tribus d'ailleurs n'étaient pas encore réunies sous un seul chef; elles n'avaient ni lois écrites, ni gouvernement fixe, ni frontières reconnues, ni possessions légitimes : les Romains regardaient le petit espace qu'elles occupaient dans les Gaules comme une usurpation sur les domaines de l'empire d'Occident. Tout changea de face sous Clovis; devant ce hardi conquérant disparurent les trônes que les barbares avaient élevés dans la Gaule, et il fit ses frontières des Pyrénées, de l'Océan, des Alpes et du Rhin. (*Voyez* Greg. Turon., *Hist.*, l. 2. — Aimoin, *Gesta Franc.*, l. 1. — Roricon, l. 2. — Procop., *de Bell. Goth.* — l. 1 et 2. — Fredeg., *Epit.*, c. 26, 27 *et seq.*) C'est sous Clovis que les Francs eurent pour la première fois des lois écrites et une histoire.

piré par Clotilde [1], Clovis se montrait souvent disposé à se convertir; puis il en était dissuadé par le plus grand nombre des seigneurs de sa cour, parmi lesquels il y avait non-seulement des Francs, mais aussi des Scandinaves et des Romains [2].

Bien que ces derniers fussent presque tous chrétiens, quelques-uns d'entre eux, identifiant leur antique prospérité avec leur gracieuse mythologie, se voyant d'ailleurs presque toujours avilis et vaincus depuis la conversion de Constantin, reprochaient au christianisme leur décadence qu'ils ne devaient au contraire imputer qu'à l'oubli des vertus que cette religion commande; ils souhaitaient en secret qu'un nouveau Julien rouvrît l'Olympe, et rappelât au milieu des fils de Mars

[1] *Vita sanct. Clotildis.* — Giov. Botero, *Vita di Clodoveo, re di Francia (nelle vite Dei princip. christ.)* — Mezeray, Hist. de Fr., t. 1.

[2] Dubos, Hist. cr. de l'établ. de la Monarch. franç. dans les Gaules. — Mably, Obs. sur l'Hist. de France, t. 1. — Moreau, Disc. sur l'Hist. de France.

les dieux qui dans leur exil avaient emporté l'espérance[1].

Clovis assemble son conseil pour délibérer sur le choix d'une religion dominante. Dans cette assemblée, présidée par le roi des Francs, un Romain, un autre Symmaque se lève le premier et parle en ces mots :

« Si le culte religieux est l'expression de « la reconnaissance des mortels envers une « suprême intelligence, quels autels dûrent « être plus couverts d'offrandes, quels tem- « ples dûrent plus souvent retentir d'actions

[1] L'eunuque Mardonius, celui que l'historien Socrate (Hist. eccl., l. 3, p. 65) appelle un *sophiste païen*, fut l'un des maîtres de Julien. Il lui inspira de la haine pour le christianisme, en lui prêchant les dieux de la Grèce et les brillantes rêveries de la mythologie ancienne. (Voyez *Mysopogon*, trad. de la Bléterie, p. 37. — Hist. de Julien, par M. Jondot, t. 1, l. 1, p. 9.) Bientôt après les philosophes s'emparèrent de l'esprit de ce prince, et le ramenèrent à l'idolâtrie.

Plusieurs philosophes romains écrivirent contre les chrétiens peu de temps avant Clovis; on doit donc supposer que, sous le règne de ce roi, le paganisme avait encore des partisans parmi les Romains.

« de graces que les temples, que les autels du « divin Jupiter, dont les sourcils puissans « d'un seul mouvement ébranleraient la terre « et les cieux !

« Quel peuple atteindra les sublimes des- « tinées de ces nations impérissables, la « Grèce et Rome, qui ont adoré celui qui « arrêta nos légions fugitives, et dispersa « devant elles les Sabins effrayés, la première « fois que nous l'invoquâmes !

« Un long cours de prospérités découla « pour nous de l'antique Olympe [1]; tant que « nous adorâmes les dieux de Numa, ils mi- « rent à nos pieds les sceptres du monde, et « le Capitole, terreur de cent rois vaincus, « s'enorgueillit de ses nombreux triomphes.

[1] La prospérité de Rome était un des plus grands argumens de Symmaque en faveur des dieux du paganisme. Avant ce philosophe, les illuminés de la cour de Julien, tels qu'*Edèse*, *Eunape*, *Maxime*, *Eusèbe*, *Prisque*, *Oribase*, *Libanius* et beaucoup d'autres, avaient fait valoir cet argument pour fasciner l'esprit de ce prince. *Voyez* M. Jondot, Hist. de l'empereur Julien, t. 1, l. 1, p. 27 et suiv.

« Mais nos dieux ne sont pas seulement
« les dieux de la victoire; ils sont encore
« ceux du bonheur et des jouissances; tour
« à tour ils font gronder la foudre et versent
« le nectar : si Romulus est le fils de Mars,
« Énée, cet autre fondateur de notre empire,
« reçut le jour de la belle Vénus, mère des
« Graces et des Amours.

« Nos arts, nos institutions, tout ce qu'il
« y a parmi nous de grand et d'utile fut leur
« ouvrage.

« C'est la nymphe Égérie qui dicta nos
« lois; c'est Minerve qui enseigna aux vier-
« ges pudiques à manier les fuseaux et l'ai-
« guille; Vulcain nous apprit à forger les
« métaux, Neptune à dompter les coursiers;
« Cérès initia Triptolème à l'art de cultiver la
« terre, et laissa dans les murs d'Éleusis la
« doctrine sacrée qui donne l'espérance d'une
« mort paisible et d'une félicité sans bornes[1];

[1] Isocrat., *Panegyr.*, t. 1, p. 132. — Cicero, *de Leg.*, l. 2, ch. 14. — Diod. Sicul., l. 13, p. 155. — Crinag., *in Anthol.*, l. 1, c. 28.

« Appolon éleva sur les bords du lac d'Or-
« tygie le premier édifice qu'aient vu les
« mortels; il fit entendre près de Castalie et
« de Pimplée ses premiers vers aux Muses
« ravies; Pan et les Sylvains, rassemblant
« les bergers du Lycée, du Ménale, au son
« de leurs flûtes champêtres, leur apprirent
« à charmer une destinée obscure.

« Avec quel contentement, avec quelle
« ivresse les peuples soumis à ces dieux de
« paix et d'amour venaient célébrer les fêtes
« instituées en leur honneur sur les rivages
« de l'Illissus, du Pénée, du Méandre, dans
« les prairies d'Amyclée, sous les ombrages
« d'Azilis! Quel spectacle attendrissant qu'un
« concours immense goûtant, libre de soins,
« de fatigues, de travaux, tous les transports
« que le cœur peut éprouver sous un ciel
« ouvert à tous les desirs, et d'où la félicité,
« la paix, la lumière tombaient comme une
« abondante rosée!

« Danses voluptueuses des filles de Les-
« bos, de Mithylène et de Corinthe, flots du

« Tibre où les vierges, couronnées de myrte,
« venaient se baigner à la première aurore
« du mois cher à Vénus ! Courses triom-
« phales, thyrses de lierre, fêtes nocturnes
« des sommets du Cithœron, de l'Ismeneus
« et du Rhodope, trépieds des oracles, ban-
« delettes et flambeaux sacrés, combats de
« citharre, les chœurs mélodieux, foule heu-
« reuse, ah ! qui mieux que vous sut garan-
« tir le bonheur des mortels et les enivrer
« de jouissances ! qui mieux que vous attesta
« la paternelle faveur des dieux !

« Mais si jamais le genre humain ne fut
« plus heureux que sous ces dieux tolérans,
« qui dans leur Panthéon hospitalier faisaient
« place à toutes les idoles des nations, ja-
« mais aussi fut-il plus digne de pitié que de-
« puis l'abolition de notre culte, qui sous ses
« ruines a enseveli le palladium de la vic-
« toire, les sources des lettres et des beaux-
« arts, toutes les illusions, hélas ! qui pou-
« vaient embellir la vie ? Partout règnent
« maintenant l'ignorance, la barbarie, et le

« plus douloureux silence succède aux lyres
« de nos prêtresses.

« Renoncez donc, renoncez à ces cultes som-
« bres et sanguinaires; allons sacrifier aux au-
« tels que le safran parfume, qu'ornent les fraî-
« ches guirlandes; adorons les dieux qu'ont
« chantés Hésiode, Homère et Virgile, qui me-
« nèrent à la victoire Alexandre et César. Alors
« les murs de nos temples se couvriront de tro-
« phées, nos bosquets se rempliront de nym-
« phes, nos vallons de napées, nos fleuves
« de naïades; alors partout retentiront les
« chants de la reconnaissance et du bon-
« heur! »

A peine l'orateur s'est-il assis, que le Scandinave Aldaric se lève, et, dans sa sauvage éloquence, loue ainsi la religion d'Odin :

« Esclave romain, quels dieux viens-tu pro-
« poser à des hommes! Emporte loin de nous
« le luxe, les arts, les plaisirs que tu vantes;
« ils ont amolli, ils ont corrompu tes frères;
« ils les ont endormis quand il fallait veiller
« et combattre; ils les ont fait descendre aux

« derniers degrés de l'infortune, parmi la « honte et les affronts.

« Les biens les plus précieux, les seuls « que nous desirons, sont un corps robuste, « un coeur magnanime et des armes : voilà « ce que nous ont accordé nos dieux, qui nous « donnent eux-mêmes l'exemple des exploits « en combattant sans cesse les géans et les « mauvais génies [1].

« Toutes nos divinités sont guerrières : « Balder se distinguait des autres par l'amour « de la paix ; mais ce fils de Frigga, trouvé « sans défense au jour de la perfidie, fut en- « levé à sa propre immortalité [2]. Loke est le « seul qui sache parler avec esprit et railler « avec finesse [3] ; mais il est méprisé des autres

[1] Schütz, Traité du paganisme de l'Allemagne. (Cet ouvrage se trouve en latin. (*Voyez* aussi les Commentaires de Resenius, de Bartholin et autres sur l'Edda.

[2] L'*Edda* rapporté par Mallet, Introd. à l'Hist. du Danemarck, t. 1 et 2. — La doctrine des Vola, lieu cité. — Barthol., *Antiq. dan.*

[3] *Voyez* les divers Commentaires de l'Edda et les

« dieux qu'il a voulu désunir et tromper ; c'est « pour ce crime qu'il restera chargé de fers « jusqu'à l'instant fatal où tout l'univers pé- « rira par le feu qu'allumeront les noirs gé- « nies de Muspelheim [1].

« Tous les autres divins habitans du lu- « mineux Fan-Sal [2] ne respirent que pour les « combats; Odin est l'exterminateur, le fou- « droyant [3]; Thor est armé d'une massue, il « vient se mêler dans nos camps avec ceux « qui brisent les boucliers et qui nourrissent « les corbeaux avides de funérailles; Thyr « est le dieu de la valeur téméraire ; les douze « Valkiries, nymphes des combats, sont char- « gées de choisir ceux qui doivent tomber

Opinions de Verelius, de Saxon le grammairien, de Bartholin, d'Andrea, de Wormius, etc.

[1] *Surtur* était le chef des génies de *Muspelheim*, région idéale, dont le nom est islandais, et que les commentateurs expliquent diversement.

[2] *Fan-Sal* est la salle des dieux.

[3] *Voyez* les *Edda*. — Schütz, Traité du paganisme de l'Allemagne. — Puffendorf, Hist. de Suède, t. 1, p. 6 et suiv. — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danem., t. 1 et 2.

« sous l'épée ; elles travaillent le destin des « héros autour d'un métier dressé sur quatre « lances ; leur trame est composée d'entrailles « frémissantes ; à chaque poids sont suspendus « une tête humaine et des cœurs encore pal- « pitans [1].

« Égra conduit les filles des Scandinaves « aux lieux déserts où fleurissent les plantes « qu'elles doivent appliquer sur les blessures [2].

« Braga enflamme les braves au son de sa « harpe [3] ; il les reçoit, pour prix de leur cou- « rage, dans le délicieux pays d'Asgard.

« Le Scandinave aime les fêtes et les ban- « quets ; mais ce n'est point au son du haut- « bois, couché sur des roses et s'enivrant « d'une liqueur traîtresse, qu'il laisse couler « les heures consacrées à l'hospitalité ; il s'as-

[1] *Voyez* les Orcades de Thermodus Torfœus ; Copenhague, 1697. — Gray, *the Fatal Sisters*, ode 8.

[2] *Egra* était la déesse de la médecine, et les femmes qui pansaient les blessés.

[3] *Voyez* l'*Edda*. — Hist. d'Odin, lieu cité. — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danemarck, t. 1 et 2. — Poésies de Sined ; Vienne, 1691.

« sied tout armé à la table, où il divise entre
« ses compagnons le sanglier fumant qu'ont
« frappé ses javelots.

« Une fée découvrit à Odin, dans les forêts
« de la Sarmatie, le miel[1] dont les rayons,
« trempés dans le cristal des fontaines, for-
« ment une boisson que savourent nos guer-
« riers en écoutant la harpe des scaldes célé-
« brant la gloire des siècles passés[2].

« Le Scandinave est sensible aux charmes des
« femmes; mais ce n'est point en parfumant
« sa chevelure, en modulant un air tendre,
« en exhalant des soupirs qu'il plaît à sa jeune
« maîtresse; c'est par son audace, c'est par
« ses victoires. Quand le soleil fait place à la
« nuit, Freya, déesse de l'air et de l'amour,
« répand sur la bruyère des larmes d'or[3] plus

[1] L'*Edda*. — La doctrine des *Vola*, lieu cité, note 51 de la strophe 21. — Hist. d'Odin, lieu cité, p. 20.

[2] Wormius, *Litter. runica*.— Barthol., *Antiq. dan.*, l. 1, c. 10. — Olavius, Remarq. sur Saxon le gram. Les notes du poëme des *Scandinaves* de M. de Montbron.

[3] *Freya*, ou la fée aux larmes d'or, était l'amie et la

« odorantes que l'ambre de Courlande [1], plus « brillantes que les vers luisans des mousses « de Fionie : le Scandinave suit ces chemins « rayonnans; il arrive au pied de la tour où « Vara, déesse des sermens [2], allume le flam- « beau conducteur. Pour parvenir jusqu'à l'a- « mante que le courage a séduite, il gravit les « rochers, franchit les précipices, escalade les « remparts, brise les portes jalouses, et, sou- « riant à sa beauté, l'enlève au fond des fo- « rêts, où il est heureux à la lueur des auro- « res boréales et au bruit sourd des torrens « perdus dans la solitude [3].

« Que ceux qui envient de pareils plaisirs, « que ceux qui redoutent l'esclavage et l'oisi-

protectrice des cœurs tendres. (*Voyez* l'*Edda*.)

[1] Heinze, Nouveau magasin de Kiel, 2, p. 337 et suiv. — Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. 1, l. 31, p. 225 (in-8°, 1810).

[2] L'*Edda mythol.* — Barthol., *Antiq. dan.*

[3] North., *Antiq.*, v. 1, p. 205. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 209. — Les *Saga* et poésies rec. par Wormius (*Litter. runica*), Snorron, Saxon le grammairien, Bartholin, Sined, etc.

« veté se prosternent donc à l'autel du grand « Odin; c'est par lui que nos pères ont soumis « presque tout l'univers; c'est par lui que « quelques Scythes, partis des bords de la mer « Caspienne, parurent en vainqueurs vers le « Tanaïs et le Borysthène, par lui encore que « leur torrent, grossi des peuples qu'il en- « traîna, inonda mille pays étonnés, et vint « rouler ses flots jusque sous les murs du « Capitole [1].

« Romains qui vantez votre gloire, oh! que « vos Césars sont petits et faibles devant les « géans du Nord! En trois pas ils ont franchi « le désert : ils sont envoyés par le ciel pour « punir les forfaits de l'empire. Mais la mort « s'est emparée déja de cet empire corrompu « par ses vices et ses excès. De toutes parts il « tombe en dissolution. Il n'est plus aujour-

[1] Suhm, Orig. des peuples, Migrations des nations gothiques; Odin, ou Mythologie, et Histoire critiq. du Danem. (Ces ouvrages de Suhm ont été composés en danois, et traduits en allemand.) — Thunmann, Recherches sur les peuples, etc.

« d'hui qu'un cadavre orgueilleux et paré du « vain luxe des funérailles. L'odeur de sa « mort attire les aigles du Caucase. Nous « voilà, le sacrifie est prêt; nous fournirons « l'autel, et vous fournirez la victime. »

Après ce discours, le Franc Volrade prononce ainsi l'apologie de la religion celtique :

« Romains et Scandinaves, dit-il, quels « sont les dieux que vous préconisez dans « cette enceinte? Comment pouvez-vous les « connaître, comment osez-vous les peindre, « si jamais ils ne se révélèrent à vos yeux, et « si rien ne démontra leur existence?

« Ces dieux, que le bronze et l'argile fi- « gurent au gré du statuaire, et que vous « adorez sur la foi des temps fabuleux, ne « sont que vos passions et vos goûts déifiés; « votre Olympe, votre Vahalla n'est qu'un « monde idéal où l'homme se réfléchit de « toute part. Sous les cieux brillans de l'Italie « et de la Grèce, les mortels, s'adonnant aux « plaisirs et aux beaux-arts, se créèrent pour « émules des dieux de volupté, des dieux

« d'harmonie, tandis que le belliqueux en-
« fant du Nord plaça au milieu du sang et des
« ruines ses idoles incendiaires.

« Les Celtes sont mieux inspirés quand,
« méprisant des divinités arbitraires et fantas-
« tiques, ils n'en veulent connaître que d'im-
« muables et d'éternelles comme la nature;
« loin d'être cachées, elles se découvrent sans
« cesse à notre amour dans les merveilles de
« cette nature qu'elles vivifient. Ce soleil que
« nous adorons [1] n'est point une chimère; cet
« océan qui gronde, ces fleuves qui fertilisent,
« ce feu sacré, ame de tout ce qui se meut
« ici-bas, ne sont point de vaines illusions;
« ces arbres qui nourrissent l'homme et qui
« l'abritent ne sont point des conjectures :
« hé bien! voilà nos dieux [2], voilà les sour-

[1] Tacit., *de Morib. German.* — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Agathias, l. 1. — Fournel, Etat de la Gaule au cinquième siècle, t. 2, c. 4, p. 339.

[2] Tacit., *de Morib. Germ.* — Cæs., *ib.* — Agath., *ib.* — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danemarck. Si les Celtes donnaient des traits et des noms à quelques divinités, ce n'étaient que les personnifications des élémens;

« ces de notre bonheur. Quelles preuves plus « immédiates, quels bienfaits moins douteux « pourraient justifier notre croyance et mé- « riter nos hommages?

« Mais tandis que les intelligences divines « s'incorporent à mille objets palpables, elles « permettent que les ames irréprochables « puissent elles-mêmes faire partie de cette « nature agissante; voilà pourquoi les druides « ont initié les Grecs au mystère que ces der- « niers ont appelé la métempsycose [1]; voilà « pourquoi les Calédoniens, qui sont eux- « mêmes des Celtes, voient errer sur les nua-

ainsi, par exemple, *Taranis* était la foudre, *Niorder* la tempête, *Dis* la terre et la nuit, *Belenus* le soleil, etc. — *Voy.* Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6, c. 17 et 18. Lucan., *Phars.*, l. 1, v. 446.—Tacit., *de Morib. Germ.*, c. 11, et *Annal.*, l. 1, c. 50 et 65. — Strabo, l. 3. — Petri Lescaloperii *Theolog. veter. Gall.* — Sched., *de Diis German.*, p. 220. — Cluver., *German. antiq.*, c. 29.

[1] Les Grecs ont rapporté le système de la métempsycose de l'Egypte et non pas dans la Gaule, ainsi que plusieurs écrivains l'ont avancé; mais cette dernière opinion est suffisamment accréditée pour la poésie.

« ges les ombres de leurs aïeux ; c'est sur ces
« trônes aériens que les fantômes des braves
« et des chantres sublimes écoutent les harpes invisibles et le bruit des torrens éloignés ; c'est dans ces espaces vaporeux qu'ils
« poursuivent à travers les météores le sanglier nébuleux, la biche imaginaire ; c'est
« là que le héros est rejoint à son amante, et
« qu'ils se perdent ensemble dans le fond de
« la nue qui distille sur leur chevelure une
« rosée odorante.

« Faut-il donc s'étonner quand les Francs
« ont toujours devant les yeux ce qu'ils ont
« de plus cher, les images de leurs dieux, les
« ombres de leurs pères? faut-il s'étonner
« des prodiges de leur vaillance? doit-on hésiter à maintenir un culte si respectable,
« et que professent les vainqueurs au milieu
« desquels on délibère aujourd'hui? »

C'est ainsi que Volrade loue la religion de ses pères, et les Francs l'ont applaudi.

Maintenant quel orateur prendra la défense du christianisme? Sera-ce un de ces

vieux guerriers qui dans les combats sont les modèles des héros, et qui durant la paix font fleurir les vertus civiles? Sera-ce un de ces vénérables évêques, derniers dépositaires des lettres grecques et romaines, flambeaux vivans de la doctrine, eux dont les cœurs inépuisables brûlent de l'amour divin et de la charité?

Mais pourquoi chercher ici le plus éloquent? Ah! s'il est dans cette assemblée un enfant, une femme, un être faible, c'est lui que Jésus-Christ appelle, c'est lui qu'il veut inspirer [1].

Clotilde, reine vertueuse et chrétienne, nouvelle Esther, c'est toi qui te levas du trône où tu siégeais près de l'Assuérus français, pour célébrer la religion de ta mère! On rapporte que les voûtes du palais s'entr'ouvrirent et qu'on vit sur des nuages un essaim d'anges brillans accompagner de leurs sistres et de leurs téorbes mélodieux le discours que tu prononças ainsi :

[1] *Evang. sec. Math.*, c. 18, v. 2, 3, 4, 5 et 6, et c. 5, v. 3.

« Oui, peuples idolâtres, vos dieux sont « les dieux des vainqueurs, mais le nôtre est « celui des vaincus; oui, vos dieux sont les « dieux de la fortune, des jouissances, des « prospérités; mais le nôtre console ceux qui « souffrent et ceux qui pleurent.

« Notre religion est apparue la dernière « en ces climats, afin de réparer tous vos « ravages; elle a relevé les ruines des cités « que vos bras ont renversées; elle a ra- « cheté les captifs qui portaient vos fers; elle « a promis le ciel à ceux que vous aviez dé- « possédés de leurs champs héréditaires; elle « a reçu dans les catacombes, dans les caver- « nes des forêts solitaires la victime humaine « échappée à l'autel d'Odin ou de Teutatès; « elle lui a révélé un dieu de bonté auquel on « ne sacrifie pas l'homme, mais qui lui-même « s'est immolé pour l'homme.

« Il a fallu peu d'efforts vraiment; il a fallu « des preuves peu convaincantes pour vous « consacrer aux cultes flatteurs de vos desirs « et complices de vos passions; mais vous

« reconnaîtrez du moins qu'il faut au chré-
« tien un foi bien inébranlable, une convic-
« tion bien profonde, quand il embrasse
« une religion qui impose les rigueurs de la
« pénitence, les larmes de la componc-
« tion, les affronts et les outrages ; amères
« voluptés dont seule elle a le privilège !
« Et cependant cette religion austère,
« qui, foulant ainsi la vie à ses pieds, s'en
« fait comme un degré pour s'élever au ciel ;
« cette religion, qui prêche l'humanité, le
« pardon des injures, enfanta plus d'héroïsme
« et de dévoûment, que jamais n'en ont
« inspiré les dieux qui vous mettent sans
« cesse dans les mains et la coupe des ban-
« quets et le luth de l'allégresse !

« Vous le savez, Romains, vous qui vîtes
« l'arène de vos cirques cruels détrempée du
« sang des martyrs ; vous le savez, Scandi-
« naves, vous qui portâtes le fer et la flamme
« dans les temples et sous les toits des chré-
« tiens ; oui, vous savez avec quelle résigna-
« tion, quelle douce attente de l'éternité, ils

« présentaient leur gorge aux bourreaux et
« leurs mains aux fers des vainqueurs ; oui,
« vous savez combien de fois alors, et ces
« bourreaux et ces vainqueurs, subjugués par
« un ascendant irrésistible, reconnurent le
« dieu dont ils voulaient punir les adora-
« teurs[1].

« Les Francs voudraient qu'une divinité se
« révélât à leurs regards, et, confondant la
« nature avec celui qui l'a créée, ils égarent
« leurs hommages sur des objets insensibles.
« Mais qui peut méconnaître le vrai Dieu à
« des miracles sans nombre! Quelle contrée
« en vit plus que la Gaule, réservée peut-être
« à d'étonnans destins!

« C'est près d'Autun que Constantin, au
« moment de livrer bataille au fougueux
« Maxence, vit luire dans le firmament une
« croix enflammée autour de laquelle se li-
« saient ces mots, écrits sur l'azur des cieux

[1] Fleury, Hist. ecclésiast. — Adrien Baillet, Vies des Saints.

« avec les rayons du soleil : *C'est par ce signe*
« *que tu obtiendras la victoire*[1].

« Dirai-je les miracles de saint Denis et de
« saint Martin, dont les tombeaux rendent
« chaque jour des oracles[2] ? Dirai-je com-
« ment saint Germain d'Auxerre, allant au-
« devant d'un conquérant qui chassait devant
« lui les peuples éperdus, osa saisir les rênes
« de son coursier, et le détourner des pays
« qu'il allait ravager ? Dirai-je enfin comment,
« à la prière de Geneviève, Dieu tendit un
« voile impénétrable devant la cité qu'Attila
« ne put apercevoir ?

« Venez donc, ô peuples de la Gaule ! ve-
« nez aux piscines de la rédemption effacer
« les souillures du paganisme sanglant, du
« paganisme adultère ; venez, ah ! venez re-
« connaître la religion qui ne montre la mort
« que près de l'immortalité ; cette religion

[1] Socrate, Sozomène, Eusèbe, Eutrope, Fleury, le P. Alexandre, Baluze, etc.

[2] Greg. Turon., *Mirac. S. Mart.* — Sainte Marthe, *Gall. Christ.* — Félibien, Hist. de l'abb. de Saint-Denis, prélim., p. 2, 3 et 4.

« qui ferait une seule famille du genre humain
« pacifié, si respectée par les hommes, ils lui
« conservent sa pure origine. »

Les historiens rapportent que le premier fils de Clovis mourut aussitôt que Clotilde l'eut fait baptiser, et qu'imputant cette mort à la vengeance des dieux, Clovis en conçut de l'aversion pour le christianisme [1].

La poésie attribuant cette perte aux maléfices de l'enfer (dont le front vient d'être marqué du signe chrétien), évoquerait les mauvais génies autour du berceau de cet enfant.

Mais quels que soient les efforts de l'idolâtrie, la conversion de Clovis ne peut être longtemps différée, et le jour des miracles va briller sur la France.

Les Allemands, enlevant leurs tentes des rives du Danube et des forêts germaniques, étaient venus les dresser au pied du mont Jura

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 29. — Hincmar, *in Vitâ S. Remigii.* — *Vita sanctæ Clotil.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 16. — Mezeray, Hist. de France, règne de Clovis.

et vers le lac de Genève, d'où ils faisaient des incursions sur nos frontières [1].

Clovis marche à eux et les rencontre près de Tolbiac [2] : le choc est épouvantable. Accoutumés à faire plier l'ennemi, les Francs s'étonnent d'une résistance inconnue [3]; vingt fois ils vont à l'attaque, vingt fois leurs bataillons se brisent contre les bataillons qu'ils veulent enfoncer; eux-mêmes, assaillis à leur tour, ne peuvent long-temps résister [4]. Les Allemands, que rien n'arrête, semblent grandir en approchant ; ils s'avancent comme le flux de la mer, qui, réglé dans sa furie, écume, gronde et submerge.

Ces guerriers farouches et gigantesques poussent dans les phalanges de la Gaule leurs chars attelés de taureaux, que la pointe des

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2. — Mezeray, lieu cité.

[2] Greg. Turon., *ib.* — Hincmar, *loc. cit.*

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 30. — *Gesta Franc. Epitom.* 15. — Sigeb. Gembl., *Chron.* — Aim., l. 1, c. 16. — *Vita S. Clotil.* — Adon., *Viennens. Chron.*

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2. — Hincmar, *loc. cit.*

javelots aiguillonne. Ces animaux furieux, dont les prunelles s'enflamment, dont le poil exhale d'épaisses fumées, mugissent dans l'horrible mêlée, et secouent leurs cornes meurtrières surchargées de lambeaux sanglans.

Les Francs vont être vaincus [1], et déja leur courage épuisé ne peut plus renouveler de trop inutiles efforts. Aurélien, qui combattait près de Clovis, lui dit au milieu du danger [2] : « Seigneur, invoquez le Dieu des chrétiens ; « il vous exaucera, car il est tout-puissant. » Le monarque lève ses regards vers le ciel, et, s'adressant à l'Être immortel qu'il méconnaît encore, il s'écrie [3] : « Dieu de Clotilde, « rends-moi vainqueur, et je briserai des ido« les sans puissance pour n'adorer que toi « désormais. »

[1] Greg. Turon., *ib.* — Hincmar, *ib.*

[2] Greg. Turon., *ib.* — Hincmar, *ib.* — Dubos, Hist. crit. de l'étab. de la Monarch. franç. dans les Gaules. — Mezeray, Daniel, Cordemoy et Velly en leurs Hist. de France, t. 1. — Fleury, Hist. ecclésiastique.

[3] Greg. Turon., *ib.* — *Vita Sanctæ Clotild.*

Ce vœu solonnellement exprimé, ce triomphe inespéré qui succède à une défaite, et que nos légendes et nos annales [1] attribuent au secours de l'Éternel, tout autoriserait l'emploi du merveilleux et l'intervention des êtres surnaturels, dans un poème consacré à cette grande époque.

Ainsi dès que Clovis a prononcé le serment de se convertir, on verrait Dieu qui, d'un signe, assemble ses nombreuses milices; soudain elles s'arment dans les arsenaux du ciel, où sont rangés les foudres et les épées flamboyantes.

Les séraphins s'avancent en ordre de bataille sur les chemins d'azur semés d'étoiles; en effleurant rapidement les nuages, les roues de leurs chars, d'où jaillissent une longue suite

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 20. — *Gest. Franc.*, Epit., c. 15. — Hincm., *in Vitâ S. Rem.* — *Vita S. Clotild.* — Aim., l. 1, c. 16. — Sigeb., *Chron.* — *Vetus Chron.*, *moiss. cœn.* — Roric., l. 2. — Adon., *Viennens. Chron.* — Mezeray et Daniel en leurs Hist. de France, t. 1.

d'éclairs, dispersent au loin la rosée dont l'humide poussière, colorée par tant de feux, retombe en une pluie de diamans, de rayons et d'étincelles.

L'armée lumineuse s'abaisse vers les champs où combat Clovis au désespoir, et se mêle à ses bataillons; l'ennemi tombe de tous côtés, et les brillans archanges, en remontant victorieux vers leur séjour immortel, posent sur les drapeaux français les couronnes de lis qui ceignaient leur chevelure.

Bientôt, pour les cérémonies du baptême, s'ouvrent les portes de l'église de Reims, dont les murs sont couverts de draperies et de fleurs [1]. Clovis s'avance suivi de ses deux sœurs [2] et de trois mille de ses sujets [3] altérés des eaux du salut.

Saint Remi, comme un envoyé céleste, s'ap-

[1] Avitus *in Epist. ad Clodov.* — Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 31. — Hincmar, *Vita S. Rem.*

[2] Alboflède, qui était idolâtre, se fit chrétienne, et Lantilde, qui était arienne, abjura son hérésie.

[3] Greg. Turon., l. 2, c. 32.

proche du monarque : « Baisse la tête, Si-
« cambre, lui dit ce lévite inspiré ; brûle
« ce que tu as adoré, et adore ce que tu as
« brûlé [1]. »

A ces mots s'élèvent de toutes parts des parfums et des hymnes ; les nouveaux chrétiens sortent des sources sacrées, vêtus de robes blanches, emblèmes de leur pureté [2], et font tomber au pied de l'autel les fers des captifs que leur livra la victoire [3].

Ici nous voyons le poète inspiré, déposant sa lyre, et saisissant la harpe du roi-prophète, afin de célébrer avec plus de solennité les joies de l'Église si long-temps persécutée, heureuse alors comme la mère qui, pâle encore de ses récentes douleurs, sourit, les yeux en larmes, au nouveau-né qu'elle presse dans ses bras.

[1] *Mitis, depone colla, Sicamber; adora quod incendisti, incende quod adorasti.* — Hincm., *ib.*

[2] Hincmar, *in Vitâ S. Remig.* — Fleury, Mœurs des Chrétiens, vol. uniq. — Mezeray, règne de Clovis.

[3] Mezeray, Hist. de France, règne de Clovis.

Dans leur sainte ivresse les chrétiens ne voient que des miracles; de-là cette tradition d'une colombe venue du firmament pour apporter au nouveau Samuël l'huile sacrée réservée à l'oint du Seigneur; de-là ces récits surprenans d'un ange remettant à l'anachorète des solitudes de Joyenval une tige de lis et une oriflamme [1]; de-là ces présages apparus à Clovis dans le temple de l'Éternel [2], et cette clarté aperçue pendant la nuit sur la tente du héros [3], et cette biche s'élançant près d'un bois pour guider nos guerriers à travers le fleuve qu'ils ne pouvaient franchir [4].

[1] Hincmar, *ubi supr.* — Duchesne, sur les Antiq. des villes, p. 374. — Charles Sorel, Hist. de la Monarchie française depuis Pharamond jusqu'en 840. — Favyn, Théâtre d'Honneur et de Chevalerie, l. 2, c. 13, p. 316. et c. 11, p. 238. — Geliot, Indice armorial, p. 325. — Gaguin, l. 1, fol. 9, v°. — Goropius, l. 4, *Franc.*

[2] Greg. Tur., *Hist.*, lib. 2. — Fredeg., *Epitom.* 35. — *Hariulfi Chronic.*

[3] Greg. Turon., *ib.* — *Gest. Franc.*, *Epitom.* — Roric, l. 4 — Aim., l. 1, c. 20 *et seq.*

[4] Greg. Turon., *ib.* — Fredeg., *ib.* — Aim., l. 1, c. 20 et 21. — Roric., l. 4.

Mais du côté de l'Occident, et sortis des portes de Byzance, arrivent les ambassadeurs de l'empereur Anastase, qui apportent à Clovis, avec la poupre romaine, les titres de patrice; de consul et d'auguste [1]. Ce monarque revêt la toge qu'ont illustrée les Flaminius, les Paul-Émile, les Scipion; les honneurs qui lui sont décernés portent dans le sein de la France quelque chose de la splendeur romaine, et par une sorte d'alliance unissent l'antiquité aux temps modernes.

Clovis, couvert des glorieux vêtemens qui rappellent les triomphes du Capitole, sort de la ville de Tours pour transférer son trône à Paris [2]. Précédé de ses trésors, de ses drapeaux, de ses trophées, suivi de sa cour et de ses héros, il marche vers la cité qui désormais doit être la capitale de la France.

[1] Greg. Turon., l. 2, c. 38. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 22. — *Gesta Franc.*, *Epitom.*, c. 17. — Dubos, Hist. critiq. de l'établiss. de la Monarch. française dans les Gaules.

[2] *Gesta Franc.*, l. 2, c. 18. — Greg. Turon., *loc. cit.*

Les épisodes ne manqueraient pas dans le poëme qu'on suppose ici ; les amours de Clovis et de Clotilde en fourniraient un qui, sans s'écarter de la vérité, aurait tout le charme d'un conte oriental.

Clotilde était nièce du cruel Gondebaud, roi des Bourguignons ; il avait fait massacrer ses parens [1] ; mais, soit qu'un ange eût préservé Clotilde des coups du poignard, soit que ses graces naissantes et son innocent sourire eussent attendri Gondebaud, celui-ci, l'ayant épargnée, la fit élever à sa cour, où il lui permit d'adorer le Dieu des chrétiens, auquel sa mère l'avait donnée par le baptême [2].

C'est dans cette cour que s'élevait la tige fleurie, le rejeton brillant d'un arbre abattu par la tempête.

Tout ce qu'on raconte à Clovis de l'auguste orpheline lui inspire un intérêt qui bientôt se change en amour ; il appelle son plus cher fa-

[1] *Vita sanct. Clotild.* — Fredegar., *Epitom.*, c. 20 et 21. — Lecointe en ses Annal. ecclés., t. 1.

[2] *Vita sanct. Clotild.*

vori, le fidèle Aurélien, et lui remet un anneau qu'il le charge de porter à cette princesse à l'insu de son persécuteur [1].

Aurélien arrive à Genève [2]. Pour tromper les regards du soupçonneux Gondebaud, il se déguise sous les habits d'un mendiant [3], et s'approche des murs du palais.

Il reconnaît la tour qu'habitait Clotilde à la foule des pauvres qu'on voyait à sa porte [4] : c'étaient les humbles pompes de sa cour, c'était le digne cortège d'une chrétienne.

Aurélien, couvert de haillons, se mêle à ces malheureux qui attendent le moment où la princesse, en se rendant au pied des autels, leur fait les aumônes accoutumées [5] : elle paraît ; le voile jeté sur sa chevelure [6] laisse à

[1] *Gest. Franc.*, *ib.* — Greg. Turon., *ib.*

[2] M. Picot de Genève (Hist. des Gaulois, t. 2, l. 1, c. 13, p. 145) dit qu'on montre encore la maison qui servait de palais à Gondebaud.

[3] *Vide Vit. S. Clotild.* — *Gest. Franc.*, *c.* 11.

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 28.

[5] Greg. Turon., *Hist.*, *ib.* — Aim., l. 1, c. 13.

[6] Telle est la coiffure des reines de France sous la

découvert son beau visage, où la tendre compassion imprime une céleste mélancolie.

A la vue d'un nouvel infortuné dont les nobles traits semblent révéler une haute origine, elle croit voir une grande victime du destin, et voulant épargner en public le langage de la pitié à un cœur fier peut-être encore, d'une opulence récemment éclipsée, elle lui fait dire de se présenter devant elle après l'heure des prières [1].

On introduit Aurélien qui laisse aux portes du palais son bâton et sa chaussure poudreuse [2]; il se prosterne aux pieds de la princesse, et, faisant briller à ses yeux l'anneau de Clovis, gage sacré de la confiance du monarque, il expose le motif qui l'amène [3].

première et la seconde races. *Voyez* Montfaucon, Monumens de la Monarchie franç. — Willemin, Choix de costumes français.

[1] *Vita sanct. Clotild.* — Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 28. — Aim., l. 1, c. 13. — Dubos, Hist. crit., lieu cité.

[2] *Gesta Franc.*, c. 11. — Aim., *ib.*

[3] *Gesta Franc.*, c. 11. — Greg. Turon., l. 2, c. 28. — Dubos, lieu cité.

On trouverait un autre épisode dans la description de Lutèce, aussi simple qu'un hameau; comme une fée initiée à de grandes destinées, la muse sourirait mystérieusement sur les premières pierres de cette ville des rois, et laisserait échapper quelques paroles prophétiques.

On aimerait sans doute à comparer la grandeur de cette cité à son état primitif, alors que resserrée dans une île elle n'était encore qu'un village entouré des flots de la Seine et de grands marais [1], tel qu'un enfant royal enveloppé, dans son berceau, de langes et de bandelettes.

Properce et Tibulle nous représentent les sept collines de Rome encore ombragées d'oliviers; Virgile nous montre les troupeaux d'Évandre paissant aux lieux où s'élevèrent depuis le Forum des Romains et le superbe quartier des Carènes. Le poète français trou-

[1] Jul., *Mysopog.* — De la Marre, Traité de la Police, t. 1, p. 72.



verait les mêmes ressources et produirait les mêmes effets en donnant la première vue d'une cité non moins fameuse que la reine du Tibre.

On verrait, au lieu de ces quartiers populeux et superbes, des marécages où venaient pondre la sarcelle et les oies sauvages [1], des forêts obscures qui couvraient les ruines de quelques monumens de l'idolâtrie [2], de grandes prairies où les filles de Parisis formaient leurs danses en chantant l'aventure du beau Loïs, des cabanes construites en forme de ruches et ombragées de figuiers [3], des îles fleuries où

[1] De la Marre, lieu cité.

[2] De la Marre, Traité de la Police, t. 1, p, 78 et suiv. — Jacq. Dubreuil, Antiq. de Paris. — Corrozé, Antiq. de Paris, p. 7, 8 et 9. — Sainte-Foix, Essais historiq. sur Paris. Tout le Nord de Paris depuis le bord de l'eau jusque par-delà Vincennes, était couvert de marais et de bois dont l'ensemble était appelé la *Forêt des Charbonniers*. L'autre côté de Paris, c'est-à-dire le faubourg Saint-Germain, était en prairies. *Voyez* d'Expilli, au mot *Paris*.

[3] Julian, *in Mysopog*. — Jacq. Dubreuil, Antiq. — *Voy*. la forme de ces cabanes dans les gravures de l'ouvrage de De la Marre.

les cygnes déployaient leurs ailes en sortant de l'onde, des saules bleuâtres où les radeaux du pêcheur étaient attachés.

Le mont Leucotitius [1], aujourd'hui si peuplé, était alors orné de pampres et sillonné de sentiers agrestes qui conduisaient à l'amphithéâtre romain, où l'on entendait rugir les tigres et les lions [2]; non loin de cet édifice les cintres d'un aquéduc festonnaient l'horizon et conduisaient le limpide cristal des fontaines au palais des Thermes, qui étalait au pied de ce mont son architecture et ses jardins aériens, pareils à ceux de Babylone.

Mais c'est surtout en se transportant dans les bois qu'on voyait alors aux lieux où s'étend aujourd'hui cette longue galerie qui, d'arcade en arcade, arrive à deux palais pour les unir, c'est là que le poète sentirait son imagination s'épanouir au souffle de l'avenir; il verrait les

[1] Aujourd'hui le mont Saint-Jacques.

[2] Ces combats furent très fréquens sous la première race, mais des conciles le défendirent par la suite. *Voy.* Legendre, Mœurs des Français.

chênes et les sapins se changer en nobles édifices, et sur ces bords sauvages le Louvre dresserait à ses yeux ses portiques et sa colonnade, où apparaîtraient les pompeuses images de nos rois.

SIXIÈME RÉCIT.

LES SUCCESSEURS DE CLOVIS.

L'Histoire de France est remplie de traits épisodiques et d'actions mémorables qui, sans avoir l'importance qu'exigent l'épopée et la tragédie, pourraient être néanmoins les germes nombreux de compositions d'un puissant intérêt.

Le premier des sujets que nous nous promettrions d'indiquer se trouve dans l'histoire de la princesse Radegonde et de Clotaire ; elle pourrait tout naturellement recevoir son titre

de la vérité historique : LA PREMIÈRE ABBAYE [1].

Clotaire, l'un des quatre fils de Clovis, avait secondé son frère Thierry dans la guerre qu'il avait déclarée au parjure Hermenfroy, monarque de la Thuringe : ce dernier fut vaincu et détrôné [2].

Parmi les esclaves que les vainqueurs se partagèrent, on distinguait la belle Radegonde, fille du roi Bertaire qu'Hermenfroy avait immolé pour usurper son héritage [3]. Clotaire emmena avec lui cette jeune beauté, qui fut successivement idolâtre, chrétienne, princesse, orpheline, captive, reine, religieuse et sainte [4].

[1] Il y avait déja à cette époque plusieurs abbayes en France ; mais celle de Sainte-Croix de Poitiers, fondée par sainte Radegonde, est, je crois, la première abbaye de femmes.

[2] Greg. Turon., l. 3, c. 7. — *Gest. Franc.*, c. 22. — Gordemoy, Hist. de Fr., t. 1, p. 182.

[3] *Vita sanctæ Radeg.* (Cette vie, écrite par un contemporain de Radegonde, se trouve dans les Actes des Bénéd., publ. en 1667 par d'Achery.) — Mezeray, Abr. chr., t. 3, p. 138. — Fleury, Hist. ecc., 6e siècle.

[4] *Vita sanct. Rad.* — Baillet, Vies des Saints, 13 août.

Le roi français la fit élever dans la religion chrétienne, et bientôt cette douce étrangère, à qui la harpe du poète Fortunat enseignait à chanter les louanges de l'Éternel, fit entendre, comme une autre Cécile, des concerts dignes des séraphins [1].

Clotaire épousa cette princesse; mais ses vertus lui firent bientôt rejeter une couronne que ses attraits lui avaient donnée [2]. Elle se prosterna aux pieds de saint Médard, pour en implorer le voile religieux qui devait lui dérober l'aspect odieux des crimes de son époux [3]. Le prélat hésitait à consommer un si grand sacrifice. « Hélas! se disait-il, puisque la pitié et la bienfaisance vont s'éloigner du trône, qui donc intercédera pour des sujets opprimés? Comment les malheureux oseront-ils désormais aborder un monarque redoutable, quand ils ne verront plus à ses côtés celle qui tempérait les rigueurs du pouvoir souverain

[1] *Fortunat., Carm.* — *Vita sanctæ Radeg.*
[2] *Fortunat., ib.* — Greg. Turon., l. 5.
[3] Greg. Turon., *ib.* — *Vita S. Radeg.*

par ses graces et sa douceur, celle qui souvent mêlait ses larmes à leurs prières? Lorsque entraîné par le vertige de sa fureur, Clotaire se levait tout à coup, prêt à lancer des ordres foudroyans, il regardait sa compagne, et bientôt le calme renaissait dans son ame. Dieu de bonté! c'est vous qui, des rives lointaines, avez amené dans le palais de nos rois cette Clotilde nouvelle! c'est vous qui l'avez fait paraître au milieu des orages publics, de même que vous faites briller l'arc-en-ciel au milieu des sombres nuages, et rayonner l'étoile tutélaire au-dessus du naufrage! »

Mais Radegonde, impatiente de prononcer ses vœux, s'approche de l'autel, coupe sa longue chevelure, prend le voile des amantes du Seigneur, et se retire à l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers qu'elle avait fondée [1].

Ainsi cette colombe du ciel, égarée par hasard ici-bas, et ne voulant point reposer ses

[1] *Vita sanctæ Radeg.*—Greg. Turon., l. 3.—J. Dubreuil, Antiquit. de Paris, l. 4. — Baillet, Vies des Saints, 13 août.

ailes sur un trône sanglant qui en eût souillé la pureté, prit son vol vers la solitude, et attendit au fond de la paisible forêt l'aurore du jour éternel.

Cependant le cruel, le farouche Clotaire, assassin des enfans de son frère Clodomir [1], et meurtrier de l'un de ses fils [2], sentait s'appesantir sur lui la main invisible. Dieu, qui punit souvent mieux les hommes par une longue vie que par un prompt trépas, avait permis qu'il vécût plus long-temps que ses trois frères, et qu'il remplît ses avides mains des moissons de la tombe, afin de livrer une plus grande victime aux remords et au désespoir.

Bientôt une lugubre mélancolie s'empara du monarque [3]; ses yeux éteints, sa pâleur et ses soupirs révélaient toute l'affliction de son

[1] Greg. Turon., l. 3, c. 18. — Aimoin, de *Gest. Franc.*, *Epitom.*, c. 39. — Legendre, Histoire de France, t. 1. — Mezer., Abr. Chron., t. 3, p. 110.

[2] Greg. Turon., l. 4, c. 20. — *Append. ad Marc. Chron.* — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 151.

[3] Greg. Tur., *Hist.*, l. 4. — Daniel, t. 1, p. 152 et suiv.

cœur [1] : alors l'infortnné vit bien que son mal venait d'en haut, et pour fléchir le juge des rois il distribua des aumônes [2], fit de pieuses fondations, entreprit de lointains pèlerinages, seul, à pied, et comme un pauvre voyageur [3].

Cherchant donc en vain la paix qui le fuyait, ce prince espéra qu'en partageant le fruit de ses crimes avec l'innocente Radegonde, il s'en ferait plus aisément absoudre; il crut purifier son trône et s'y mettre à l'abri des coups célestes, en la contraignant de revenir se placer à ses côtés. Ce ne fut qu'à la prière d'un saint prélat qu'il consentit à laisser cette reine dans son monastère [4] au milieu des vierges qu'elle y avait rassemblées.

Comme la poésie ferait sentir cette paix

[1] *Append. ad Marcel. Chron.* — Greg. Turon., *ib.* — Cordemoy, lieu cité. — Velly, t. 1, p. 92.

[2] Greg. Tur., *ib.* — *Gest. Franc.*, c. 28. — Mezeray. Abr. Chron., t. 1, p. 136.

[3] Greg. Tur., *ib.* — *Gest. Franc.*, c. 28. — Daniel, lieu cité. — Mezeray, Abr. Chron., t. 3, p. 136.

[4] *Vita sanctæ Radeg.* — Baillet, Vies des Saints, 13 août.

sacrée en peignant l'effroi que la couronne cause à Radegonde, et les larmes qui lui font répandre dans le sein de ses aimables compagnes la menace du trône et le vain éclat des cours ! Quel heureux contraste que celui des crimes de Clotaire et des vertus angéliques de l'auguste recluse ! que celui des troubles, des combats de cet héritier de Clovis avec la solitude et la paix du gothique monastère, dont les clochers aigus s'élevaient à travers les arbres touffus de la forêt !

Au déclin du jour, et alors que grandissent les ombres des bois, apparaîtrait vers les murs religieux le livide monarque, plongé dans sa tristesse mortelle, couvert du cilice de la pénitence [1], et la chevelure en désordre. Ce roi, pâle et terrible, poussé par la tempête de son cœur sur un rivage de paix, s'arrêterait comme un fantôme sur le seuil du silencieux monastère, où, selon les historiens,

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4. — *Append. ad Marc. Chron.* — Daniel, Hist. de Fr., t. 1, p. 152 et suiv.

il revenait demander son épouse; et tandis qu'en soupirant il prononcerait ces mots : « Oh! que le roi du ciel est puissant, puis-« qu'il traite ainsi les rois de la terre [1]! » On entendrait dans le lointain les douces voix des filles de l'abbaye, exhalant vers le ciel, comme un pur encens, les hymnes des Hilaire et des Ambroise.

Une partie de cette célèbre abbaye existe encore; le pâtre de la contrée y montre au voyageur la cellule de Radegonde et les vestiges divins qui, selon des traditions populaires, sont les pas d'un ange apparu à cette sainte sous la figure humaine [2].

SECOND SUJET. Clovis avait eu quatre fils et une fille qui se nommait Clotilde, du nom de sa mère dont elle avait la beauté et les vertus [3].

Amalaric, roi des Visigoths, ressentit pour

[1] Greg. Tur., *Hist.*, l. 4, c. 21.

[2] Mélanges tirés d'une grande biblioth., lettre G, p. 84, par M. le marquis de Paulmy.

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 10. — *Gest. Franc.*, *Epitom.*, c. 23.

elle une passion violente; il la fit monter sur le trône de Septimanie [1]. Mais bientôt il voulut la contraindre par d'odieux traitemens à quitter pour l'arianisme la religion qui s'était fait connaître à Clovis par des victoires et des miracles [2].

Ce monarque farouche, ne pouvant ébranler la foi de Clotilde, la chargea de chaînes qui meurtrirent ses membres délicats [3].

Long-temps cette princesse souffrit patiemment; mais la tyrannie de son époux devenant par degrés intolérable, elle résolut de s'en affranchir.

Un jour qu'elle était assise au coucher du soleil sur les hautes tours du palais qui la retenait captive, un berger, reconnaissant ses troupeaux au bercail, aperçoit cette reine chérie par ses vertus. Il s'incline avec respect

[1] Procop. *de Bell. Goth.*, c. 18. — *Gest. Franc.*, *Epitom.*, c. 23.

[2] Greg. Turon., *loco cit.* — *Append. Vict. Chron.*

[3] *Gest. Franc.*, *ib.*—Procop., *de Bell. Goth.*, c. 10. *Append. Vic. Chron.* — Aim., l. 2.

devant la fille de Clovis, dont les malheurs attendrissaient les cœurs les moins sensibles.

Alors Clotilde se dépouille du voile qui couvrait sa belle chevelure, y trace ces mots avec son sang : A MES FRÈRES [1] ; puis elle jette ce tissu au pasteur qui, après avoir abrité son troupeau, marcha pendant toute la nuit et le jour suivant pour joindre le camp des rois français.

Childebert reçoit le premier le voile sanglant; poussant un cri de guerre et de vengeance [2], aussitôt il assemble ses soldats, et les conduit vers la Septimanie. Il rencontra Amalaric dans les champs de Narbonne : après un combat opiniâtre, la victoire se déclarant pour lui, il délivra sa sœur [3]. Parmi les tré-

[1] Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 78.—Legendre, Hist. de France, t. 1, p. 35.

[2] Procop., *de Bell. Goth.*, l. 12, c. 2. — Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 10. — *Gest. Fr.*, c. 23. — *App. Vict. Chron.*

[3] Procop., *de Bell. Goth.*, l. 12, c. 2. — Agath., l. 1. — Isid., *in Chron. Goth.* — Greg. Tur., *ib.*

sors qui furent sa conquête se trouvèrent soixante-douze vases d'or d'un travail admirable et d'une précieuse antiquité : on rapportait qu'ils avaient orné le temple de Salomon [1] : l'imagination les croyait encore parfumés de la myrrhe et du cinnamome brûlés par les lévites couronnés des fleurs que la jeune Sulamite avait cueillies près des ondes de Siloé. Il n'était pas rare en ce temps-là de trouver de pareils trésors dans les camps des barbares qui avaient bouleversé l'Europe et l'Asie; leurs hordes errantes traînaient avec elles les dépouilles du monde entier : des candelabres, des vases, des coupes enrichies de pierreries, des simulacres d'or et d'argent; mille objets précieux qui naguère avaient peut-être orné les temples et les palais d'Athènes, de Delphes, de Byzance, de Rome, tombaient de conquête en conquête dans les mains d'un Vandale stupide, qui les changeait pour le fer d'une lance ou pour un cheval de bataille.

[1] *Gest. Franc.*, *ib.* — Velly, t. 1, p. 78.

TROISIÈME SUJET. Cochiliac, chef des guerriers de Loclin [1], dont les vaisseaux dévastaient les mers, prétendait que le sang de Clodion avait coulé dans les veines de ses aïeux, et sans cesse il jetait de farouches regards sur les trônes de France, où, dans son orgueil, il osait marquer sa place [2].

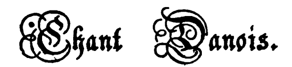
Né dans la religion d'Odin, nourri de ses préceptes sanguinaires, il ne respirait que pour les combats. Aussitôt qu'il eut appris qu'un des héritiers de Clovis, le vaillant Thierry, avait conduit son armée dans la Thuringe, il fit voguer ses vaisseaux vers les Gaules, et détachant du mât où elle était suspendue la harpe chère aux héros Norvégiens [3], il enflamma par ces chants le courage de ses compagnons [4].

[1] Le Danemarck.

[2] Greg. Turon., l. 3. — Cordemoy, t. 1, in-fol.

[3] Worm., *Litt. Run.* — Torfæus, *Ser. Reg. Dan.* — Loccenius, *Antiq. Sveagoth.*

[4] Tel est le pouvoir que les Danois attribuaient à des chants secrets et à leurs caractères runiques. *Voy.* le *Hamavaal*, rapporté dans Mallet, tome 2, p. 257.



« Je sais un chant que la fille du roi ne sait « pas : il dissipe la tristesse ; apaise les tem- « pêtes et confond les mauvais desseins des « magiciennes. Si je le fais entendre près d'un « tombeau, le mort relève sa pierre, me re- « garde et vient s'entretenir avec moi. Mais « je sais un autre chant plus précieux encore; « c'est celui qui conduit les fils des hommes « à la victoire.

« Le feu chasse les maladies, la paille con- « jure les enchantemens, la mort éteint les

cœur [1] : alors l'infortnné vit bien que son mal venait d'en haut, et pour fléchir le juge des rois il distribua des aumônes [2], fit de pieuses fondations, entreprit de lointains pèlerinages, seul, à pied, et comme un pauvre voyageur [3].

Cherchant donc en vain la paix qui le fuyait, ce prince espéra qu'en partageant le fruit de ses crimes avec l'innocente Radegonde, il s'en ferait plus aisément absoudre; il crut purifier son trône et s'y mettre à l'abri des coups célestes, en la contraignant de revenir se placer à ses côtés. Ce ne fut qu'à la prière d'un saint prélat qu'il consentit à laisser cette reine dans son monastère [4] au milieu des vierges qu'elle y avait rassemblées.

Comme la poésie ferait sentir cette paix

[1] *Append. ad Marcel. Chron.* — Greg. Turon., *ib.* — Cordemoy, lieu cité. — Velly, t. 1, p. 92.

[2] Greg. Tur., *ib.* — *Gest. Franc.*, c. 28. — Mezeray. Abr. Chron., t. 1, p. 136.

[3] Greg. Tur., *ib.* — *Gest. Franc.*, c. 28. — Daniel, lieu cité. — Mezeray, Abr. Chron., t. 3, p. 136.

[4] *Vita sanctæ Radeg.* — Baillet, Vies des Saints, 13 août.

sacrée en peignant l'effroi que la couronne cause à Radegonde, et les larmes qui lui font répandre dans le sein de ses aimables compagnes la menace du trône et le vain éclat des cours! Quel heureux contraste que celui des crimes de Clotaire et des vertus angéliques de l'auguste recluse! que celui des troubles, des combats de cet héritier de Clovis avec la solitude et la paix du gothique monastère, dont les clochers aigus s'élevaient à travers les arbres touffus de la forêt!

Au déclin du jour, et alors que grandissent les ombres des bois, apparaîtrait vers les murs religieux le livide monarque, plongé dans sa tristesse mortelle, couvert du cilice de la pénitence [1], et la chevelure en désordre. Ce roi, pâle et terrible, poussé par la tempête de son cœur sur un rivage de paix, s'arrêterait comme un fantôme sur le seuil du silencieux monastère, où, selon les historiens,

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4. — *Append. ad Marc. Chron.* — Daniel, Hist. de Fr., t. 1, p. 152 et suiv.

il revenait demander son épouse; et tandis qu'en soupirant il prononcerait ces mots : « Oh! que le roi du ciel est puissant, puis-« qu'il traite ainsi les rois de la terre [1]! » On entendrait dans le lointain les douces voix des filles de l'abbaye, exhalant vers le ciel, comme un pur encens, les hymnes des Hilaire et des Ambroise.

Une partie de cette célèbre abbaye existe encore; le pâtre de la contrée y montre au voyageur la cellule de Radegonde et les vestiges divins qui, selon des traditions populaires, sont les pas d'un ange apparu à cette sainte sous la figure humaine [2].

SECOND SUJET. Clovis avait eu quatre fils et une fille qui se nommait Clotilde, du nom de sa mère dont elle avait la beauté et les vertus [3].

Amalaric, roi des Visigoths, ressentit pour

[1] Greg. Tur., *Hist.*, l. 4, c. 21.

[2] Mélanges tirés d'une grande biblioth., lettre G, p. 84, par M. le marquis de Paulmy.

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 10. — *Gest. Franc.*, *Epitom.*, c. 23.

elle une passion violente ; il la fit monter sur le trône de Septimanie [1]. Mais bientôt il voulut la contraindre par d'odieux traitemens à quitter pour l'arianisme la religion qui s'était fait connaître à Clovis par des victoires et des miracles [2].

Ce monarque farouche, ne pouvant ébranler la foi de Clotilde, la chargea de chaînes qui meurtrirent ses membres délicats [3].

Long-temps cette princesse souffrit patiemment; mais la tyrannie de son époux devenant par degrés intolérable, elle résolut de s'en affranchir.

Un jour qu'elle était assise au coucher du soleil sur les hautes tours du palais qui la retenait captive, un berger, reconnaissant ses troupeaux au bercail, aperçoit cette reine chérie par ses vertus. Il s'incline avec respect

[1] Procop. *de Bell. Goth.*, c. 18. — *Gest. Franc.*, *Epitom.*, c. 23.

[2] Greg. Turon., *loco cit.* — *Append. Vict. Chron.*

[3] *Gest. Franc.*, *ib.*—Procop., *de Bell. Goth.*, c. 10. *Append. Vic. Chron.* — Aim., l. 2.

devant la fille de Clovis, dont les malheurs attendrissaient les cœurs les moins sensibles.

Alors Clotilde se dépouille du voile qui couvrait sa belle chevelure, y trace ces mots avec son sang : A MES FRÈRES [1] ; puis elle jette ce tissu au pasteur qui, après avoir abrité son troupeau, marcha pendant toute la nuit et le jour suivant pour joindre le camp des rois français.

Childebert reçoit le premier le voile sanglant ; poussant un cri de guerre et de vengeance [2], aussitôt il assemble ses soldats, et les conduit vers la Septimanie. Il rencontra Amalaric dans les champs de Narbonne : après un combat opiniâtre, la victoire se déclarant pour lui, il délivra sa sœur [3]. Parmi les tré-

[1] Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 78.—Legendre, Hist. de France, t. 1, p. 35.

[2] Procop., *de Bell. Goth.*, l. 12, c. 2. — Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 10. — *Gest. Fr.*, c. 23. — *App. Vict. Chron.*

[3] Procop., *de Bell. Goth.*, l. 12, c. 2. — Agath., l. 1. — Isid., *in Chron. Goth.* — Greg. Tur., *ib.*

sors qui furent sa conquête se trouvèrent soixante-douze vases d'or d'un travail admirable et d'une précieuse antiquité : on rapportait qu'ils avaient orné le temple de Salomon [1] : l'imagination les croyait encore parfumés de la myrrhe et du cinnamome brûlés par les lévites couronnés des fleurs que la jeune Sulamite avait cueillies près des ondes de Siloé. Il n'était pas rare en ce temps-là de trouver de pareils trésors dans les camps des barbares qui avaient bouleversé l'Europe et l'Asie; leurs hordes errantes traînaient avec elles les dépouilles du monde entier : des candelabres, des vases, des coupes enrichies de pierreries, des simulacres d'or et d'argent; mille objets précieux qui naguère avaient peut-être orné les temples et les palais d'Athènes, de Delphes, de Byzance, de Rome, tombaient de conquête en conquête dans les mains d'un Vandale stupide, qui les changeait pour le fer d'une lance ou pour un cheval de bataille.

[1] *Gest. Franc.*, *ib.* — Velly, t. 1, p. 78.

TROISIÈME SUJET. Cochiliac, chef des guerriers de Loclin [1], dont les vaisseaux dévastaient les mers, prétendait que le sang de Clodion avait coulé dans les veines de ses aïeux, et sans cesse il jetait de farouches regards sur les trônes de France, où, dans son orgueil, il osait marquer sa place [2].

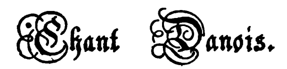
Né dans la religion d'Odin, nourri de ses préceptes sanguinaires, il ne respirait que pour les combats. Aussitôt qu'il eut appris qu'un des héritiers de Clovis, le vaillant Thierry, avait conduit son armée dans la Thuringe, il fit voguer ses vaisseaux vers les Gaules, et détachant du mât où elle était suspendue la harpe chère aux héros Norvégiens [3], il enflamma par ces chants le courage de ses compagnons [4].

[1] Le Danemarck.

[2] Greg. Turon., l. 3. — Cordemoy, t. 1, in-fol.

[3] Worm., *Litt. Run.* — Torfæus, *Ser. Reg. Dan.* — Loccenius, *Antiq. Sveagoth.*

[4] Tel est le pouvoir que les Danois attribuaient à des chants secrets et à leurs caractères runiques. *Voy.* le *Hamavaal*, rapporté dans Mallet, tome 2, p. 257.



« Je sais un chant que la fille du roi ne sait « pas : il dissipe la tristesse ; apaise les tem- « pêtes et confond les mauvais desseins des « magiciennes. Si je le fais entendre près d'un « tombeau, le mort relève sa pierre, me re- « garde et vient s'entretenir avec moi. Mais « je sais un autre chant plus précieux encore; « c'est celui qui conduit les fils des hommes « à la victoire.

« Le feu chasse les maladies, la paille con- « jure les enchantemens, la mort éteint les

« haines ; mais qui sauvera du mépris celui « qui craint le bruit des armes ?

« Enfans d'Odin, les peuples de Nidaros, « de Raumarick et de Helsingie connaissent « la pesanteur de vos épées : les oiseaux de « proie paissent encore dans les champs où « vous avez combattu : nos lances ont brillé « dans trente-deux combats où les drapeaux « flottaient, et le génie Heimdal a formé le « pont aux sept couleurs qui joint la terre au « ciel, pour faire entrer nos guerriers morts « en braves dans le séjour de la gloire et des « festins.

« Mais c'est assez poursuivre, à travers les « orages et sur les vagues sombres de la mer, « une proie souvent incertaine ; c'est assez « braver sans gloire l'aquilon et les météores : « cherchons des dangers profitables, descen- « dons vers les champs de la Gaule, enlevons « l'airain, enlevons l'or que tant de victoires « y déposèrent, et que chacun de vous se « choisisse à son gré une jeune esclave.

« Les femmes de la France sont les plus

« belles des femmes [1]; leur taille ressemble « aux roseaux qu'agite le vent sur les bords « du Glomma; leur sein a la blancheur des « frimas du Gormal, et leur chevelure a la « légèreté du nuage. Il vous sera doux, amis « des fées, de presser les lèvres de l'amou- « reuse beauté qui ne se soutiendra plus dans « vos bras : alors les tourbillons de l'ouragan « pourront mugir autour de nos vaisseaux; « ses caresses adouciront la tempête, son sou- « rire sera beau comme l'arc-en-ciel qui ré- « jouit le golfe de Bothnie, ou comme le mi- « rage qui fait resplendir la mer qui borde « l'Uplande. »

A ces chants, qui flattent leurs fougueux desirs, les guerriers de Cochiliac agitent leurs lances en signe de joie; déja ils ont bondi sur le rivage vers l'embouchure du Rhin [2]; déja ils ont pénétré dans les États de Thierry [3].

[1] Diod. Sicul., l. 5. — Athénée, l. 13.

[2] Mezeray, Abr. Chronol., t. 3, p. 101, an 517. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-fol.

[3] *Gest. Franc.*, *Epit.*, c. 19. — Mezeray, lieu cité.

Cependant le fils de ce roi, le jeune Théodebert [1], était resté pour veiller sur la patrie; son courage s'indignait du repos, lorsqu'il entendit les pas des phalanges de Loclin et les cris d'une foule éperdue. Soudain il saisit sa francisque [2], se couvre de sa cuirasse, rassemble tous ceux qui pouvaient tirer l'épée, et marche contre les Scandinaves. Ces barbares, vaincus sur terre, remontent précipitamment sur leurs vaisseaux [3]; vaincus sur leurs vaisseaux, ils se jettent dans les ondes : les traits que lance Théodebert les y poursuivent encore; l'enfer même n'eût pu les cacher à la fureur de ce prince, qui tue Cochiliac, et ramène au rivage le butin reconquis et les navires des pirates [4].

Quatrième sujet. Clodomir, l'un des quatre fils de Clovis, avait lui-même quatre fils en

[1] *Gest. Franc.*, *Ep.*, c. 19.
[2] Agathias, l. 1. Montfaucon, Ant. exp., t. 1.
[3] Greg. Turon, *Hist.*, l. 3, c. 3. — *Gest. Franc.*, c. 19. — Mezeray, lieu cité, p. 102.
[4] Greg. Tur., *ib.* — *Gest. Franc.*, *ib.*

bas âge, élevés près de leur aïeule Clotilde[1].

Clodomir faisait la guerre à l'infortuné Sigismond[2]. Ce prince bourguignon, vaincu et fugitif, se cacha quelque temps sous la bure d'un ermite[3], puis fut trahi et livré à son impitoyable vainqueur qui le fit périr avec sa famille; mais ce roi français porta la peine de sa cruauté, et fut tué dans une bataille par les soldats de Sigismond, qui le reconnurent à sa longue chevelure, symbole de royauté parmi les Francs[4].

Ses frères, Clotaire et Childebert, voulant s'emparer de son royaume, firent porter de leur part à Clotilde des ciseaux et un poignard[5],

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, c. 18. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2, c. 12.

[2] Greg. Turon., l. 3. — *Marii Chron.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2.

[3] Greg. Tur., *ib.* — *Marii Chron.*, an 523. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 66, in-fol.

[4] Agathias, *de Bell. Goth.*, l. 1. — Procop., *de Bell. Goth.*, l. 11. — Aim., l. 2. — Hotoman, *de Jure Reg. Capil.*, c. 11.

[5] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 18. — Aimoin, *de*

ce qui signifiait qu'elle devait choisir le cloître ou la mort pour les innocentes créatures qui lui étaient confiées.

Les deux rois, seuls capables d'exécuter le projet qu'ils avaient conçu, arrivèrent bientôt eux-mêmes dans le palais de Clotide où la terreur les avait précédés; ils égorgèrent trois de ces princes orphelins, et virent à regret que le quatrième, Clodoalde, avait été soustrait à leur fureur par quelques seigneurs de la cour [1].

Clodoalde, connu dans la légende sous le nom de *saint Cloud* [2], se cacha dans les lieux qui portent ce nom aujourd'hui, et où l'on ne voyait alors qu'une chapelle au milieu des forêts.

Le jeune prince y coupa ses cheveux au

Gest. Franc., l. 2, c. 12. — Mezer., Hist. de France, t. 1. — Cordemoy, Histoire de France, t. 1.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 18. — *Gesta Fr. Epitom.*, c. 39. — Aim., l. 2, c. 12.

[2] Dussaussay, Martyr. des Saints de France. — Baillet, Vies des Saints, au mois de septembre.

pied des autels. Renonçant au diadème des rois, il voulut mériter l'auréole des saints, et s'assurer par ses vertus un règne éternel au lieu de l'empire éphémère acquis souvent par des crimes. On lit dans de vieilles annales qu'un ange apparut en songe à ce royal ermite, pour le consoler et lui annoncer qu'en échange d'un trône périssable, il jouirait dans le ciel d'une béatitude sans fin.

L'imagination du poète ajouterait sans doute que l'envoyé céleste termina sa prophétie en annonçant au prince qu'à des époques lointaines et brillantes son nom resterait à ces lieux, qui deviendraient un jour l'asile favori des rois. C'est là que, dans un palais construit par des sylphes et des génies, sur des hauteurs pittoresques d'où jailliront des eaux limpides; c'est là que, sous des ombrages délicieux, ils viendront se reposer des travaux et des insomnies de la royauté.

Cinquième sujet. On a vu plus haut que Sigismond, roi de Bourgogne, avait été vaincu

et immolé par Clodomir, l'un des héritiers de Clovis. L'histoire de ce Sigismond offre plusieurs traits remarquables; le suivant est surtout digne d'être rapporté.

Sigismond était fils de Gondebaud, si fameux par ses cruautés, ses victoires, sa politique et ses lois. Il avait épousé Amalberge, fille du grand Théodoric, roi d'Italie. Cette princesse mourut et le laissa père de deux enfans [1]. L'un d'eux, Sigeric, de bonne heure laissa deviner la bonté de son ame et les qualités de son esprit. Il se faisait particulièrement remarquer par une vive tendresse pour sa mère. Quoique fort jeune lorsqu'il en fut à jamais séparé, il sentait combien cette perte était douloureuse, et ne pouvait pas être consolé. Mais si le fils pleurait, déja l'époux avait oublié; et, par un choix injurieux à la mémoire de sa royale compagne, Sigismond avait tiré des champs les plus obscurs celle qu'un amour aveugle

[1] Courtépée, Abr. de l'Hist. de Bourgogne, t. 1 de ses descript., p. 75. — Mille, Abrégé chron. de l'hist. de Bourg., t. 1, p. 99.

appelait à remplacer dans la couche nuptiale la fille du puissant roi d'Italie [1].

Cette nouvelle reine conçut une aversion indomptable pour Sigeric. Coupable envers elle des larmes et des soupirs qu'une mère chérie lui arrachait tous les jours, il fut en butte aux persécutions de l'étrangère. Il contenait sa haine et ses mépris, en songeant qu'elle était la compagne de son père; mais un jour qu'elle jetait des regards dédaigneux sur lui en montant dans un char qui devait la conduire à des fêtes, il vit sur son indigne front le brillant diadème de pierreries qui naguère avait orné la chevelure d'Amalberge [2]. Il ne put étouffer un cri d'indignation, et osa reprocher à son odieuse marâtre de profaner l'objet que la vertu et la noblesse avaient rendu sacré [3].

Cette femme, enflammée de dépit et de honte, jure de mourir ou de se venger. Elle

[1] Courtépée, lieu cité, p. 76.
[2] Courtépée, lieu cité. — Mille, t. 1, p. 100.
[3] Usuard, Vie de Sigismond. — Courtépée, lieu cité.

revient au palais, et par une infernale imposture persuade à son faible et crédule époux que Sigeric conspire contre lui pour monter sur le trône de Bourgogne [1].

Depuis long-temps Sigeric, en cherchant les lieux les plus déserts pour y cacher sa douleur et ses ennuis, avait fait naître d'étranges soupçons dans l'esprit de son père. La révélation calomnieuse de la reine le tire de son incertitude, et il croit que son fils ne se dérobait si souvent à sa vue que pour tramer des complots. Transporté de fureur il appelle Sigeric, sous ses yeux l'accable d'outrages et le fait étrangler [2]. Mais avec le dernier souffle de Sigeric s'exhale le reste de cette funeste colère. En voyant le corps inanimé de son fils, le roi de Bourgogne maudit sa précipitation, reconnaît l'étendue de son crime et déchire ses vêtemens. La vengeance divine qui vient toujours, quoique lentement quelquefois, fon-

[1] Usuard, Courtépée et Mille, lieux cités.

[2] Greg., Turon., *Hist.* —D. Plancher, Hist. de Bourgogne, t. 1. — Courtépée, t. 1, p. 76.

dit sur l'héritier de Gondebaud avec les ailes de l'aigle. En proie aux remords, son trône, son épouse, le monde, tout lui devint insupportable, et il alla dans le monastère d'Agaune ensevelir ses chagrins et sa pénitence [1]. Les prières, le silence des bois, le voisinage des autels avaient rendu un peu de calme à son ame, lorsqu'il apprend que les fils de Clovis veulent profiter de son absence pour envahir la Bourgogne [2]. L'ambition se réveille en lui; le souvenir de sa famille, qu'il laisse à la merci d'un conquérant, lui rend tout son courage; il quitte sa retraite. Mais son armée est dispersée, lui-même tombe au pouvoir de Clodomir avec sa femme et les enfans de son second et trop funeste mariage; tous périssent d'une mort affreuse: un religieux du monastère d'Agaune écrivit sur leur tombe quels furent leurs crimes et leur châtiment [3].

[1] Sa pénitence fut tellement sincère, qu'on l'a mis au rang des saints. *Voy.* Usuard, Vie de saint Sigism.

[2] D. Plancher, Hist. de Bourgogne, t. I.

[3] Greg. Turon., *Hist.* — D. Plancher, Courtépée et Mille, lieux cités.

Sixième sujet. Le roi des Ostrogoths, profitant des troubles qui suivirent la mort de Clovis, s'était emparé de plusieurs places dans le midi de la France, et en avait donné le gouvernement au vieux Theudis dont il connaissait le zèle et la fidélité.

Les rois de France n'étaient point d'humeur à laisser jouir paisiblement ce monarque de ses furtives conquêtes. Clotaire et Thierry se chargent d'en tirer vengeance, ils envoient leurs fils Gunthier et Théodebert avec deux armées contre les Ostrogoths [1].

Le bruit de leur approche alarme Theudis qui ne pouvait rassembler à la hâte que de faibles garnisons. Il avait trois filles qui le chérissaient tendrement, et qui, voyant les perils qui le menaçaient, jurèrent de le secourir de tous les moyens qu'elles tenaient de l'art et de la nature.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 1, Cassiod., l. 11, *Epit.* 1. — Aim., l. 2. — Mezeray, Abrégé chron. de l'Hist. de France, t. 3, p. 111, in-12.

Énalzunte, l'aînée des trois, avait étudié la magie et croyait que ses invocations pouvaient être funestes aux Français. Il est vrai qu'elle devait aux leçons d'un Grec de Constantinople des secrets de physique capables d'effrayer des hommes étrangers à cette science.

La seconde sœur, qui se nommait Netharis, maniait la lance avec adresse, et domptait les coursiers les plus rebelles; elle fit vœu de s'enfermer dans une des villes menacées, et de la défendre jusqu'à son dernier soupir.

La plus jeune, connue dans l'histoire sous le nom de Dunterie [1], était célèbre par sa beauté. Sans dire à ses sœurs quels étaient ses projets, elle promit comme elles de servir son père. Le sourire de cette femme aussi artificieuse que séduisante, semblait annoncer que, si les princes français étaient vainqueurs, elle se flattait de les attirer dans ses

[1] Greg. Turon., *Hist.* l. 3. — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1, in-f°. — Mezeray, lieu cité, p. 113. — Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 80.

pièges et de les ensevelir dans leur propre triomphe.

Cependant Gunthier et Théodebert marchaient à grandes journées vers la Septimanie.. Gunthier et ses soldats arrivèrent à Rhodez au déclin du jour. Les clartés de la lune, perçant à travers les arbres qui bordaient l'Aveyron, tremblaient dans les eaux de cette rivière, et les objets projetaient au loin des ombres gigantesques. Sur une montagne vosine, Énalzunte coupait des herbes avec une faucille d'acier [1]. L'art insidieux de la Grèce la servant mieux que ces vaines pratiques du druidisme, lui révélait les phénomènes qu'on peut opérer au moyen de l'électricité et du phosphore. Elle se couronne d'étincelles, trace en lettres de feu sur les ruines d'un vieux palais, de terribles sentences contre les Français et s'entoure de spectres,

[1] Dans les Alpes et dans l'Auvergne, on trouve encore répandue, parmi les montagnards, la fable de la Demoiselle *à la faucille d'acier*. *Voyez* les Mémoires de l'Acad. celtique, et Cambri, Monum. celtiques.

d'ombres livides, en faisant entendre le bruit du tonnerre. Gunthier, à la vue de ces prestiges, s'arrête épouvanté. Il pâlit, regarde ses compagnons comme lui pâlissans et stupéfaits : *Fuyons*, dit-il, *ne tentons point un Dieu courroucé*. A ces mots, il revient sur ses pas, rentre en France, silencieux et rêveur.

Théodebert, qui suivait une autre route, ne tarda pas à se montrer sous les remparts de Rhodez ; mais les apparitions qui effrayèrent Gunthier ne sauraient intimider ce prince que l'histoire devait citer un jour comme le plus intrépide guerrier de son temps [1].

Il rassure ses soldats, marche le premier, et devant lui Énalzunte se sauve dans les murs de Rhodez qui bientôt ouvre ses portes à Théodebert [2]. Ce héros continue sa course triomphale, et arrive en présence de Deas [3].

C'était cette ville que la belliqueuse Netha-

[1] Agathias, l. 1. — Marius, *in Chron.* — Greg. Tur., l. 3, c. 34.

[2] Daniel, t. 1, p. 113.

[3] On croit que c'est aujourd'hui *Montadié*.

ris avait juré de défendre jusqu'à son dernier soupir ; c'était dans cette même enceinte que Theudis avait réuni l'élite de ses troupes. Tout annonçait une résistance opiniâtre. L'impétueux Théodebert livre un assaut. Du pied des remparts ses soldats lancent leurs francisques à deux tranchans contre les assiégés dont ils brisent les boucliers [1], et, à l'aide des échelles, montent de toutes parts sur les créneaux en brandissant leurs épées.

Netharis et les femmes que son exemple anime, combattent, les repoussent et les menacent. Elle place elle-même les postes, panse les blessés, commande les sorties, guerroie la dernière aux portes, et le soir vient servir à table son père attendri de ce dévoûment sublime. Mais les assiégés furent défaits dans une sortie. Theudis tombe percé d'un trait mortel : porté par ses gens dans un bois voisin, il recommande, avant d'expirer, à l'un de ceux qui l'accompagnent d'aller porter son

[1] Procop., *de Bello Goth.*, l. 2, c. 25.

épée à Dunterie, et de lui faire jurer sur ce glaive de venger le trépas d'un père.

Dunterie promet aux mânes d'un être révéré de tout entreprendre pour immoler un vainqueur exécrable, dont le nom seul la révolte et l'irrite. Ce vainqueur, jeune, présomptueux, superbe, chassant devant lui une armée fugitive et des troupeaux d'esclaves, paraît, le fer et la flamme à la main, devant les murs de Cabrière [1]; il envoie un de ses officiers sommer celui qui la gouverne de lui livrer cette place sans délai. Le pillage, le meurtre, l'incendie puniront le moindre retard. Dunterie, qui commandait en souveraine dans le château de Cabrière, verse le poison dans les liqueurs d'un festin, cache un poignard dans le lit de la volupté, et annonce au député de Théodebert qu'elle est prête à remettre au prince les clés de la citadelle. Elle-même va à sa rencontre [2], vêtue

[1] *Vita S. Dalmatii.* — Daniel, t. 1, p. 113 et 114.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 113.

d'une robe de pourpre, retenue au-dessous d'un sein demi-nu par une ceinture d'argent. Vingt femmes la suivent couvertes de peaux d'hermine et d'écharpes dorées. Leurs cheveux sont couronnés de primevères; les unes portent des corbeilles de fleurs et de fruits, les autres des coupes d'un vin précieux. Théodebert a vu Dunterie; ce n'est plus le farouche guerrier, ce n'est plus le prince orgueilleux. Des sentimens nouveaux s'emparent d'un cœur où régnaient jusqu'alors sans partage l'ambition et la gloire [1]; l'air qu'il respire près de Dunterie dans ce château où les préparatifs des fêtes remplacent l'appareil des combats, dans ces jardins ravissans d'où l'œil enchanté contemple au loin les sites délicieux de Béziers, cet air pur l'amollit et l'enivre doucement. Son regard languissant se répand avec ivresse sur la femme la plus belle qu'il eût encore admirée : il semble puiser dans ses appas le feu qui pé-

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3.

tille en ses yeux, qui brûle dans ses veines et qui colore son front d'un éclat voluptueux. Tu triomphes, Dunterie! que dis-je? Ah! fuis plutôt, fuis loin d'un prince trop séduisant; tu cherchais la vengeance, et tu n'as trouvé que l'amour [1].

Bientôt Dunterie cède à la passion qui l'obsède; elle s'y abandonne avec tant de transport, qu'elle semble attendre son pardon de l'excès même du sentiment qui la domine [2].

SEPTIÈME SUJET. Caribert, l'un des fils de Clotaire Ier, fut clément, doux et pacifique [3]. Ce roi de Paris, qui ne mania jamais une épée, mettait sa gloire et sa félicité dans de plus douces conquêtes : aimer et plaire aux belles de Lutèce, tel était l'unique soin de Caribert [4].

[1] Greg. Turon., *ib.* — Moreau, Disc. sur l'Hist. de Fr. — Cordemoy, Daniel, Mezeray et Velly en leurs Histoires de France.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, c. 20 et 23. — Cordemoy, t. 1.

[3] Fortunat., l. 6, *carm.* 4. — Greg. Turon., *ib.*, l. 4, c. 36. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 154.

[4] Greg. Turon., *ib.*, c. 26. — *Gesta Franc.*, c. 30.

Un jour, s'étant égaré à la chasse[1], il s'arrêta sur l'herbe qui bordait une fontaine; tandis qu'il y rêvait appuyé sur sa lance, le faucon sur le poing et les lévriers en laisse, une jeune fille s'approcha pour puiser de l'eau : le roi lève les yeux et les arrête avec surprise sur cette fleur des champs; jamais rien de plus beau n'avait paru devant lui. Épris de tant de charmes, il suit la simple Théodegilde[2] sous la chaumière du pauvre chévrier qui était son père[3], et là, sans se faire connaître, lui parle de son amour; mais Théodegilde, chaste et vertueuse, ne veut l'entendre qu'aux autels de l'hymen. Quelque obscure que fût la naissance de cette bergère,

Fredeg., *Epitom.*, c. 56. — Vanel et Sauval, Hist. des Amours des Rois de France.

[1] Vanel et Sauval, lieu cité. — Biblioth. univ. des nom., 1777. — Mezeray, Hist. de France, t. 1.

[2] Greg. Turon., *ib.* Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 194. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 98.

[3] Greg. Tur., *ib.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 194. — Vanel et Sauval, lieu cité. — Du Radier, sur les reines et régentes de France.

Caribert, en la voyant si belle, la crut digne d'être reine, et bientôt il l'épousa.

Ce sujet gracieux pour un poëme, ne le serait-il pas aussi dans un tableau ? Un jeune prince, offrant l'anneau royal à une bergère sous les arbres d'une fontaine, rappellerait les unions antiques des vierges de Gessen et de Samarie, ou ces rencontres merveilleuses et romantiques par où nous plaisent les contes orientaux, ainsi que les vieux poëmes de notre Provence.

Huitième sujet. Sigebert, roi d'Austrasie, et l'un des quatre fils de Clotaire Ier, marche contre les Avarois qui dévastent ses frontières[1]; mais à peine son armée s'en est-elle approchée, qu'un effroi subit a glacé le courage de ses soldats[2]. Les historiens disent que les Avarois avaient emprunté à la magie des formes et des traits tellement hideux, que les plus intrépides

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4, c. 29.

[2] Fredeg., *Epitom.*, c. 61. — Daniel, t. 1, p. 155. — Cordemoy, t. 1. — Mezeray, Hist. de France, t. 1. — Legendre, Hist. de France, t. 1.

Français ne pouvaient supporter leur vue [1].

Ce qui a donné lieu à cette espèce de fable, c'est que ces peuples, d'origine scythique, avaient une taille difforme, des yeux hagards, une peau basanée, des cheveux tressés en serpens, comme les Gorgones et les Méduses[2]; leurs armes noires et blanches [3], leurs attaques nocturnes, leurs femmes échevelées [4] brandissant des torches ardentes, leurs cris aigus, leur pâleur sépulcrale, tout en eux était horrible; on les eût pris, en ces temps superstitieux, pour des spectres conjurés contre les vivans, pour les ministres de la destruction et de la mort. Il serait possible que, connaissant le pouvoir de leur laideur comme d'autres connaissent l'empire de leurs attraits, ces peu-

[1] Fredeg., *ib.* — Greg. Turon., *loc. cit.*

[2] Greg. Turon., l. 4, c. 23. — Jornandès, *de Reb. Get.* — Fortunat., l. 6, c. 3. — Cordemoy, t. 1, p. 198. — Daniel, t. 1, p. 156.

[3] Tacit., *Hist.* — Fortunat., *loc. cit.* — Menand. Protect.

[4] Tacit., *de Morib. German.* — Jornandès, *de Reb. Geticis.*

ples eussent placé au premier rang de leur armée ceux dont l'aspect était le plus capable d'effrayer.

Quoi qu'il en soit, et pour parler conformément aux annalistes, si la terreur qui s'empara des Français fut l'effet de la magie, Sigebert, que les Avarois avaient investi, voulut opposer à leurs enchantemens des enchantemens plus doux. Ce roi, beau, bien fait et d'une facile éloquence [1], sut commander à son effroi, et, se mêlant à ses vainqueurs, il leur plut tellement par son sourire, sa grace et ses discours séduisans, qu'ils lui jurèrent une inviolable amitié [2].

Neuvième sujet. Les Huns avaient envahi la Provence. La partie de cette belle contrée qui borde la mer fut principalement en butte

[1] Fortunat, *loc. cit.* — Greg. Turon., l. 4, c. 23. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3, c. 11. — Cordemoy, t. 1, p. 203.

[2] Fredeg., *Epitom.*, c. 61. — Greg. Turon., *ib.* — Daniel, t. 1, p. 157. — Cordemoy, lieu cité.

aux ravages de ces peuples scythiques [1]. Leur roi Cecanus vint assiéger Fréjus, où Romilda, duchesse de ce canton, avait fixé sa résidence depuis la mort de Cisulphe son époux. Romilda, quoique veuve et mère de plusieurs filles nubiles, avait conservé des attraits capables de charmer tout autre que le barbare Cecanus. Ce roi farouche allaité par une mère amazone, nourri dans les camps, et dont l'incendie et le carnage avaient fait jusqu'alors les spectacles favoris, dédaignant l'amour, méprisait les faiblesses des amans [2]. Pourtant la nature l'avait doué de qualités propres à inspirer la passion qu'il eût rougi de partager. Il était intrépide, habile au métier des armes, d'une figure à la fois mâle et agréable; mais son cœur n'était ni sensible ni généreux; et,

[1] Andreas Brunet et Moréri disent que ces peuples étaient des Huns; les historiens de la Provence ne parlent que de l'invasion des Saxons et des Hongrois; ces derniers ayant la même origine que les Huns, peuvent être pris pour eux. *Voyez* au surplus Flod., *Chron.*— Duchesne, t. 3, p. 340.

[2] Les auteurs le nomment *Cacanus*.

sous ces dehors trompeurs, Cecanus cachait la férocité d'un tigre.

Romilda bravait les efforts des Huns derrière les retranchemens de Fréjus, où de magnifiques monumens attestaient que cette ville avait été l'une des places les plus importantes des Romains [1]. Un jour qu'elle observait du haut d'une tour les évolutions des assiégeans, elle aperçut leur chef monté sur un cheval blanc qu'il maniait avec dextérité. La vue de Cecanus fit succéder en elle des sentimens bien différens de ceux qui l'avaient jusqu'alors animée : « Est-ce donc là ce barbare que tous mes soins écartaient de ces murailles? Ah! que ne peut-il y pénétrer avec des paroles de paix, et d'amitié; il n'aurait à craindre dans Fréjus les ressentimens ni les complots. » Elle retourne pensive dans son palais, et déja, plus lente à donner des ordres à ses soldats, elle s'inquiète moins de savoir si des gardes suffisantes veil-

[1] Montfaucon, Supplém. de l'antiq. expliq., p. 167 et suiv. — Papon, Hist. de la Prov., t. 1, p. 14 et suiv.

lent la nuit et le jour aux portes et sur les murs. Elle médite, accueille, repousse vingt projets, tour à tour pâlit et rougit des pensées qui se succèdent rapidement dans son ame agitée. Enfin elle envoie un messager au roi des Huns, pour lui proposer une entrevue sur les bords de la petite rivière d'Argens. Cecanus accepte cette proposition, et, selon les termes du message, il veut bien se rendre sans témoins aux lieux indiqués. L'impatiente Romilda, oubliant le soin de sa propre gloire, non moins que les bienséances d'un délai que réclamait la pudeur, devance l'heure convenue, et court attendre un barbare. Assise sous les lentisques et les orangers qui décorent ces beaux rivages, elle respire, avec les parfums qu'exhalent le pur jasmin et les myrtes de cette côte fortunée, l'air brûlant d'un ciel méridional dont l'influence enflamme encore son imagination en soufflant dans ses veines le feu qui consumait les filles du soleil, Pasiphaé, Ariane et Phèdre.

Cecanus arrive lentement; dédaigneux et

superbe, il écoute Romilda qui, les yeux baissés, et d'une voix tremblante, ose lui adresser ces mots : « Prince, pourquoi répandre sur ces lieux les malheurs de la guerre, quand la paix peut unir deux peuples et garantir à vos sujets des terres, des habitations que je suis prête à leur livrer? Pour vous assurer l'effet de mes promesses, je vous propose une alliance vainement briguée depuis mon veuvage par des princes recommandables [1]. » A peine eut-elle proféré ces paroles qu'un pressentiment sinistre la glaça de terreur : muette, immobile, elle n'osait regarder Cecanus dont le froid silence et l'attitude farouche atterraient la malheureuse princesse. Le Scythe barbare, insensible à la beauté de Romilda, veut néanmoins paraître agréer ses vœux afin de pouvoir s'introduire dans la place que depuis longtemps il attaque inutilement. Dès qu'il y eut pénétré, dès qu'il fut devenu l'époux de Ro-

[1] Andreas Brunet, *Annales virt. et fort. Bojorum.* — Moréri, Dict., au mot *Romilda.*

milda, il lui dit : « Je vais ordonner la pompe et les fêtes qui conviennent à l'hyménée d'un roi des Scythes. » Bientôt, à son signal, la flamme est portée dans les édifices publics et les maisons des citoyens. Les Huns pillent, égorgent, détruisent, et Fréjus n'est plus qu'un monceau de débris fumans, d'où s'exhalent les cris des victimes à demi consumées [1]. Romilda, traînée dans le camp de Cecanus, est attachée par ses ordres à un poteau où elle expire dans les plus horribles tourmens [2].

Dixième sujet. Clotaire Ier avait un fils naturel nommé Chramnès; ce prince, traité dès son enfance avec dureté par son père, s'était enfui de Soissons où Clotaire tenait sa cour. Dans le fond des provinces où il s'était caché, il entendait éclater les murmures, les plaintes du peuple contre ce monarque; on

[1] Fréjus fut brûlé plusieurs fois par les Barbares. *Voyez* Papon, Hist. de Prov., t. 1.

[2] Morcri, Dictionn., au mot *Romilda*.

parlait hautement de ses injustices, de ses crimes. Tout ce qu'apprenait Chramnès, et l'isolement où il vivait loin de son père, le lui rendirent peu à peu étranger, ou, pour mieux dire, il sentit par degrés poindre dans son cœur une aversion invincible pour celui dont il devait se dissimuler les torts [1]. « Eh quoi, se disait-il, faut-il que le hasard de ma naissance m'assujettise à l'esclavage d'un respect aveugle, et que rien ne m'inspire, si ce n'est cette naissance fortuite? Mais que dis-je? Suis-je donc né de la foi d'un mariage légitime? Hélas! mes jours puisés dans l'adultère ne sont pas un bienfait si grand, que je doive en rendre graces à leur auteur. Jamais les caresses d'une mère ne sont venues adoucir mon âpre caractère; son lait bienfaisant n'a point coulé sur mon naturel sauvage; tant que mon

[1] *Voyez* sur l'Histoire de *Chramnès* ou de *Chrame*, *Gesta Reg. Franc.*, *cap.* 38. *Chesn.*, t. 1, p. 709. — *Marii Chron. Chesn.*, tom. 2, pag. 214. — *Coint. ad annum.* p. 555, n° 1, p. 811. — Greg. Turon., l. 4, cap. 13.

père restera criminel, je ne dois rien attendre de sa pitié, et si un repentir inespéré le repoussait vers la vertu, il ne verrait encore en moi que le malheureux fruit de ses erreurs, et ma présence couvrirait son front d'une honteuse rougeur. Vivant, il me maudit, et mort, son royal héritage sera partagé entre ses fils qui renieront leur frère. Où sont donc les droits qu'il a sur ma destinée? suis-je assez heureux pour être reconnaissant? Mais si je ne suis rien à Clotaire comme fils, je ne lui dois rien comme sujet. Adieu donc, bords charmans qu'arrosent la Marne et l'Aisne, où tant de fois m'égarèrent les rêves impuissans d'une félicité imaginaire; adieu, lieu natal où le secret de ma vie et la vue de mon berceau importunaient ma pensée; l'air que vous me donnez à respirer pèse trop sur mon sein puisqu'il est mesuré par Clotaire.» Il dit, et va demander un asile à Villeharius, duc d'Aquitaine. Ce prince fut frappé de la beauté, des graces et des qualités de Chramnès; il le revêtit d'un manteau de pourpre, l'initia à ses

·ıı
·ıs
fa·
ses
hant
es in-
ıant la
t qu'au
létour-
ùt ré-

e lui
prit
à la

Coint.

en présence lorsqu'un messager se précipita au milieu d'elles, répandant le faux bruit que Clotaire avait péri dans un combat contre les Saxons [1]. A cette nouvelle Charibert et Gontran, avides de la succession paternelle, quittèrent sans coup férir le champ de bataille. Leur jeune frère voulut devoir à ses armes ce qu'ils allaient réclamer par les droits du sang. Il se rend maître de Châlons, de Dijon et d'une partie de la Champagne. Respectant le royaume du paisible Childebert qui régnait alors à Paris, il avait ordonné à ses soldats de baisser leurs lances en passant près des murs de cette ville. Le roi Childebert l'invita à sa cour et lui apprit que Clotaire n'était pas mort; mais en même temps il lui offrit un abri contre les fureurs de ce roi. La princesse Calda son épouse qu'il aimait avec ardeur, et dont il était tendrement aimé, lui persuada alors de ne point poursuivre plus long-temps le cours d'une

[1] Greg. Turon., l. 4, cap. 16. — Aimoin, *Hist. Franc.* l. 3, cap. 28.

guerre sacrilège. Chramnès se désarma à cette douce voix, congédia ses troupes et vécut heureux et tranquille avec cette aimable princesse dont il eut deux filles belles comme leur mère [1]. Mais Childebert, à la protection duquel il devait enfin ce bonheur, mourut sans postérité et ne laissa pour unique héritier que son frère Clotaire dont la vengeance trouvait dans cette grande succession, Chramnès et sa famille. Il fit arrêter ce prince, sa femme et ses enfans. Les gardes, émus de pitié et sachant le sort que leur roi barbare réservait à ces infortunés, les laissèrent s'évader pendant la nuit, à travers les forêts et ne voyageant qu'au sein des ombres et par des chemins détournés; ils se rendirent dans la Bretagne où régnait le comte Conobron.

Clotaire envoya sommer ce comte de lui livrer ses hôtes. Conobron s'y refusa et prit les armes. Clotaire vint en personne à la

[1] *Marii avent. Chron.*, *Chesn.*, t. 1, p. 214. — *Coint. ad ann.* 558, n° 65, p. 558.

tête d'une armée. La bataille dura depuis le matin jusqu'au coucher du soleil, et la victoire resta indécise. Un espion apprit au comte de Bretagne que Clotaire attendait le lendemain des renforts. Conobron voulut donc recommencer le combat avant leur arrivée. Mais la nuit était profonde, et Chramnès, qui dans la mêlée avait évité plusieurs fois de se rencontrer avec Clotaire, répugnait à ce qu'on attaquât pendant les ténèbres. Si Clotaire périssait, disait-il, on pourrait croire qu'il serait tombé sous ma main parricide; j'ai besoin du soleil pour justifier mon courage. Le lendemain le roi de Soissons reçut des renforts, Conobron fut tué dans le combat, les Bretons prirent la fuite et pressèrent Chramnès de pourvoir à sa sûreté. Un esquif était préparé pour lui au rivage; mais sa femme et ses filles étaient restées dans la ville voisine, et pour y pénétrer il fallait traverser une campagne occupée déja par le vainqueur. Rien n'arrête le tendre Chramnès;

de son côté Calda, ayant appris la défaite de son époux, venait mourir avec lui sur le champ de bataille : au moment où ses infortunés se rencontrèrent, ils furent chargés de chaînes par les soldats de Clotaire. Celui-ci, en les voyant, garde un air sombre et taciturne que par intervalles entrecoupe un sourire infernal. Il donne ensuite à voix basse un ordre à ses officiers, et prend place sur un tertre élevé comme pour jouir d'un spectacle desiré. Près de là était une cabane couverte de chaume : Chramnès, Calda et leurs enfans y furent conduits : on les attache à des piliers dans cette cabane qu'on livre aux flammes. Clotaire suit de l'œil les progrès de l'incendie, il jouit des cris qui partent de ces tourbillons dévorans ; et quand ces cris eurent cessé, le monstre jouit encore du silence qui leur succédait [1].

[1] *Marii aventic. Chronic.*, *Chesn.*, t. 1, p. 214. — Greg. Turon., l. 4, cap. 20. — *Gest. Reg. Franc.*, cap. 28. — *Coint. ad ann.* 560, n° 3, p. 862.

SEPTIÈME RÉCIT.

FRÉDÉGONDE ET BRUNEHAUT.

Il est une espèce de merveilleux employé fréquemment par nos premiers historiens français [1], qui, remarquant dans l'ordre physique des prodiges et des phénomènes, les font concorder avec de grands évènemens politiques, et les considèrent comme des avis ou

[1] Greg. Turon., *Hist.* — Marius, *in Chron.* — Sigeb. Gemblac., *Chron.* — Fredeg., *Epitom.* — *Gest. Franc.* — Chron. de Saint-Denis. — *Annal. Metens.* — *Annal. Loisel.* — *Annal. Fuldens.* — *Hermann. Contract.*

père restera criminel, je ne dois rien attendre de sa pitié, et si un repentir inespéré le repoussait vers la vertu, il ne verrait encore en moi que le malheureux fruit de ses erreurs, et ma présence couvrirait son front d'une honteuse rougeur. Vivant, il me maudit, et mort, son royal héritage sera partagé entre ses fils qui renieront leur frère. Où sont donc les droits qu'il a sur ma destinée? suis-je assez heureux pour être reconnaissant? Mais si je ne suis rien à Clotaire comme fils, je ne lui dois rien comme sujet. Adieu donc, bords charmans qu'arrosent la Marne et l'Aisne, où tant de fois m'égarèrent les rêves impuissans d'une félicité imaginaire; adieu, lieu natal où le secret de ma vie et la vue de mon berceau importunaient ma pensée; l'air que vous me donnez à respirer pèse trop sur mon sein puisqu'il est mesuré par Clotaire.» Il dit, et va demander un asile à Villeharius, duc d'Aquitaine. Ce prince fut frappé de la beauté, des graces et des qualités de Chramnès; il le revêtit d'un manteau de pourpre, l'initia à ses

conseils, lui donna la main de sa fille Calda [1], et voulut le réconcilier avec son père. Clotaire, qui préparait alors une expédition militaire contre les Saxons, craignant que le refus d'un rapprochement ne lui suscitât des ennemis, parut consentir à cette réconciliation, et pour qu'on ne doutât point de sa sincérité, il confia à Chramnès le gouvernement de l'Auvergne [2]. Mais le politique Clotaire n'agissait ainsi que pour arracher son fils à la cour protectrice et inviolable du duc Villeharius. A peine Chramnès fut-il en possession du gouvernement d'Auvergne, que les agens de Clotaire l'accusèrent de vexations et de cruautés. Ce roi lui ordonna de venir lui rendre compte de sa conduite; mais Chramnès apprenant que sa perte était jurée, leva des troupes qu'il joignit à celles de Villeharius, et s'empara de plusieurs provinces. Clotaire envoya contre lui ses deux fils Charibert et Gontran. Les armées étaient

[1] Greg. Turon., l. 9, cap. 17. — Aim., *Hist. Franc.*, l. 2, cap. 30. — *Ruin. nota ad Greg. Turon.*, cal. 158.

[2] *Gesta Reg. Franc.*, cap. 28, *Chesn.*, t. 1, p. 709.

en présence lorsqu'un messager se précipita au milieu d'elles, répandant le faux bruit que Clotaire avait péri dans un combat contre les Saxons [1]. A cette nouvelle Charibert et Gontran, avides de la succession paternelle, quittèrent sans coup férir le champ de bataille. Leur jeune frère voulut devoir à ses armes ce qu'ils allaient réclamer par les droits du sang. Il se rend maître de Châlons, de Dijon et d'une partie de la Champagne. Respectant le royaume du paisible Childebert qui régnait alors à Paris, il avait ordonné à ses soldats de baisser leurs lances en passant près des murs de cette ville. Le roi Childebert l'invita à sa cour et lui apprit que Clotaire n'était pas mort ; mais en même temps il lui offrit un abri contre les fureurs de ce roi. La princesse Calda son épouse qu'il aimait avec ardeur, et dont il était tendrement aimé, lui persuada alors de ne point poursuivre plus long-temps le cours d'une

[1] Greg. Turon., l. 4, cap. 16. — Aimoin, *Hist. Franc.* l. 3, cap. 28.

guerre sacrilège. Chramnès se désarma à cette douce voix, congédia ses troupes et vécut heureux et tranquille avec cette aimable princesse dont il eut deux filles belles comme leur mère [1]. Mais Childebert, à la protection duquel il devait enfin ce bonheur, mourut sans postérité et ne laissa pour unique héritier que son frère Clotaire dont la vengeance trouvait dans cette grande succession, Chramnès et sa famille. Il fit arrêter ce prince, sa femme et ses enfans. Les gardes, émus de pitié et sachant le sort que leur roi barbare réservait à ces infortunés, les laissèrent s'évader pendant la nuit, à travers les forêts et ne voyageant qu'au sein des ombres et par des chemins détournés; ils se rendirent dans la Bretagne où régnait le comte Conobron.

Clotaire envoya sommer ce comte de lui livrer ses hôtes. Conobron s'y refusa et prit les armes. Clotaire vint en personne à la

[1] *Marii avent. Chron.*, *Chesn.*, t. 1, p. 214. — *Coint. ad ann.* 558, n° 65, p. 558.

tête d'une armée. La bataille dura depuis le matin jusqu'au coucher du soleil, et la victoire resta indécise. Un espion apprit au comte de Bretagne que Clotaire attendait le lendemain des renforts. Conobron voulut donc recommencer le combat avant leur arrivée. Mais la nuit était profonde, et Chramnès, qui dans la mêlée avait évité plusieurs fois de se rencontrer avec Clotaire, répugnait à ce qu'on attaquât pendant les ténèbres. Si Clotaire périssait, disait-il, on pourrait croire qu'il serait tombé sous ma main parricide; j'ai besoin du soleil pour justifier mon courage. Le lendemain le roi de Soissons reçut des renforts, Conobron fut tué dans le combat, les Bretons prirent la fuite et pressèrent Chramnès de pourvoir à sa sûreté. Un esquif était préparé pour lui au rivage; mais sa femme et ses filles étaient restées dans la ville voisine, et pour y pénétrer il fallait traverser une campagne occupée déja par le vainqueur. Rien n'arrête le tendre Chramnès;

de son côté Calda, ayant appris la défaite de son époux, venait mourir avec lui sur le champ de bataille : au moment où ses infortunés se rencontrèrent, ils furent chargés de chaînes par les soldats de Clotaire. Celui-ci, en les voyant, garde un air sombre et taciturne que par intervalles entrecoupe un sourire infernal. Il donne ensuite à voix basse un ordre à ses officiers, et prend place sur un tertre élevé comme pour jouir d'un spectacle desiré. Près de là était une cabane couverte de chaume : Chramnès, Calda et leurs enfans y furent conduits : on les attache à des piliers dans cette cabane qu'on livre aux flammes. Clotaire suit de l'œil les progrès de l'incendie, il jouit des cris qui partent de ces tourbillons dévorans ; et quand ces cris eurent cessé, le monstre jouit encore du silence qui leur succédait [1].

[1] *Marii aventic. Chronic.*, *Chesn.*, t. 1, p. 214. — Greg. Turon., l. 4, cap. 20. — *Gest. Reg. Franc.*, cap. 28. — *Coint. ad ann.* 560, n° 3, p. 862.

SEPTIÈME RÉCIT.

FRÉDÉGONDE ET BRUNEHAUT.

Il est une espèce de merveilleux employé fréquemment par nos premiers historiens français [1], qui, remarquant dans l'ordre physique des prodiges et des phénomènes, les font concorder avec de grands évènemens politiques, et les considèrent comme des avis ou

[1] Greg. Turon., *Hist.* — Marius, *in Chron.* — Sigeb. Gemblac., *Chron.* — Fredeg., *Epitom.* — *Gest. Franc.* — Chron. de Saint-Denis. — *Annal. Metens.* — *Annal. Loisel.* — *Annal. Fuldens.* — *Hermann. Contract.*

des punitions célestes, de sorte qu'une idée morale, se mêlant à ces effets du hasard, leur donne quelque chose d'intentionnel et de formidable.

C'est surtout à l'époque où nous arrivons que des phénomènes et des fléaux se manifestent à chaque instant dans la Gaule; la famine, la peste et les épidémies [1] consternent ses citoyens; la Loire, l'Allier, la Saône, le Rhône, quittant leurs bords, entraînent les villages et les troupeaux; des neiges abondantes couvrent les moissons de l'été, une grêle affreuse perce de ses flèches glacées les habitans de l'antique Avaricum [2].

La terre tremble jusqu'en ses fondemens, le mont Tauretune disparaît [3], le sommet des

Chron. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 122 et suiv. — Adrien Baillet, Vies des Saints, etc.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4, c. 31; l. 5, c. 35, l. 6, c. 14. — Fredeg., *Epit.* — *Gest. Franc.*, l. 3, c. 38. — Marius, *in Chron.*

[2] Greg. Turon., l. 5, c. 34. — Aim., *Gest. Franc.* . 3, c. 32. — *Herman. Contracti Chron.* — Sigeb. Gemblac., *Chron. ad an.* 534.

[3] Greg. Turon., l. 6, c. 21. — Fredeg., *Epit.*, c. 82.

Pyrénées s'agite et lance au loin des rochers [1], les murailles de Soissons s'écroulent [2], Bordeaux est ébranlé; des bandes de loups d'une grandeur démesurée cherchent leur proie dans son enceinte [3]; la ville de Bazas est frappée de terreur à la vue des flammes que jettent ses tours [4]; des pluies de sang [5] rougissent les forêts des Carnutes; de ténèbres, des météores, des globes de feu, des lueurs sinistres menacent les rois pâlissans [6].

C'est au milieu de ces horribles phénomènes

— Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 222, in-fol. — Le mont Tauretune était situé dans le Valais. *Voyez* Mezeray, Hist. de France, règnes des successeurs de Clovis.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, — Fredeg., *Epitom.*, c. 82. — Chron. de Saint-Denis. — Mezeray, lieu cité.

[2] Greg. Turon., l. 6, c. 14 et 21. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3, c. 45.

[3] Greg. Turon., *Histor.*, l. 6, c. 21. — Sigeb. Gemblac., *Chron. ad an.* 583.

[4] Greg. Turon., *loc. cit.* — Chron. de Saint-Denis, l. 3. — Mezeray, lieu cité.

[5] Greg. Turon., *Histor.*, l. 6, c. 14.

[6] Greg. Turon., *Hist.*, l. 6. — Fredeg., *Epit.*, c. 15, an. 594. — Aim., l. 3. — *Marii Chron.*

que parurent Chilpéric, Frédégonde et Brunehaut.

Chilpéric était le plus jeune et le plus cruel des fils de Clotaire; Soissons fut son partage. Ce monarque répudia son épouse Andovère de laquelle il avait trois fils [1], et la relégua dans un monastère pour prix de sa fécondité [2]. Ce divorce fut suscité par les artifices d'une maîtresse qu'il aimait éperdument; c'était la trop belle Frédégonde, femme ambitieuse et fière, adroite et dissimulée, qui avait la volonté d'un tyran, l'esprit d'un rhéteur, le courage d'un homme, et toutes les graces de son sexe [3].

Sigebert s'unit à Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths [4]. Chilpéric, sachant que cette princesse lui avait apporté de

[1] Greg. Turon., l. 4. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3.

[2] Greg. Tur., *ib.* — Legend., Hist. de France., t. 1.

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4, 5 et 6. — *Gesta Franc.*, c. 31. — Fredeg., *Epitom.*, c. 60. — *Voyez* aussi Mezeray, Daniel, Cordemoy, Legendre et Velly, en leurs Histoires de France.

[4] Greg. Turon., l. 4. — Fortunat., l. 6, *de Nupt. Sigeb. et Brun.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3.

grands biens en dot, feignit d'abandonner Frédégonde, afin d'épouser Galsvinde, sœur de Brunehaut. Cette femme infortunée quitta sa patrie; belle, mais triste et baignée de pleurs [1]; elle fit son entrée en France, élevée sur un char d'argent traîné par des taureaux blancs [2].

Chilpéric lui jura d'éternelles amours, et prit à témoins de ses sermens les reliques révérées des saints [3]; mais bientôt on trouva cette princesse étranglée dans sa couche [4]. A cette mort inattendue la cour de Chilpéric fut révoltée, et tous les yeux se tournèrent vers Frédégonde qui se rassurait en pensant quel était son complice.

[1] Fortunat, *ib.* — Daniel, Histoire de France, t. 1, p. 159, in-fol. — Cordem., Hist. de France, t. 1, p. 196.

[2] Fortunat., *ib.*, l. 6. — Cordemoy, t. 1, p. 196.

[3] Greg. Turon., l. 4, c. 28. — *Gest. Franc.*, c. 21. — Fredeg., *Epitom.*, c. 60.

[4] Greg. Turon., *ib.* — Fredeg., *loc. cit.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3, c. 5. — Fauchet, en ses Orig. gaul. — Mezeray, Daniel, lieux cités, et Cordemoy.

Brunehaut rêva la vengeance. Cette épouse de Sigebert, aussi belle que Frédégonde, avait comme elle une énergie peu commune à son sexe [1]; si plus tard elle fut son égale en cruauté, le malheur qui bouleversa toute sa destinée paraît en être cause [2]. Entourée d'ennemis qu'elle abhorrait, sa haine la rendit barbare, et, ne pouvant s'arrêter sur la pente du crime, elle en franchit tous les degrés, cédant à l'impulsion d'une implacable fatalité.

Cependant Chilpéric, avide et turbulent, se jeta sur les terres de Sigebert, alors triomphant hors de la France [3]. Ce dernier reparut, et repoussant un frère avec le bouclier

[1] Fortunat., *ib.* — Greg. Turon, l. 4, c. 27. — Pasquier, Rech. — Mariana, *Hist. Hispan.*, l. 5, c. 10. — Velly, Hist. de France, t. 1.

[2] *Voyez* l'apologie de cette reine dans Pasquier, Cordemoy et Velly.

[3] Greg. Turon., l. 4, c. 40.—Fredeg., *Epit.*, c. 68. — *Gest. Franc.*, c. 32. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 167. — Mezeray, Hist. de France, règne de Chilp. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 207, in-fol.

plutôt qu'avec l'épée, il lui pardonna sa perfidie, trait sublime à cause des temps.

Chilpéric viola bientôt la paix, puis la fit de nouveau, puis la viola encore [1], rampant et se dressant tour à tour comme un serpent. Sigebert, las enfin de tant de fureurs, marcha sur les États de Chilpéric que tous les revers accablèrent à la fois. Son fils Théodebert fut abondonné des siens, pris et tué. Gontran quitta son parti, et la ville de Paris ouvrit ses portes à Sigebert, qui bientôt vint mettre le siège devant Tournai où Chilpéric s'était renfermé avec sa famille [2].

Mais alors que tout devait abattre le courage du roi de Soissons, il avait près de lui Frédégonde que rien ne pouvait effrayer [3]. Cette autre Médée prétend commander à la

[1] Greg. Turon, *ib.* — Fredeg., *ib.* — *Vita Sanct. Radeg.* — Aim., l. 3.

[2] Greg. Turon., *ib.* — *Gesta Franc.*, c. 32. — Fredeg., *ib.* — Aim., l. 3. — Sigeb. Gembl., *Chron.*

[3] *Gest. Franc.*, *ib.* — Du Chesn., t. 1. — Legendre, Hist. de France, t. 1. — Cordem., Hist. de France, t. 1, p. 209, in-fol.

destinée ; plus le danger s'accroît, plus elle s'élève, le dominant toujours d'un front tranquille ; l'expérience qu'elle a du crime la rend confiante ; elle marche droit au but qu'elle envisage ; il semble à son orgueil que le malheur doit servir d'avenue à sa prospérité.

Cette femme audacieuse, que Chilpéric avait osé proclamer reine [1], a plus d'un moyen de triompher des obstacles qui l'entourent ; elle est belle, et son sourire a séduit deux habitans de Tervana ; elle est éloquente, et sa bouche, leur indiquant la victime, souffle en eux quelque chose d'elle-même. Armés des poignards qu'elle laissa dans leurs mains, ils partent ; un instant après les cris qui s'élèvent du camp des assiégeans révèlent l'assassinat de Sigebert [2].

On lève le siége de Tournai : Chilpéric et ses guerriers sont frappés d'étonnement et re-

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4.

[2] Greg. Turon., *ib.* — Fredeg., *Epitom.*, c. 17. — *Gest. Franc.*, c. 32. — Sigeb. Gemblac., *Chron.*

doutent quelque stratagème; mais Frédégonde reste calme au milieu d'eux, et ne témoigne ni surprise, ni crainte, ni remords. Bientôt tout rentre sous l'obéissance du roi, qui envoie des satellites à Paris pour y arrêter Brunehaut et son jeune fils, héritier de l'Austrasie[1]; un des officiers de cette reine parvint à sauver son enfant de la prison, et, le descendant du haut des remparts dans une corbeille de jonc, il arriva par des chemins détournés dans la ville de Metz où il fit proclamer cet héritier de Sigebert[2].

Chilpéric et Frédégonde revinrent à Paris où était encore Brunehaut. Cette reine, couverte des crêpes du veuvage et retenue dans les fers, n'en était que plus séduisante; l'âge n'avait point altéré ses attraits dont un poète du temps nous a laissé la peinture, et une longue suite de malheurs n'avait point encore, en aigrissant son caractère, corrompu les

[1] Greg. Turon., l. 4, c. 45. — *Gest. Franc.*, *ib.*
[2] Fredeg., c. 57. — Cordemoy, t. 1, p. 211.

grandes qualités que plusieurs de ses contemporains ont vantées en elle[1].

Chilpéric avait un fils de la reine Andovère, appelé Mérovée. Ce prince vit la reine d'Austrasie, l'aima, en fut aimé[2]. Cet amour, que traversa l'infortune, et dont la fin fut vraiment terrible, offre le beau sujet d'une tragédie.

On verrait le jeune Mérovée déplorant avec Gailénus, son ami[3], les fléaux qui dévastent la France[4], et que semblent attirer les forfaits de Frédégonde. Sa haine pour cette marâtre est trop bien justifiée; c'est elle qui fit répudier sa mère Andovère, et qui la fit

[1] Elle n'avait encore que vingt-huit ans, et faisait l'admiration publique par ses vertus. — Fortunat., *Episc. Pict.*, l. 6. — S. Greg. Mag., l. 5, *epist.*, l. 9, *epist.* 56. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 112.

[2] Greg. Turon., l. 5, c. 2. — *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., l. 3, c. 15. — Sigeb. Gembl., *Chron.* — Mezeray, Abr. chron., t. 3, p. 158, in-12.

[3] Greg. Turon., *ib.* — Mezeray, lieu cité, p. 160.

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, 4, 5 et 6. — Fredeg., *Epit.*, c. 82. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2 et 3. — *Marii Episc. Chron.* — Sigeb. Gemblac., *Chron.*

renfermer dans un cloître[1]; c'est elle qui le persécute, lui et ses frères, et qui leur dresse des embûches pour les priver de la couronne qu'elle réserve à ses fils[2]; c'est elle qui, fermant les yeux de Chilpéric à la justice, à la vertu, le fait haïr de ses sujets, et l'entraîne avec elle dans les chemins du crime.

Aujourd'hui plus cruelle que jamais, elle suscite des ennemis à Brunehaut, et tandis qu'elle la retient captive en ces lieux, elle médite l'usurpation des États de son fils Childebert[3].

Les discours de Mérovée amèneraient l'aveu de sa passion. Ce prince dirait comment, lorsqu'il parut en qualité d'ambassadeur à la cour d'Athanagilde pour demander, au nom de son père, la main de la princesse Galsvinde, il vit Brunehaut, sa soeur, prête à

[1] *Gest. Franc.*, c. 31. — Mezeray, Abr. chron., t. 5, p. 146, an. 562.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4 *et seq.* — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 117.

[3] Greg. Turon., *ib.* — *Gest. Franc.*, c. 33. — Fred. *Epit.*, 74. — Velly, t. 1, p. 111 et suiv.

partir pour l'Austrasie où Sigebert l'attendait à l'autel. Ils se connurent assez tôt pour s'aimer, et trop tard pour s'unir. C'est depuis ce moment que Mérovée nourissait des feux sans espérance ; mais enfin le ciel a pitié de ses maux, et un nouveau choix est permis au veuvage de son amante.

Chilpéric vient ensuite annoncer à Mérovée qu'il l'a nommé chef des légions qu'il envoie dans l'Austrasie contre le fils de Brunehaut[1].

Mérovée refuse d'être l'instrument de cette usurpation ; il veut employer son courage à des expéditions plus dignes de lui ; que son père lui commande d'aller combattre ou les hideux Avarois qui se montrent aux frontières de la France[2], ou les farouches Lombards que les Alpes retiennent mal dans les champs de l'Italie[3], ou les Saxons dont les vaisseaux

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, c. 2. — *Gest. Franc.*, c. 33. — Fredeg., *Epitom.*, c. 74.

[2] Greg. Turon., *ib.*, l. 4, c. 29. — Fredeg., *Epitom.*, c. 61. — Fortunat., *Epist. Pict.*, *Carm.*, l. 6, *carm.* 3.

[3] Fredeg., *Epit.*, c. 25. — Paul. Diac., *Hist. Longob.*, 2, 7. — Marius, *in Chron.*

tyrannisent les mers [1] ; voilà les ennemis que son glaive doit attaquer, voilà le triomphe utile qui flattera son orgueil. Mais pourrait-il, oubliant ce qu'il doit à la faiblesse et au malheur, dépouiller le neveu de son père d'un légitime héritage ! Ah ! que diraient les bardes du festin quand ils verraient Mérovée débuter par un crime dans la noble carrière des combats, et s'asseoir à la table de ses pères, souillé du sang de l'orphelin ! Les harpes ne trouveraient point d'hymne à sa gloire, et le silence accusateur couvrirait de honte et d'opprobre le front humilié du vainqueur.

Chilpéric lui répond que la première vertu, le premier mérite d'un fils, est d'obéir à son père : il lui ordonne de faire les apprêts de son départ.

Chilpéric, resté seul, exprime dans un court monologue les soupçons que lui fait

[1] Greg. Turon., l. 3, c. 3. — *Gest. Franc.*, c. 19. — Strutt, Angleterre anc., p. 55. — Mezeray, Hist. de France, t. 1.

« les riches colliers que j'ajoutai à ta parure, « en ces nœuds redoublés qui meurtrissent « ton cou sanglant ! O Sigebert ! ô Galsvinde ! « dites un mot, faites un signe, et quelqu'un « ici va frémir.... Mais pourquoi craignez-« vous de révéler des forfaits qui n'étonne-« raient point ce séjour ?... Ombres trop gé-« néreuses, pourquoi respectez-vous encore « des liens que le crime a brisés ? Ah ! plus « d'égards, plus de pitié ! Si les tombeaux « vous ont appris le secret de la mort, confiez-« le à ma vengeance, et bientôt vous verrez « aux enfers celui que vous ne voulez pas « nommer ; mais alors il faudra bien appren-« dre au juge qui mesure les supplices sur les « forfaits, que c'est Chilpéric qui fit assassiner « son épouse et son frère. »

« Téméraire ! s'écrie Chilpéric d'une voix « tonnante ; si ton sexe, si mon rang ne me « défendaient point les épreuves et les com-« bats [1], nous irions dans la lice accoutumée,

[1] Les femmes étaient admises au serment, mais elles

« demander à Dieu son jugement [1]; tu m'y
« verrais marcher sans crainte sur le fer ar-
« dent [2], ou plonger dans les flots bouillans [3],
« ou braver, le sein nu et sans bouclier, la
« pointe des épées et le tranchant des haches.
« Écoute-moi. Sur le mont qui domine Lu-
« tèce, mon aïeul Clovis éleva un temple où
« repose l'auguste Geneviève [4]; ceux qu'on
« accuse d'un crime pénètrent sous ses voû-
« tes redoutables : descendus dans ses sou-
« terrains profonds, en présence du tombeau
« sacré et du signe rédempteur de notre

ne pouvaient ramasser le gant; lorsqu'elles étaient accusées elles se choisissaient un champion, auquel on coupait le poing s'il perdait la cause qui lui était confiée. *Voy.* Muratori, Ducange, Beaumanoir, Mably, Montesquieu, Moreau, etc.

[1] Becman., *Dissert. de Prod. sang.* — Muratori, *Dissert. de judic. Dei.*

[2] Ducange, Gloss., v° *Ferrum.* — Beaumanoir, Cout. de Beauvoisis, c. 61. — Legendre, Mœurs des Franç., vol. uniq., p. 37.

[3] Becman., *loc. cit.* — Muratori, *ib.* — Beauman., lieu cité. — Montesq., Esprit des Lois, l. 28, c. 17.

[4] Cette église fut d'abord construite sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul.

« culte, le coupable pousse un cri d'effroi qui « divulgue son crime, et l'innocent est ab- « sous par un serment solennel[1]. Hé bien, dès « que la nuit couvrira ce palais, nous nous « rendrons dans ce sanctuaire que redoute le « parjure. Assemble tes témoins[2]; je vais « réunir les miens. Tous, au nombre de « soixante, jureront avec moi que cette main « est innocente, et que ta bouche a proféré « une imposture. Que dis-je! ah! je puis, sans « recourir à ces épreuves vulgaires, te con- « vaincre à l'instant que Chilpéric n'est point « un cruel, un lâche, un assassin; tu viens « de m'accuser, de soulever contre moi tous « les spectres des enfers, et pourtant, in- « grate! je ne t'appelais que pour rompre tes

[1] *Pact. Leg. Salic.* — Muratori, *loco cit.* — D'Achery Spicil., t. 8. — Félibien, Hist. de l'Abbaye de Saint-Denis, t. 1, Discours prélimin. — Moreau, Discours sur l'Histoire de France. — Montesq., Esprit des Lois, l. 28, c. 18.

[2] Lois des Bourguignons, tit. 45. — Lois des Bavarois, tit. 16. — *Pact. Leg. Salic.* — Agobard, Lettre à Louis-le-Débonnaire. — Muratori, *loco cit.*

« fers ! Mais, plus grand encore que tu n'es « injuste, je ne révoquerai point mon bien- « fait ; retourne donc en Austrasie, près de « ton fils Childebert ; redeviens libre, reine, « et trouve ton supplice dans le souvenir de « mes bienfaits. »

Cependant Mérovée cherche Brunehaut, encore plein du trouble et de l'inquiétude que lui cause la nouvelle de son départ prochain. Malgré l'odieuse présence d'une marâtre, malgré les signes de colère que le ciel laisse éclater [1], malgré les fléaux qui désolent ces murs [2], la vue d'une femme adorée fait de ces mêmes lieux un séjour enchanteur pour Mérovée ; mais dans quel désert affreux le laissera l'absence de Brunehaut, et quand il en sera séparé, de quel poids l'accablera la vie ! Ces amans, après s'être exprimé leurs regrets et

[1] Greg. Turon., *Episc.*, *Hist.*, l. 5. — Fredeg., *Epit.*, c. 82. — Marius, *in Chronic.* — Mezer., t. 3, p. 170, an. 582 ; p. 172, an. 583, etc.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 3, 4 et 5. — Marius, *ib.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2 et 3. — Mezeray, lieu cité, p. 164 et suiv.

leur amour, conviennent de s'épouser secrètement, et de fuir tous deux en Austrasie [1].

Mérovée sort pour prévenir l'évêque Prétextat [2] qui doit les unir dans la chapelle du palais où Brunehaut ira le rejoindre bientôt. Cette princesse, restée seule avec sa confidente, exprime les sentimens contraires qui s'élèvent dans son cœur; l'amour, la haine, la vengeance, la crainte et l'espoir y règnent tour à tour. En épousant Mérovée, elle s'unit au sang qu'elle abhorre, au fils du meurtrier de sa sœur et de son époux; comme Didon, qui entendait gémir l'ombre de Sichée, elle craint d'offenser les mânes de Sigebert : cependant celui qu'elle aime a-t-il partagé les crimes de son père? Non, sans doute; et Chilpéric lui-même ne s'en était pas encore souillé lorsqu'il épousa la vertueuse Andovère dont le chaste sein conçut Mérovée. « Au reste, « ajoute Brunehaut, pourquoi par tant d'a-

[1] Greg. Tur., *ib.*, l. 4. — Mezeray, lieu cité, p. 158.

[2] Greg. Turon., *ib.*, l. 4 et 5. — Aim., l. 3, c. 15. — Mezeray, lieu cité. — Velly, t. 1, p. 112.

« dresse justifier mon amour ! Que mes feux
« soient illégitimes ou purs, suis-je donc libre
« de les étouffer, moi dont le destin rigoureux
« anéantit la volonté, moi qu'il pousse dans le
« sentier de la vie comme une esclave et peut-
« être comme une victime ? Vainement for-
« merai-je un choix ou des voeux ; l'implaca-
« ble fatalité n'en dicterait pas moins ses lois.
« Sort inflexible ! lorsque dans les longs re-
« vers de ma jeunesse je n'ai pu te résister
« par mes efforts et mon courage, est-ce donc,
« quand tu m'ordonnes d'aimer, qu'il faut me
« révolter encore contre toi ? Quoi ! chacun
« autour de moi suivra en triomphe ses pen-
« chans ; Frédégonde, pour prix de ses forfaits,
« recevra le titre et le diadème des reines ;
« Chilpéric, pour prix des siens, recueillera
« un royal héritage ; et moi, princesse infor-
« tunée, que tout délaisse et oublie, moi qui
« languis dans la captivité, sans secours et
« sans amis, je repousserais loin de mon cœur
« l'aimable objet qui m'apparut au milieu des
« douleurs ! Cher prince, quand mon père

« m'ordonna d'épouser Sigebert, fille d'un
« roi, je ne sus qu'obéir, et au lieu de mon
« amour, je présentai à l'hymen des trésors
« et des peuples [1]; mais aujourd'hui que je n'ai
« plus ni peuples ni trésors, aujourd'hui que je
« n'ai à t'offrir que des larmes et des fers, viens
« du moins, ah! viens recevoir au pied des
« autels et mon cœur et mes sermens! »

Tandis que Brunehaut hâte ses pas pour ne point rencontrer Chilpéric, celui-ci s'avance avec Bozon que l'histoire nous peint comme un perfide, trahissant l'amitié de Mérovée [2]. Le roi lui communique les soupçons qu'il conçoit des amours de son fils et de Brunehaut, et lui ordonne d'épier attentivement leurs démarches.

Un officier vient avertir ce monarque que les fils de son épouse Frédégonde, frappés

[1] Greg. Tur., *ib.*, l. 4. — Fortunat, l. 6, *de Nupt. Sigeb. et Brun.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3.

[2] Greg. Turon., l. 5, c. 13. — Cordemoy, lieu cité, p. 214. — Daniel, Histoire de France, t. 1, p. 182, in-fol. — Mezeray, Abrégé chron., t. 3, p. 160.

d'un mal subit [1], sont expirans dans les bras de cette reine éplorée, qui remplit le palais des cris de sa douleur.

Le confident de Chilpéric lui apprend l'union clandestine de Mérovée et de Brunehaut : ce roi, enflammé de colère, ordonne qu'on les amène devant lui. Chilpéric, resté seul, exhale sa fureur dans un court monologue, lorsqu'enfin paraît Frédégonde.

On sait que les enfans de cette reine furent atteints d'une épidémie, et que pendant leur danger, considéré par Frédégonde comme une punition du ciel [2], elle connut quelques instans le repentir, et fit trève à ses fureurs; c'est alors que Grégoire de Tours lui fait tenir un discours attendrissant où elle reproche à Chilpéric l'injustice qui pèse sur ses peuples [3].

Frédégonde, naguère si dédaigneuse et si

[1] Greg. Turon., l. 5, c. 34. — Cordemoy, lieu cité, p. 222. — Mezeray, lieu cité, p. 164 et 165.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3. — Chron. de Saint-Denis. — Mezeray, Abr. chron., t. 3, in-12, p. 164.

[3] Gregoire de Tours, l. 5, c. 25.

fière, s'avance lentement sur la scène; son front est décoloré, ses yeux sont noyés de larmes, sa voix se perd dans ses soupirs, sa douleur a dompté son orgueil, et dans son cœur triomphe la nature ; elle va se rendre au pied des autels pour essayer de fléchir par ses prières [1] celui qui punit les crimes, et lui proposer son remords pour prix du salut de ses enfans. Cette reine, au milieu de son affliction et de son abattement, paraît encore une puissance capable de transiger avec le roi des cieux.

Chilpéric, qu'elle aborde, lui parle du mariage de Brunehaut et de Mérovée; il laisse échapper, dans sa colère, les mots d'exil et de trépas.

Frédégonde l'interrompt; elle craint que de nouveaux crimes ne rendent plus difficile l'accord qu'elle veut faire avec Dieu, et c'est ici qu'elle pourrait prononcer le discours que lui attribue Grégoire de Tours.

[1] Frédégonde fit porter ses enfans sur le tombeau de saint Médard pour obtenir leur guérison.

Chilpéric, attendri, consent à soulager ses peuples des charges dont il les accable, et se décide à pardonner l'union de Brunehaut et de Mérovée.

Cependant ceux-ci, arrêtés par l'ordre que Chilpéric avait donné dans sa colère, arrivent entourés de satellites.

La fière Brunehaut, qui croit être amenée devant le roi pour entendre sa sentence, se trouve en face de cette Frédégonde qu'elle abhorre[1]; elle éclate en reproches, et, dans une invocation énergique, appelle sur son ennemie la vengeance divine.

Frédégonde, effrayée de ces imprécations, en redoute l'effet au tribunal de l'Eternel; chaque mot que profère Brunehaut, redouble ses alarmes et ses craintes maternelles; chaque accusation semble grossir la foudre qui gronde sur sa famille.

Tremblante pour les jours de ses enfans,

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4 et 5. — Aim., l. 5. — Velly, t. 1, p. 115 et suiv.

elle se jette éplorée à ses genoux ; cette reine, orgueilleuse et puissante, demande humblement grace à son ennemie, faible et dans les fers.

Au moment où les nouveaux époux se livrent au bonheur d'être l'un à l'autre, et s'apprêtent à partir ensemble pour l'Austrasie, Chilpéric s'avance et leur apprend que Gontran lui fait déclarer la guerre [1] pour ressaisir les domaines du jeune Childebert qu'il vient d'adopter [2]; il ajoute que les ambassadeurs de Gontran redemandent Brunehaut, nommée régente de son fils [3]. Dans tout autre temps, Chilpéric eût retenu cette reine en otage; mais le repentir de Frédégonde agit encore en lui et contraint son naturel fa-

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, c. 14. — Fredeg., *Epit.* — *Gest. Franc.*, c. 33. — Velly, t. 1, p. 112 et 113. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1.

[2] Greg. Tur, *ib.* — Fredeg., *Epit.*, c. 82. — Aim., *ib.* — Daniel, Cordemoy et Mezeray en leurs Histoires de France.

[3] Greg. Turon., *ib.* — Mezeray, Abr. chron., l. 3, p. 159.

rouche; d'ailleurs ce monarque astucieux espère que Brunehaut, dont il vient d'adoucir le ressentiment, ne nuira point à ses intérêts; il l'engage donc à partir avec les envoyés de Gontran. Quant à Mérovée, il lui laisse la liberté de rester près d'un père ou de suivre son épouse : ce prince vertueux n'hésite point : « Mon choix est fait, dit-il à Chilpéric, « ou plutôt je n'en ai point à faire : l'honneur « n'a qu'un sentier; j'y marcherai toujours. « Brunehaut doit partir; l'intérêt de son fils, « le vœu de son peuple, le soin de sa gran- « deur, tout le lui ordonne, et à moi tout « me commande de rester près de vous. Ah! « j'aurai pu la suivre en d'autres climats, « quand la paix régnait ici et que nul danger « ne menaçait vos frontières; mais alors que « retentit le cri de la guerre, je n'irai point « en ces lieux soulevés contre vous. Cepen- « dant, puisse mon père m'écouter sans « courroux! mon bras ne s'armera pas contre « des ennemis que va rassembler un objet « adoré; ainsi donc, tandis que vous condui-

« rez votre armée contre les Austrasiens,
« m'abstenant d'une gloire affreuse qui révol-
« terait mon cœur, je resterai en ces lieux
« pour y faire respecter vos lois et repousser
« les enemis qu'y pourrait attirer votre ab-
« sence. »

Chilpéric applaudit à ses sentimens et quitte la scène; Mérovée et Brunehaut restent seuls. Tout ce qui rend des adieux touchans se trouve ici réuni : une perspective ténébreuse a fait tressaillir ces deux amans. Mérovée ne se dissimule pas tout ce qu'il doit redouter : il sait que Frédégonde, s'ennuyant de la vertu, peut brusquement revenir à ses criminelles habitudes et à sa haine implacable pour le sang d'Andovère; il sait que Chilpéric, trop facilement inspiré par elle, pourra le punir d'une union qu'il n'a pardonnée qu'avec effort; mais le devoir parle, il va lui sacrifier sa tendresse et son bonheur.

Quant à Brunehaut, dans le délire prophétique de l'amour et du désespoir, dans le pressentiment qui devance les grandes calamités

comme l'éclair précède la foudre, elle entre voit quelques traits de son horrible destinée. Tel qu'un fantôme hideux le sinistre avenir lui apparaît, triste, sanglant et dépouillé d'espérance; elle ne voit de toutes parts que des triomphes criminels pour ses ennemis, et pour elle l'exil, l'insulte, la misère et le trépas [1] ! Persécutée par le sort, cette princesse est, comme Oreste, lasse de sa vertu et de son innocence; encore un malheur, elle ne répond plus d'elle [2] !

Cependant Gailénus, confident de Mérovée, vient avertir la princesse que les ambassadeurs l'attendent pour partir. Mérovée prie Gailénus de la guider jusqu'à l'avant-garde de l'armée des Austrasiens par des chemins se-

[1] On avait aussi prédit à Mérovée une mort funeste. Velly, t. 1, p. 115.

[2] Jusqu'à ce moment de sa vie, les historiens ne lui avaient reproché aucun crime. *Voy.* l'apologie de cette reine infortunée dans Pasquier, en ses Recherches sur la France; dans Velly et Cordemoy, en leurs Histoires de France, au règne de Clotaire II; dans Moreau, en ses Discours sur l'Histoire de France.

crets et détournés, afin de prévenir les retours et les embûches de Frédégonde.

Les époux se séparent. Tandis que Mérovée, resté seul, se livre à l'excès de la douleur où le plonge ce départ, Frédégonde survient, et l'objet qu'il déteste le plus paraissant immédiatement devant lui après l'objet qu'il aime le mieux, ajoute ainsi, par un contraste affreux, à la situation pénible de ce prince.

Cette Frédégonde, alors véritablement Frédégonde, vient de voir expirer ses fils [1]; désespérée de leur trépas, mais du moins quitte par lui de ses vœux, de ses remords, de ses prières humiliantes, elle a repris toute sa fierté, toute sa haine. Dieu a gardé sa colère, elle conserve sa fureur; et cette femme, qui ne veut pas être vertueuse sans profit, envisage la punition céleste comme la rupture d'un traité.

En entrant elle aperçoit Mérovée, la vue

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5. — Fredeg., *Epit.*, c. 82. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 3. — Roric., l. 2. — Velly, t. 1, p. 118.

de l'héritier du sceptre [redacted]
à ses fils redouble encore sa [redacted]
lui lance des regards sinistres, [redacted]
de quitter sa présence. [redacted]

Seule avec ses confidentes, [redacted]
libre cours à ses transports, [redacted]
la honte des larmes qu'elle [redacted]
pieds d'une femme abhorrée, [redacted]
dre son sang et celui de [redacted]

Chilpéric, apprenant que [redacted]
Austrasiens s'avance vers [redacted]
à marcher contre elle [1]. Prêt à [redacted]
à son confident qu'il craint [redacted]
sence que Frédégonde, au [redacted]
mort de ses fils, ne persécute [redacted]
soustraire ce prince à sa fureur [redacted]
de le faire conduire dans [redacted]
d'un cloître [2], et il commande à [redacted]
cuter à l'instant ce dessein.

Mais Frédégonde vient irrit

[1] Greg. Turon., *loco cit.*
[2] Greg. Turon., *ib.* — Fredeg.,
Gest. Franc. — Roric., l. 2. — Chro

Mérovée ; elle rappelle l'union clandestine de ce prince, et signale en lui l'artisan de la guerre présente ; elle lui persuade qu'il est resté dans ces murs pour conspirer en faveur de Brunehaut, et ajoute qu'il faut attribuer à ses maléfices la mort subite de leurs enfans [1]. Cette dernière accusation amènerait le développement curieux et poétique des vieilles superstitions, des pratiques de la magie et des enchantemens, qui avaient beaucoup d'influence sur ce siècle ignorant et barbare [2].

Chilpéric répond qu'il a concilié ce qu'exigaient de lui la politique et la nature ; que si Mérovée a des projets perfides, il ne pourra les exécuter dans l'abbaye où il le fait conduire. Mais il frémit d'horreur à la seule idée

[1] Le prince Clovis, frère de Mérovée, fut également accusé par Frédégonde d'avoir conspiré la mort de ses fils à l'aide de la magie. *Voyez* Greg. Turon., *Hist.* — Fredeg., *Epitom.*, c, 82. — Aim., *de Gest. Franc.* — Velly, t. 1, p. 118.

[2] Tous les peuples celtiques, scythiques et gothiques croyaient alors à la magie et aux enchantemens. *Voyez*, sur leurs nombreuses superstitions à cet égard, l'Edda

de causer sa mort, il se rappelle la fin tragique du malheureux Clotaire, que l'ombre ensanglantée de son fils Chramnès poursuivit jusqu'au tombeau.

Un officier vient annoncer l'approche de l'ennemi, et les deux armées seront bientôt en présence. Chilpéric sort pour commander le combat.

Cependant Frédégonde avait posté ses agens vers les avenues du palais; on s'empare de Mérovée qui était parvenu à s'évader[1].

Le front dépouillé de ses tresses royales, et dans le costume d'un esclave fugitif, l'infortuné est conduit devant Frédégonde.

Celle-ci s'éloigne pour armer les assassins.

Tandis que Mérovée s'inquiète sur le sort de Brunehaut, le confident qui avait guidé les pas de cette princesse, arrive sous l'habit

isl. — Jornandès, *de Reb. Get.* — Mallet, Introduct. à l'Histoire du Danem., t. 1. — Dithmar, év. de Mers., *Chron.*, l. 1, p. 12. — D'Achery, en son Spicilège, t. 5, l. 2, c. 15.

[1] Mérovée se sauva du cloître où on l'avait enfermé. Greg. Turon., *Hist.* — Aim., l. 3.

d'un serviteur de Frédégonde, et à la faveur de ce déguisement qui le cache à tous les yeux, il pénètre jusque vers son maître, qui croit voir un assassin envoyé par sa marâtre; mais, ô dernier bonheur d'une vie agitée! il apprend que non loin de Lutèce Brunehaut a joint les premières troupes des Austrasiens; que ses soldats, heureux de revoir la mère de leur jeune roi, lui ont ouvert leurs rangs où elle respire entre vingt mille boucliers; il apprend que le combat s'est engagé, que la victoire s'est déclarée pour cette princesse qui s'avance vers ces lieux, superbe et triomphante.

Bientôt en effet, suivie de ses officiers, entourée de trophées et d'oriflammes, et le diadème sur la tête, elle accourt sauver son époux, et faire de sa délivrance le gage de la paix. Mais à peine Mérovée a-t-il pressé Brunehaut sur son cœur; qu'il se sent défaillir, et que son front se couvre d'une pâleur mortelle.

Le malheureux prince raconte que, pour-

suivi par les gardes de Frédégonde, et craingnant de tomber vivant dans les mains de cette forcenée, il a fait couler un poison certain dans ses veines [1]. A ces mots le reste de sa vie, qui s'était rassemblé dans son cœur, s'en exhale en un dernier soupir d'amour.

Brunehaut, d'abord muette, immobile de douleur et d'effroi, laisse enfin éclater sa voix altérée; la main étendue sur le corps de Mérovée, elle jure une haine éternelle, une vengeance implacable à Frédégonde, à Chilpéric, à toute leur exécrable race, et dès ce moment on devine ce que Brunehaut doit-être un jour dans l'histoire. Tandis que cette reine appelle ainsi la vengeance, on entend de nouveau le bruit du tonnerre; une nuit soudaine couvre le palais [2]; on voit Brunehaut à la lueur du météore exciter le courroux céleste, et hâter l'effet de ses terribles promesses.

[1] Quelques auteurs crurent qu'il se donna un coup d'épée. *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 1re du 7e Récit.

[2] Fredeg., *Epitom.*, c. 82. — Marius, *in Chron.*

Mais ces crimes ne sont pas les seuls qui souillent le règne de Chilpéric.

Prétextat, dont le seul tort était d'avoir uni Mérovée et Brunehaut, fut persécuté par ce roi à la prière de Frédégonde. Il fit assembler les évêques, se constitua l'accusateur de ce prélat, et descendit jusqu'aux plus basses séductions pour engager les juges à perdre l'objet de sa haine : quelques-uns d'entre eux allaient céder aux vœux de Chilpéric, lorsque Grégoire de Tours donna un mémorable exemple de fermeté[1]. Vainement un monarque le flatte, l'invite à sa table[2]; se dégageant de ses faveurs insidieuses, et sortant d'un palais suborneur, il vient, équitable et pur, siéger parmi les pontifes et défendre l'accusé, qui fut seulement exilé pendant quelque temps.

Frédégonde en cette occasion ne put voir sa rage entièrement assouvie; mais il lui restait encore de nouvelles victimes à sacrifier.

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5.
[2] Greg. Turon., *Hist.*, *ib.*

Des trois princes que la reine Andovère avait donnés à ce monarque, le jeune Clovis, seul avait survécu à ses frères; il était donc désormais l'unique obstacle aux ambitieux projets de Frédégonde, qui portait dans son sein l'espérance d'un héritier auquel elle réservait en secret la royauté.

Un pêcheur, en retirant ses nasses sur les bords de la Marne, trouva[1] le corps du malheureux prince égorgé et jeté dans cette rivière par son implacable marâtre. Ce pêcheur reconnut le fils des rois aux longues tresses de sa chevelure, et la pitié de ce pauvre serviteur couvrit ses restes d'un mausolée de gazon, selon l'usage de nos premiers siècles.

La fureur de Frédégonde n'était point assouvie par la mort des fils d'Andovère; la vie de cette reine l'importunait, quoiqu'elle s'achevât tristement au fond d'un cloître; elle la fit étrangler, et livra sa fille Basine aux violences odieuses d'une horde de satellites,

[1] Greg. Turon., l. 5, c. 40.

afin que cette jeune princesse, flétrie et dévorée d'un souvenir affreux, ne pût trouver la paix dans le monastère où elle était renfermée.

Chilpéric fut assassiné à la chasse par les ordres de Frédégonde, dont il avait découvert la liaison adultère avec un seigneur nommé Landry.

On trouva le cadavre de ce monarque dans la forêt, où l'abandonnaient aux corbeaux ceux qui furent ses courtisans et ses flatteurs[1]. Dès que Childebert et Gontran apprirent cet évènement, ils s'avancèrent, chacun de son côté, pour surprendre la ville de Paris[2]. Brunehaut, pleine de joie, attendait qu'on lui livrât Frédégonde, et ceux qui entouraient cette reine osaient enfin lui témoigner leur aversion.

A la vue de tant de dangers, tremblant pour

[1] *Gest. Franc.*, c. 35. — Mezeray, Hist. de France, c. 35, t. 1, p. 180.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 7, c. 4. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 238. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 135.

la première fois, ou plutôt ne tremblant que pour son fils, âgé seulement de quatre mois [1], elle le cache sous ses voiles, et à la faveur de la nuit s'exile de son palais, et se réfugie dans une église, où elle trouve au pied des autels un asile inviolable, mais qu'aurait dû redouter une femme aussi criminelle.

De-là écrivant une lettre suppliante à Gontran, elle séduit si adroitement ce prince débonnaire [2], qu'il la prend sous sa protection, et fait connaître son fils, auquel il donne le nom de Clotaire [3].

Frédégonde, gouvernant au nom du jeune prince [4], et appuyée sur son trône, reprend chaque jour une attitude plus menaçante; après avoir détruit les soupçons qu'on élevait

[1] Greg. Turon., *ib.* — Mezeray, t. 1, p. 180. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 239.

[2] Greg. Turon., *Hist.* l. 7. — Mezeray, t. 1, p. 181. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 137.

[3] Greg. Turon., l. 10, c. 28.

[4] C'était alors le droit des reines mères. *Voyez* Velly, lieu cité, p. 126. — Mably, Observ. sur l'Hist. de France.

sur la légitimité de son fils [1], elle croit n'avoir plus besoin de Gontran, et redoutant l'amitié qui l'unissait à Childebert, déja ces deux rois sont marqués au nombre des victimes qu'elle s'était promises [2].

Tous les jours on donne à Gontran des avis importans; plusieurs assassins qui en voulaient à sa vie sont arrêtés [3]; d'autres, cachés pour l'attendre sous les portiques obscurs du palais, laissent tomber leur glaive devant la majesté royale [4], en se sauvant comme le Cimbre qu'un regard de Marius avait désarmé.

Gontran, voulant se mettre à l'abri des embûches de Frédégonde, l'exile près de la

[1] En faisant jurer trois évêques et trois cents seigneurs que son fils était de Chilpéric. *Voyez* sur ce serment, Gloss. Ducang., v° *Juramentum*. — Félibien, Hist. de Saint-Denis, t. 1, p. 6. — Greg. Turon., *Hist.*, l. 8, c. 5.

[2] Greg. Turon., l. 9, c. 3. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 142. — Mezeray, t. 1, p. 188.

[3] Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 243 et suiv.

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 9, c. 3; l. 10, c. 18. — Mezeray, t. 1, p. 187. — Velly, t. 1, p. 142.

ville de Rouen[1]. Cette cité gardait une grande victime à sa haine. Prétextat, proscrit par Chilpéric, avait été rappelé à la tête de son troupeau[2] : Frédégonde n'avait point renoncé à sa vengeance et méditait depuis long-temps la mort de cet évêque, toujours dévoué à Brunehaut.

Elle se fait un complice, et le dispose si bien au crime que ce forcené frappe Prétextat à l'autel même où il célébrait les saints mystères, au milieu des fidèles[3].

Tandis qu'il est emporté mourant dans sa demeure, Frédégonde, afin de prévenir l'accusation, ose se mêler à la multitude consternée[4], et, cachant le forfait sous l'audace, elle demande quel bras a répandu le sang qu'elle voit[5]? Alors le lévite, couvert de ses habits sacerdotaux que souillait le meurtre sacrilège,

[1] Au Vaudreuil.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, c. 19, et l. 8, c. 31.

[3] Greg. Turon., *ib.* — Fauchet, Orig. gaul. — Cordemoy, t. 1, p. 244. — Mezeray, lieu cité.

[4] Greg., *ib.* — Mezeray, lieu cité, p. 188.

[5] Elle lui proposa ses médecins : *Sunt apud nos peri-*

se soulève avec effort, et regardant fixement Frédégonde, il lui dit[1] : « Athalie, ne recon« nais-tu pas à ma blessure la main qui a tué « les rois ? » Voyant qu'elle feignait de ne pas le comprendre, il lui rappelle tous ses attentats; l'indignation est générale; mais Frédégonde écoute sans s'émouvoir, et s'étonne seulement qu'un coup si bien frappé le laisse parler si long-temps[2].

Le pontife montrant ses plaies; cette foule éperdue, agenouillée autour du lit funèbre; cette reine hautaine debout au milieu de tous, les bras croisés sur sa poitrine, et cherchant froidement à sonder d'un œil scrutateur l'étendue des blessures de sa victime : voilà le sujet d'un tableau où le peintre pourrait déployer une grande intelligence de son art. Cependant l'évêque expire, et Frédégonde s'en

tissimi medici, qui huic vulneri mederi possunt. Permitte ut accedant ad te. Greg. Turon., *ib.*

[1] Greg. Turon., *loco cit.* — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1, p. 255.

[2] Greg. Turon., *loco cit.* — Cordemoy, lieu cité. — Mezeray, Hist. de France, t. 1, p. 187.

revient avec tranquillité. Un seigneur, ami de Prétextat, encore plus irrité que les autres, la suit jusque dans son palais en la chargeant de reproches et d'imprécations [1]. Frédégonde se retourne, le séduit en peu de mots, et le fait asseoir tout enchanté à sa table, où elle lui verse avec grace une coupe de vin empoisonné qui le fait mourir en un instant [2].

Ce n'est point assez toutefois, il lui faut des victimes moins vulgaires; c'est pour Childebert, Brunehaut et Gontran, que pendant la nuit elle prépare des sucs mortels et donne des ordres secrets [3] : mais voyant qu'on découvre tous ses assassins, et qu'elle ne doit plus compter sur eux, cette femme entreprenante arme contre ses ennemis le roi des Varnes et Waroc, comte de Bretagne, qui mon-

[1] Greg. Turon., *Hist.* l. 8, c. 31. — Cordemoy, lieu cité, p. 256. — Legendre, Mœurs et Cout. des Français, p. 54.

[2] Greg. Turon., *ib.* — Cordemoy, lieu cité, p. 256. — Legendre, lieu cité.

[3] Gregorius Turon., l. 8 et 9. — Cordemoy, lieu cité.

tra bien, par ses parjures et ses fureurs, qu'il était d'intelligence avec Frédégonde [1].

Et pourtant Gontran mourut de mort naturelle; chose étonnante pour un ennemi de Frédégonde! Cette mort changeait bien la position de Childebert, qui non-seulement entrait en possession des États de Gontran [2], mais qui s'affranchissait encore de la contrainte dans laquelle le vieux monarque retenait toutes les actions du jeune prince [3].

Maître enfin d'écouter ses ressentimens, ce fils de Sigebert étant de plus excité par sa mère Brunehaut [4], que la vengeance occupait toujours [5], accélérait les préparatifs de la guerre, et ne croyait pas que son ennemie,

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 7, 8, 9 et 10. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2 et 3.

[2] Greg. Turon., l. 7, c. 23. — Mably, Observ. sur l'Hist. de Fr., t. 1. — Moreau, Discours sur l'Hist. de France, 3e Disc., p. 332.

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 7, 8 et 9. — Moreau, sur l'Hist. de France, lieu cité.

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4.

[5] Jonas, *in Vitâ sancti Columbani.* – Fredeg., *in Chron.* — Aim., l. 3.

abhorrée de ses sujets et presque sans défenseurs, pût résister à Childebert, souverain de presque toute la France.

Frédégonde prévoit le danger qui menace son fils ; aussitôt elle se montre au peuple qu'elle comble de libéralités; la grace avec laquelle elle les dispense en relève encore le prix. Elle diminue les impôts, rend la justice à tous, affecte une grande piété ; enrichit les églises, tient des discours flatteurs aux grands de sa cour : en la voyant sourire avec tant de calme et de douceur, ils oublient que sa bouche ordonna souvent des forfaits ; tous, idolâtres de cette reine éloquente et belle, tous jurent de défendre le jeune Clotaire jusqu'à la mort [1]. Leur enthousiasme gagne les soldats qui se pressent en foule sous les drapeaux de Frédégonde ; elle-même, superbe amazone, s'élance à leur tête [2], accompagnée du vaillant Landry, fier de combattre pour

[1] *Gest. Franc.*, c. 36. — Aim., l. 3, c. 82.

[2] *Gest. Franc.*, *loco cit.* — Aim., *ib.* — Mezeray, Hist. de France, t. 1, p. 196. — Velly, lieu cité.

sa royale amante, et peut-être pour son fils [1].

L'armée de Childebert, sous le commandement de Wintrion, s'avance dans les champs de Soissons. Landry, averti de sa marche vers le déclin du jour, commande aux soldats qui forment le premier rang de couper de grandes branches d'arbres verts, et de les porter devant eux [2].

Les troupes de Childebert ne croient voir, au lever de l'aurore, qu'un tranquille paysage [3]; mais tout-à-coup le rideau de feuillage est tombé, et les instrumens de guerre ont retenti. Frédégonde, assise sur un coursier, parcourt les rangs en élevant dans ses bras le jeune Clotaire qu'elle montre à ses guerriers [4] : « Amis, leur dit-elle, votre monarque

[1] On n'a pas oublié que Clotaire passait pour le fils de Frédégonde et de Landry.

[2] Fredeg., *in Chron.*, c. 14. — Paul. Diac., *de Gest. Longob.*, l. 4, c. 4. — Aim., l. 3, c. 81. — *Gest. Franc.* c. 36.

[3] *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., l. 3, c. 81.

[4] *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., *ib.* — Mezeray, Abr. chron., t. 3, p. 195.

« a quitté le berceau pour les camps ; les pre-
« miers regards d'un roi français doivent
« rencontrer la victoire. »

A ces mots, l'armée se précipite sur celle de Childebert, qui est mise en déroute avec un grand carnage[1].

Quelques temps après mourut ce roi, âgé de vingt-cinq ans, laissant deux enfans en bas âge, Théodebert et Thierry.

Brunehaut se saisit avidement de leur tutelle : ses longs malheurs et les crimes toujours nouveaux de ses ennemis avaient tellement aigri son cœur, naguère pur et généreux, qu'elle y sentait fermenter les fureurs de l'ambition et de la vengeance[2] : d'ailleurs les prospérités de Frédégonde l'avaient dégoûtée de la vertu, et les assassins commençaient à lui paraître de bons serviteurs.

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 14. — Paul. Diac., *de Gest. Longob.*, l. 4, c. 4. — *Gest. Franc.*, c. 36. — Aim., l. 3, c. 81.

[2] *Gest. Franc.*, *ib.* — Fredeg., *Epitom.* — Mezeray, Abr. chron., t. 3, p. 199.

Elle rassembla les troupes de ses petits-fils, et les deux armées des régentes se heurtèrent à Lucofao [1]. Les deux reines s'aperçurent au milieu du combat, toutes deux la couronne sur la tête, haranguant leurs soldats de la voix et du geste. Frédégonde tenait encore son Clotaire, telle qu'on la vit à la bataille de Droissy : Brunehaut portait dans ses bras Théodebert et Thierry. Le combat fut très opiniâtre, tant la présence de ces trois enfans animait les Français [2].

La victoire se déclara pour Frédégonde dans les champs de Lucofao [3]. Mais bientôt après, cette femme, qui répandit le sang d'une famille entière de rois, échappant aux remords, aux châtimens ici-bas, trouva Dieu patient jusqu'au bout, et mourut paisiblement dans son lit.

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 20. — *Gest. Franc.*, c. 37. — Aim., l. 3.

[2] Clotaire, le plus âgé, n'avait que douze ans. Fredeg., *in Chr.*, c. 17.—Mez., Hist. de Fr., t. 1, p. 196.

[3] Fredeg., *in Chron.*, c. 17.—Aim., l. 3, c. 81.— Sigeb. Gemblac., *Chron.* — Mezeray, Abr. chron.

ville de Rouen[1]. Cette cité gardait une grande victime à sa haine. Prétextat, proscrit par Chilpéric, avait été rappelé à la tête de son troupeau[2] : Frédégonde n'avait point renoncé à sa vengeance et méditait depuis long-temps la mort de cet évêque, toujours dévoué à Brunehaut.

Elle se fait un complice, et le dispose si bien au crime que ce forcené frappe Prétextat à l'autel même où il célébrait les saints mystères, au milieu des fidèles[3].

Tandis qu'il est emporté mourant dans sa demeure, Frédégonde, afin de prévenir l'accusation, ose se mêler à la multitude consternée[4], et, cachant le forfait sous l'audace, elle demande quel bras a répandu le sang qu'elle voit[5]? Alors le lévite, couvert de ses habits sacerdotaux que souillait le meurtre sacrilège,

[1] Au Vaudreuil.

[2] Greg. Turon., *Hist.*, l. 5, c. 19, et l. 8, c. 31.

[3] Greg. Turon., *ib.* —Fauchet, Orig. gaul. — Cordemoy, t. 1, p. 244. — Mezeray, lieu cité.

[4] Greg., *ib.* — Mezeray, lieu cité, p. 188.

[5] Elle lui proposa ses médecins : *Sunt apud nos peri-*

se soulève avec effort, et regardant fixement Frédégonde, il lui dit[1] : « Athalie, ne recon-« nais-tu pas à ma blessure la main qui a tué « les rois ? » Voyant qu'elle feignait de ne pas le comprendre, il lui rappelle tous ses attentats ; l'indignation est générale ; mais Frédégonde écoute sans s'émouvoir, et s'étonne seulement qu'un coup si bien frappé le laisse parler si long-temps[2].

Le pontife montrant ses plaies ; cette foule éperdue, agenouillée autour du lit funèbre ; cette reine hautaine debout au milieu de tous, les bras croisés sur sa poitrine, et cherchant froidement à sonder d'un œil scrutateur l'étendue des blessures de sa victime : voilà le sujet d'un tableau où le peintre pourrait déployer une grande intelligence de son art. Cependant l'évêque expire, et Frédégonde s'en

tissimi medici, qui huic vulneri mederi possunt. Permitte ut accedant ad te. Greg. Turon., *ib.*

[1] Greg. Turon., *loco cit.* — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1, p. 255.

[2] Greg. Turon., *loco cit.* — Cordemoy, lieu cité. — Mezeray, Hist. de France, t. 1, p. 187.

revient avec tranquillité. Un seigneur, ami de Prétextat, encore plus irrité que les autres, la suit jusque dans son palais en la chargeant de reproches et d'imprécations [1]. Frédégonde se retourne, le séduit en peu de mots, et le fait asseoir tout enchanté à sa table, où elle lui verse avec grace une coupe de vin empoisonné qui le fait mourir en un instant [2].

Ce n'est point assez toutefois, il lui faut des victimes moins vulgaires; c'est pour Childebert, Brunehaut et Gontran, que pendant la nuit elle prépare des sucs mortels et donne des ordres secrets [3] : mais voyant qu'on découvre tous ses assassins, et qu'elle ne doit plus compter sur eux, cette femme entreprenante arme contre ses ennemis le roi des Varnes et Waroc, comte de Bretagne, qui mon-

[1] Greg. Turon., *Hist.* l. 8, c. 31. — Cordemoy, lieu cité, p. 256. — Legendre, Mœurs et Cout. des Français, p. 54.

[2] Greg. Turon., *ib.* — Cordemoy, lieu cité, p. 256. — Legendre, lieu cité.

[3] Gregorius Turon., l. 8 et 9. — Cordemoy, lieu cité.

tra bien, par ses parjures et ses fureurs, qu'il était d'intelligence avec Frédégonde [1].

Et pourtant Gontran mourut de mort naturelle; chose étonnante pour un ennemi de Frédégonde! Cette mort changeait bien la position de Childebert, qui non-seulement entrait en possession des États de Gontran [2], mais qui s'affranchissait encore de la contrainte dans laquelle le vieux monarque retenait toutes les actions du jeune prince [3].

Maître enfin d'écouter ses ressentimens, ce fils de Sigebert étant de plus excité par sa mère Brunehaut [4], que la vengeance occupait toujours [5], accélérait les préparatifs de la guerre, et ne croyait pas que son ennemie,

[1] Greg. Turon., *Hist.*, l. 7, 8, 9 et 10. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2 et 3.

[2] Greg. Turon., l. 7, c. 23. — Mably, Observ. sur l'Hist. de Fr., t. 1. — Moreau, Discours sur l'Hist. de France, 3e Disc., p. 332.

[3] Greg. Turon., *Hist.*, l. 7, 8 et 9. — Moreau, sur l'Hist. de France, lieu cité.

[4] Greg. Turon., *Hist.*, l. 4.

[5] Jonas, *in Vitâ sancti Columbani.* — Fredeg., *in Chron.* — Aim., l. 3.

abhorrée de ses sujets et presque sans défenseurs, pût résister à Childebert, souverain de presque toute la France.

Frédégonde prévoit le danger qui menace son fils ; aussitôt elle se montre au peuple qu'elle comble de libéralités; la grace avec laquelle elle les dispense en relève encore le prix. Elle diminue les impôts, rend la justice à tous, affecte une grande piété ; enrichit les églises, tient des discours flatteurs aux grands de sa cour : en la voyant sourire avec tant de calme et de douceur, ils oublient que sa bouche ordonna souvent des forfaits ; tous, idolâtres de cette reine éloquente et belle, tous jurent de défendre le jeune Clotaire jusqu'à la mort [1]. Leur enthousiasme gagne les soldats qui se pressent en foule sous les drapeaux de Frédégonde ; elle-même, superbe amazone, s'élance à leur tête [2], accompagnée du vaillant Landry, fier de combattre pour

[1] *Gest. Franc.*, c. 36. — Aim., l. 3, c. 82.

[2] *Gest. Franc.*, *loco cit.* — Aim., *ib.* — Mezeray, Hist. de France, t. 1, p. 196. — Velly, lieu cité.

Elle rassembla les troupes de ses petits-fils, et les deux armées des régentes se heurtèrent à Lucofao [1]. Les deux reines s'aperçurent au milieu du combat, toutes deux la couronne sur la tête, haranguant leurs soldats de la voix et du geste. Frédégonde tenait encore son Clotaire, telle qu'on la vit à la bataille de Droissy : Brunehaut portait dans ses bras Théodebert et Thierry. Le combat fut très opiniâtre, tant la présence de ces trois enfans animait les Français [2].

La victoire se déclara pour Frédégonde dans les champs de Lucofao [3]. Mais bientôt après, cette femme, qui répandit le sang d'une famille entière de rois, échappant aux remords, aux châtimens ici-bas, trouva Dieu patient jusqu'au bout, et mourut paisiblement dans son lit.

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 20. — *Gest. Franc.*, c. 37. — Aim., l. 3.

[2] Clotaire, le plus âgé, n'avait que douze ans. Fredeg., *in Chr.*, c. 17.—Mez., Hist. de Fr., t. 1, p. 196.

[3] Fredeg., *in Chron.*, c. 17.—Aim., l. 3, c. 81.— Sigeb. Gemblac., *Chron.* — Mezeray, Abr. chron.

« a quitté le berceau pour les camps ; les pre-
« miers regards d'un roi français doivent
« rencontrer la victoire. »

A ces mots, l'armée se précipite sur celle de Childebert, qui est mise en déroute avec un grand carnage[1].

Quelques temps après mourut ce roi, âgé de vingt-cinq ans, laissant deux enfans en bas âge, Théodebert et Thierry.

Brunehaut se saisit avidement de leur tutelle : ses longs malheurs et les crimes toujours nouveaux de ses ennemis avaient tellement aigri son cœur, naguère pur et généreux, qu'elle y sentait fermenter les fureurs de l'ambition et de la vengeance[2] : d'ailleurs les prospérités de Frédégonde l'avaient dégoûtée de la vertu, et les assassins commençaient à lui paraître de bons serviteurs.

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 14. — Paul. Diac., *de Gest. Longob.*, l. 4, c. 4. — *Gest. Franc.*, c. 36. — Aim., l. 3, c. 81.

[2] *Gest. Franc.*, *ib.* — Fredeg., *Epitom.* — Mezeray, Abr. chron., t. 3, p. 199.

Elle rassembla les troupes de ses petits-fils, et les deux armées des régentes se heurtèrent à Lucofao[1]. Les deux reines s'aperçurent au milieu du combat, toutes deux la couronne sur la tête, haranguant leurs soldats de la voix et du geste. Frédégonde tenait encore son Clotaire, telle qu'on la vit à la bataille de Droissy : Brunehaut portait dans ses bras Théodebert et Thierry. Le combat fut très opiniâtre, tant la présence de ces trois enfans animait les Français[2].

La victoire se déclara pour Frédégonde dans les champs de Lucofao[3]. Mais bientôt après, cette femme, qui répandit le sang d'une famille entière de rois, échappant aux remords, aux châtimens ici-bas, trouva Dieu patient jusqu'au bout, et mourut paisiblement dans son lit.

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 20. — *Gest. Franc.*, c. 37. — Aim., l. 3.

[2] Clotaire, le plus âgé, n'avait que douze ans. Fredeg., *in Chr.*, c. 17.—Mez., Hist. de Fr., t. 1, p. 196.

[3] Fredeg., *in Chron.*, c. 17.—Aim., l. 3, c. 81.— Sigeb. Gemblac., *Chron.* — Mezeray, Abr. chron.

Clotaire, privé des crimes de sa mère, sentit bientôt qu'en la perdant il avait perdu de grands secours. Frédégonde en effet, pleine de tendresse pour son fils, ne rêvait qu'à sa prospérité, et ne revenait à la nature que par l'amour maternel.

Brunehaut, reportant le haine qu'elle avait jurée à Frédégonde sur la tête du jeune Clotaire, mène contre lui Théodebert et Thierry : il est vaincu à diverses reprises, et son royaume est resserré en d'étroites limites.

Haïr et commander, deviennent de si fortes habitudes pour le cœur de Brunehaut, que la cour de Théodebert, où elle résidait, ne peut souffrir ses injustices et ses excès[1]. Un matin, les seigneurs austrasiens la surprennent dans son palais, lui commandent de quitter sa parure et de se couvrir de vêtemens grossiers[2]; en cet état, ils la conduisent aux frontières de l'Autrasie et de la Bourgogne, et là, ils l'abandonnent seule au déclin du jour.

[1] Jonas, *in Vitâ sancti Columbani.*

[2] Jonas, *ib.* — Mezeray, Abr. chron., t. 3, p. 199.

Cette reine s'arrête sur les bords de la rivière de l'Aube, limite des deux royaumes où jadis elle avait régné, et qui maintenant n'offraient pas même un asile et du pain à la fille, à l'épouse, à la mère et à l'aïeule des rois[1].

Brunehaut, assise près de la rivière, aperçoit dans l'onde les haillons dont elle est couverte, et frémit en voyant pour la première fois son front sans couronne.

Déja la nuit s'étendait sur les champs, lorsqu'un pâtre[2], ramenant ses troupeaux, aperçut cette femme abandonnée, et la conduisit dans sa chaumière.

Une reine aussi altière, aussi vindicative, accoutumée dès son enfance aux respects et aux hommages, et qui tout-à-coup après un long règne se voit exilée par un fils sur des rives désertes! quelle situation et quel

[1] Elle était fille du roi des Visigoths, veuve de Sigebert, roi d'Austrasie, mère de Childebert, et aïeule de Théodebert et de Thierry.

[2] Fredeg., *in Chron.*, c. 19. — Aim., l. 3, c. 87.

sujet pour la peinture, que le développement d'un grand caractère et d'une passion profonde dans les détresses de la puissance déchue! tandis que tout reste calme autour d'elle. Ainsi les derniers rayons du soleil épars sur le tranquille paysage, les troupeaux ramenés au bercail, les ombres des forêts se projetant dans les vallons et annonçant le repos de la nature et les trêves de la douleur, quel contraste avec cette tragique figure de Brunehaut, pour laquelle il n'est plus de repos! Son costume, par un mélange bizarre, offre encore, à travers les habits de la misère, un reste de pourpre enrichi d'abeilles d'or; à son immobilité, à la stupeur qui semble l'anéantir, on ne la croirait agitée d'aucun sentiment, si d'ailleurs un rire effrayant, pareil aux lueurs de l'orage, n'apprenait qu'elle veut opposer le dédain à la dérision de la fortune, et une haine implacable aux persécutions de ses ennemis.

Plus loin, de jeunes bergères reviennent des champs au son de la flûte, et portent

sur leur front des corbeilles de fleurs.

Un pâtre, descendant du coteau, s'arrête à la vue de Brunehaut, et, appuyé sur sa houlette, il regarde avec pitié la reine qui faisait hier encore trembler la France sous ses lois.

Brunehaut passa la nuit au coin du foyer de ce pâtre, qu'elle appela dès l'aube du jour pour le prier de la conduire à Châlons, où son petit-fils Thierry, roi de Bourgogne, la reçut en mère et en reine [1].

Cette femme, dont la destinée était si mobile, chercha de nouveau à s'emparer des rênes du gouvernement [2]. Pour y parvenir, quelques historiens prétendent [3] qu'elle endormit Thierry sur le trône dans les langueurs de la mollesse et de la volupté, et que, s'employant elle-même à ce coupable dessein, elle

[1] Jonas, *in Vitâ sancti Columb.* — Mezeray, lieu cité.

[2] Fredeg., *in Chron.*, c. 27. — Aim., l. 3, c. 92.

[3] Jonas, *loco cit.* — Frédeg., *ib.* — Aim., *ib.* — Pasquier, Rech., l. 5, c. 14, 15, 16 et suiv. — Mezeray, lieu cité, p. 202. — Legendre, Hist. de France, t. 1.

s'offrit à ce jeune prince parée pour l'inceste.

Mais au milieu de ces nouveaux soins, cette reine fertile en vengeance, ne perd pas le souvenir de l'injure qu'elle a reçue. Elle persuade à Thierry que Théodebert, qu'il croyait son frère, était le fruit des amours impudiques de la reine Faileube et d'un jardinier [1]. La guerre se déclare entre les deux princes; une paix de peu de durée la suspend, puis elle se rallume de nouveau [2]. Une grande bataille se livre dans les champs de Tolbiac [3], dans ces champs où la victoire fut le prix du vœu célèbre de Clovis. Les guerriers tombèrent en grand nombre sur le sol héroïque couvert des ossemens de leurs ancêtres; le nouveau carnage rouvrit les antiques sépultures, et mêla deux générations [4].

Théodebert, vaincu par Thierry, se sauva

[1] Jonas, *ib.* — Fredeg., *in Chron.*, c. 27. — Aim., t. 3, c, 98. — *Gest. Franc.*, c. 38.

[2] Fredeg., *in Chron.* — *Gest. Franc.*, c. 38.

[3] Fredeg., *in Chron.*, c. 38. — Aim., l. 3, c. 98.

[4] *Gest. Franc.*, c. 38. — Aim., l. 3, c. 98.

précipitamment avec sa famille dans les remparts de Cologne, mais des remparts ne suffisent point pour protéger un frère contre un frère : Thierry vient assiéger cette ville. Ses timides citoyens, craignant d'être enveloppés dans le malheur du vaincu, veulent prévenir favorablement pour eux le vainqueur, et le préparer à leur faire grace en lui offrant un présent digne de lui. Dans ce dessein, ils jettent par-dessus les murailles la tête de Théodebert[1], qui vint rouler aux pieds de son frère.

L'infortuné laissait des enfans qui tombèrent dans les mains de Thierry, et furent écrasés sur la pierre[2].

Cependant Thierry mourut laissant quatre fils; mais les Austrasiens, indignés du meurtre de leur roi Théodebert, craignaient autant de se livrer à la postérité de son assassin, qu'à la régence de Brunehaut.

[1] *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., *ib.* — Frédégaire a une version différente.

[2] *Gest. Franc.*, *ib.* — Aim., l. 3, c. 98. Ces faits sont contestés par Pasquier, Cordemoy et Velly; mais Me-

Ils se prononcèrent donc en faveur de Clotaire, qui depuis quelque temps avait retrouvé dans le sein de la paix une contenance imposante [1].

Brunehaut avait confié les quatre fils de Thierry et la conduite de la guerre contre Clotaire au perfide Varnachaire, maire de Bourgogne [2]. Ce général, vendu au fils de Frédégonde, marche à la rencontre du roi jusque dans les plaines de Châlons [3] : là les deux armées se rencontrent, celle de Brunehaut recule sans tirer l'epée devant les armes de Clotaire [4].

Pendant cette guerre amiable, où l'on ne répandit que le sang des quatre jeunes fils de Thierry, livrés à leur ennemi par Varnachaire [5],

zeray, et presque tous les autres historiens modernes les admettent.

[1] Fredeg., *ib.* c. 40. — Du Tillet, Recueil des rois de France.

[2] Fredeg., *Chron.*, c. 42.

[3] Quelques historiens l'appellent Garnier.

[4] Fredeg., *Chron.*, c. 42.

[5] Fredeg., *ib.* — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1,

Brunehaut s'était réfugiée dans le château d'Orbe, près du lac de Neuchâtel [1]. Le sort, qui s'était joué si long-temps de cette infortunée, voulut en finir avec elle; il la livra à Clotaire, dont la fureur prouva bien qu'il était en effet le vrai fils de Chilpéric et de Frédégonde.

Ce monarque ordonne que Brunehaut soit amenée au milieu de son camp [2]. Placé sur un trône, il se constitue son accusateur et lui reproche la mort de dix rois, comprenant dans ce nombre ceux que Frédégonde et lui-même avaient fait assassiner [3] : mais toute accusation était bonne au milieu d'une armée assemblée en tumulte pour condamner, et où l'on comptait plus de bourreaux que de juges. Un murmure sourd se fait entendre au

p. 308. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 199.

[1] Fredeg., *ib.*

[2] Fredeg., *ib.* — Aim., l. 4, c. 1.

[3] L'accusation de Clotaire était atroce; car, selon Frédégaire, ce roi imputait à Brunehaut la mort de Sigebert et de Mérovée, tous deux victimes de Frédégonde; il l'accusait aussi d'avoir fait périr les en-

loin, une pâleur mortelle couvre les traits de la souveraine détrônée; la soldatesque insolente prononce qu'elle a mérité la mort.

Alors tout fut fini pour Brunehaut; il ne lui resta plus qu'à mourir : c'est le seul exemple que donne l'histoire d'une femme jugée militairement. Quel tableau encore que celui où l'on verrait Brunehaut entendant prononcer sa sentence! Déja ses mains sont enchaînées; l'expression de ses traits, la pâleur de son front, ses cheveux hérissés, ses regards sans espérance, et non sans fierté, des larmes coulant à son insu le long de ses joues tremblantes; en un mot, cette lutte de la nature et de l'orgueil, fournirait des couleurs bien dramatiques à l'art qui nous représenterait les derniers momens de Brunehaut. Près d'elle deux robustes guerriers ont peine à contenir le cheval indompté auquel la malheureuse princesse doit être attachée. Mais

fans de Thierry, que lui-même venait de faire massacrer. Sigeb. Gemblac., *Chron.* — Chron. de Saint-Denis. — Fauchet, Orig. gaul., l. 3.

avant de subir cet horrible supplice, elle est promenée sur un chameau dans les rangs de l'armée [1]; les longues risées et les clameurs la suivent dans cette marche douloureuse. Bientôt ses cheveux, que pendant si longtemps avait couronnés le diadème, servent de liens pour l'attacher au coursier qui l'emporte en se cabrant à travers les pierres et les ronces [2]. L'animal fougueux, dont le sang et les lambeaux marquent la trace, s'arrête enfin au bout de son horrible carrière, et y laisse quelque chose d'immobile et de défiguré qui avait été la grande Brunehaut. On livra son corps aux flammes, et ses cendres furent portées à une abbaye qu'elle avait fondée. Son tombeau ayant été ouvert dix siècles après, on y vit la poussière de l'infortunée, mêlée à quelques charbons [3]. On trouva

[1] Fredeg., *Chron.*, c. 42. — Aimoin, l. 4, c. 1. — Fauchet, Orig. gauloises, l. 3. — Pasquier. Rech. de la France, l. 5. — Legendre, Hist. de Fr., t. 1, p. 297.

[2] Fredeg., *in Chron.*, c. 42. — Aim., l. 4, c. 1.

[3] Daniel, t. 1, p. 398.

aussi, parmi les tristes débris, l'éperon qu'on avait attaché aux flancs du coursier pour le rendre plus furieux, et qui, tombé par hasard dans les vêtemens de Brunehaut, fut jeté avec elle dans le bûcher et recueilli avec ses restes.

Clotaire n'avait pas l'habitude des grands crimes ; aussi fut-il comme effrayé de l'excès auquel il s'était porté; cet excès avait épuisé toute son audace, et à son énergie momentanée succéda une grande timidité [1].

Les seigneurs en profitèrent. Clotaire ne pouvait faire périr cette foule de traîtres qui savaient détrôner les rois; il fut réduit à les flatter. Le crime commun établissant entre eux et lui une espèce de société, ils se regardèrent moins comme ses sujets que comme ses complices.

C'est ici qu'on voit éclore ce germe de

[1] Fredeg., *in Chron.*, c. 42. — Pasquier, Rech., l. 5, c. 25. — Mably, Observ. sur l'Hist. de France, l. 1, c. 4, p. 208. — Moreau, 4e Disc. sur l'Hist. de France, p. 73.

décadence qui, se développant rapidement, couvrit d'une ombre mortelle les faibles et derniers rejetons de la tige de Mérovée [1].

[1] *De major. Domûs Regiæ.* — Fredeg., *in Chron.* — Montesquieu, Esprit des Lois, l. dernier, c. 1. — Mably, lieu cité, l. 1, c. 4, p. 208.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

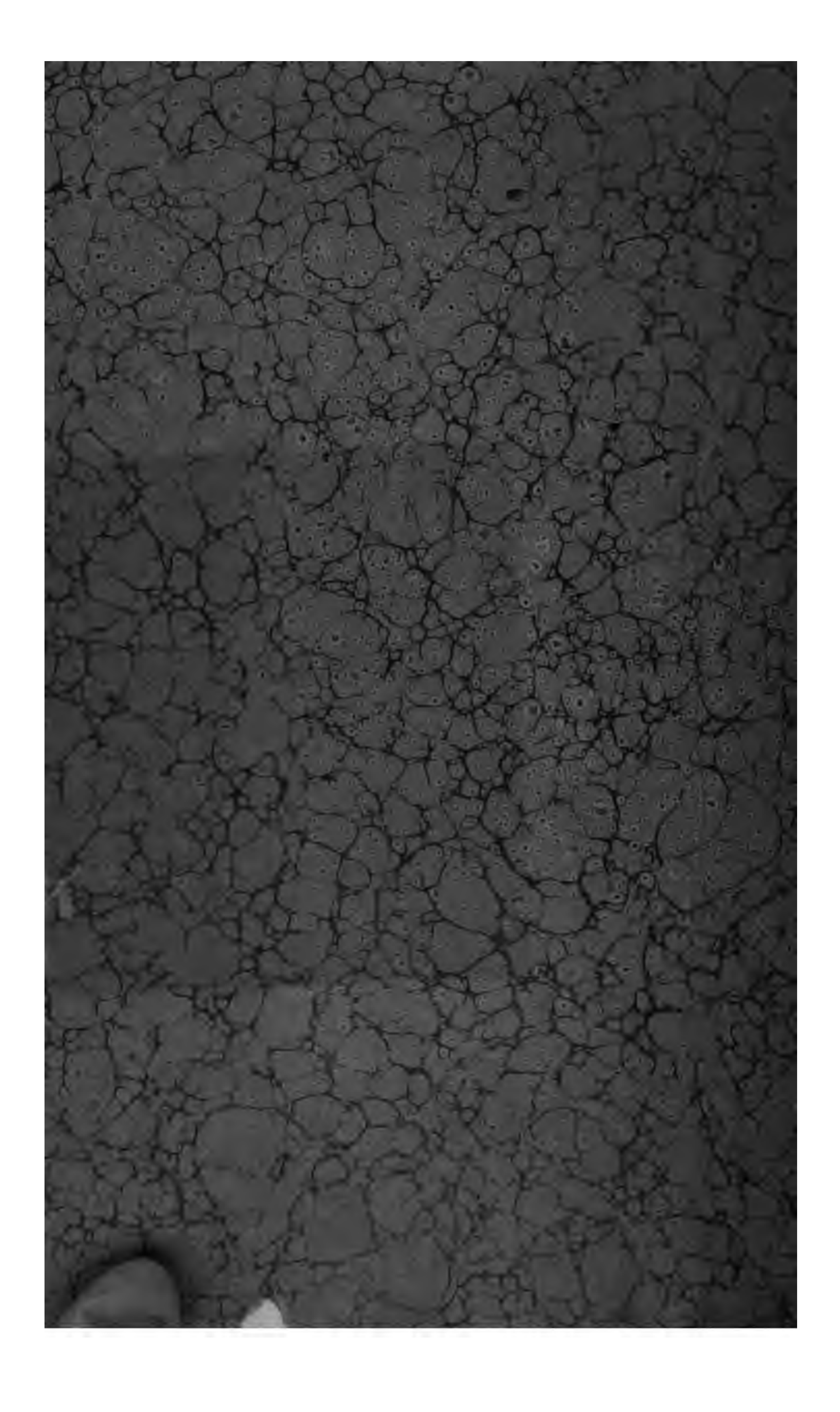
DU PREMIER VOLUME.

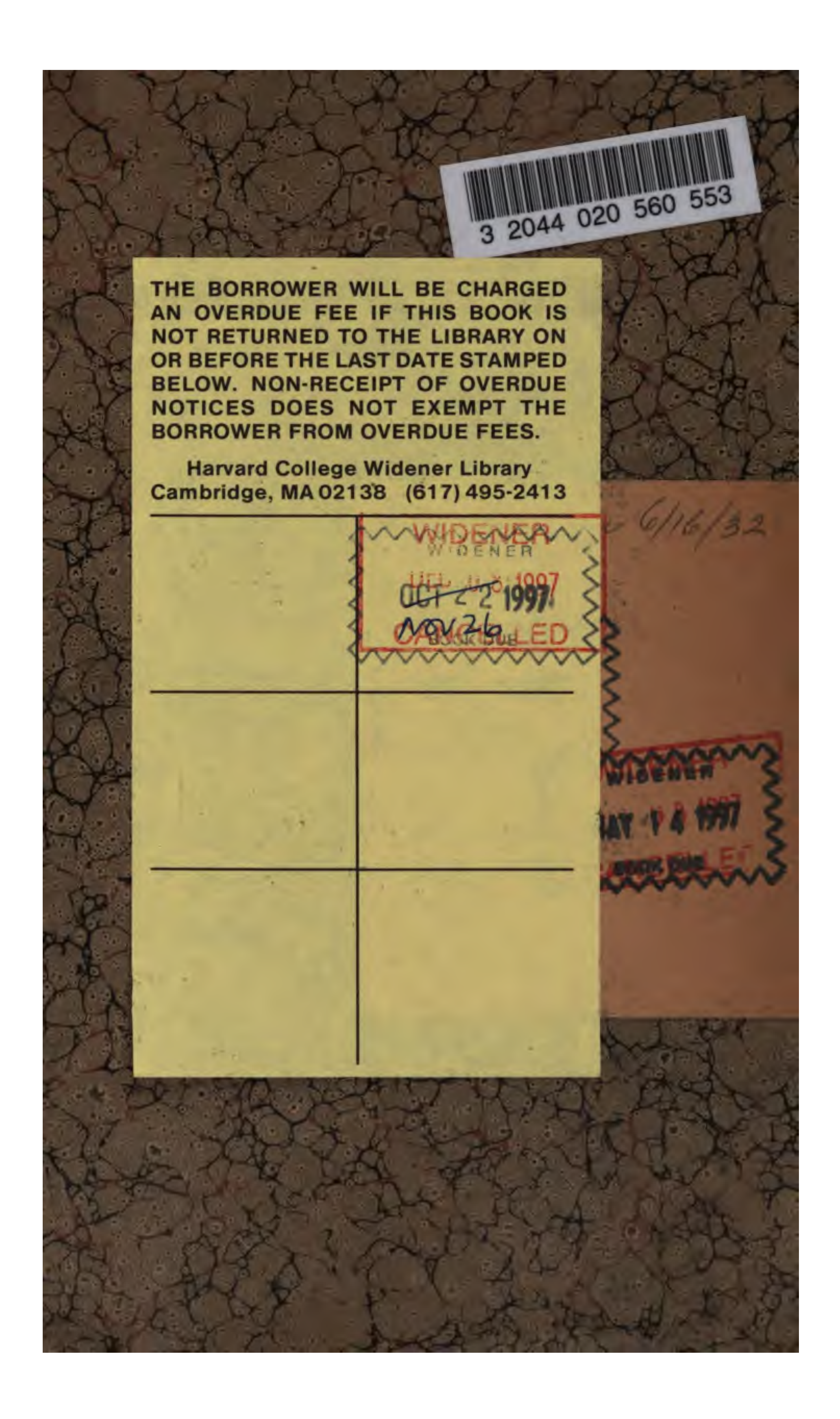
PREMIÈRE ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

864






3 2044 020 560 553
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413
WIDENER
OCT 2 2 1997
NOV 26
CANCELLED
6/16/32
WIDENER
MAY 1 4 1997

